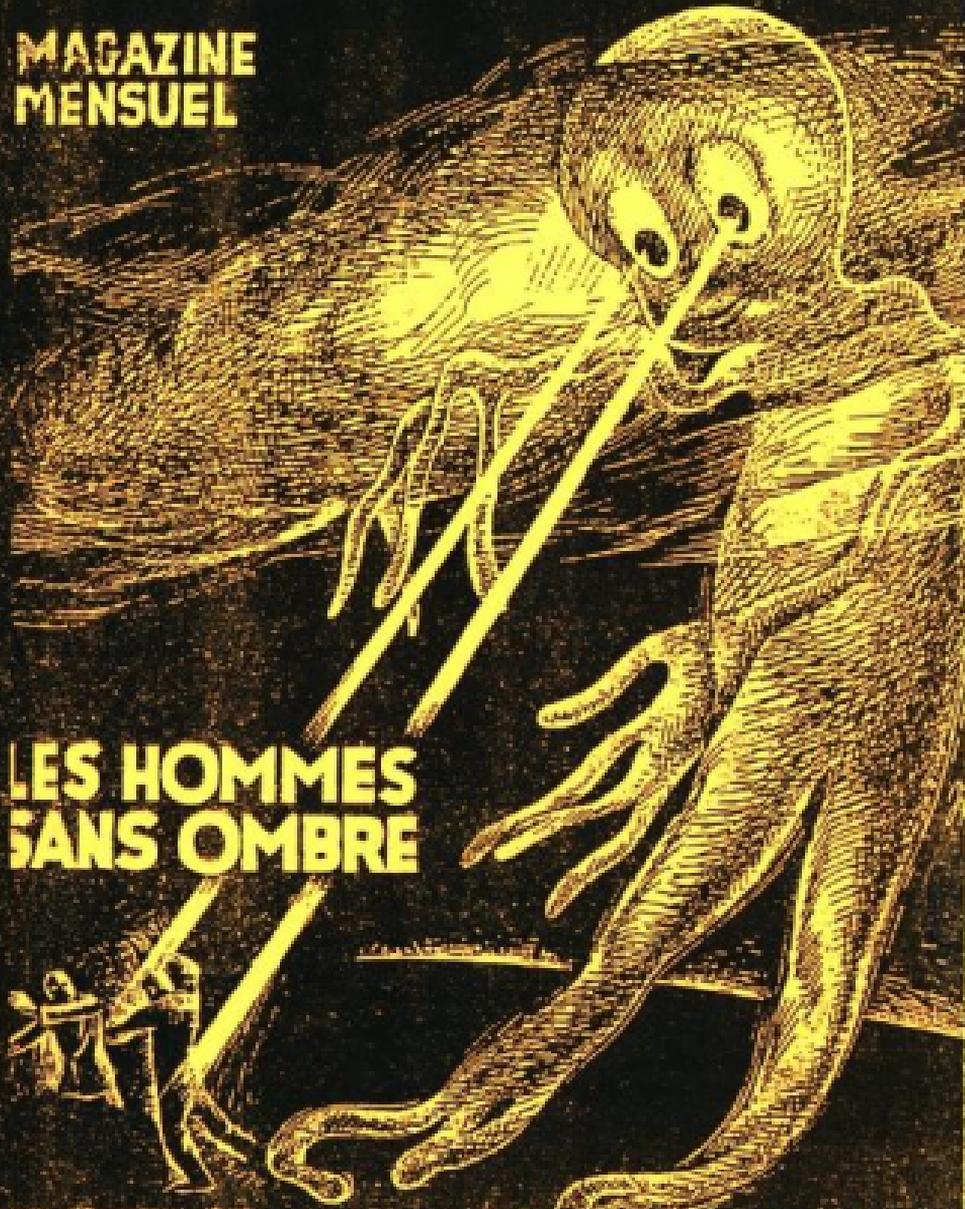


Anticipations

FICTION AUJOURD'HUI

RÉALITÉ DEMAIN

MAGAZINE
MENSUEL



LES HOMMES
SANS OMBRE

grand concours: 10.000 frs de prix

EDITORIAL



Les encouragements que nous avons reçus de toutes parts depuis les quelques neuf mois que nous paraissions, nous incitent à persévérer, malgré la « conjoncture », comme disent les économistes. Car il ne faut pas se faire d'illusions, le moment est mal choisi pour lancer définitivement une nouvelle publication.

Quoiqu'il en soit, nous avons pris une grande décision, nous avons changé notre format. Dans l'histoire d'un périodique, c'est toujours un événement quelque peu sensationnel. D'aucuns nous écriront qu'ils font relire notre publication et que ce format plus grand va bousculer l'harmonie de leur bibliothèque. Nous en sommes les premiers marris, mais... à l'impossible nul n'est tenu et nous avons constaté que malgré les efforts de nos fidèles, et peut-être aussi par suite de la carence de nos distributeurs, notre magazine est perdu dans la masse des publications à bon marché qui encombre la montre des libraires de littérature (?) sans relief, de qualité médiocre ou tout simplement inexistante. Il fallait donc monter d'un étage et se distinguer de cette tourbe. Nous savons que nous nous adressons à une élite, mais encore faut-il, pour résister, pouvoir dénombrer cette élite.

Dorénavant nous paraîtrons donc tous les mois, au format présent et avec un minimum de 64 pages. D'ici la fin de l'année nous espérons pouvoir vous donner 96 pages au moins. Nous avons pu nous assurer l'exclusivité d'une série d'excellentes nouvelles anglaises qui comptent parmi les meilleures du genre et nous ne doutons pas que vous apprécierez les efforts que nous faisons pour pousser toujours plus haut le standard de notre magazine.

ECRIVEZ-NOUS

Pour cela, nous ne le répéterons jamais assez, il nous faut l'assistance de nos lecteurs, faites-nous de la propagande, et surtout écrivez-nous, vos avis nous sont extrêmement précieux, ils nous permettent de dégager la « ligne du magazine ».

NOTRE CONCOURS

Pour favoriser l'éclosion et la diffusion de la littérature d'anticipation nous organisons un nouveau concours.

Vous trouverez en page III de la couverture, le règlement de cette épreuve qui est dotée d'un

PRIX LITTÉRAIRE DE 10.000 FR.

Nous avons pensé, pour ce premier numéro de la nouvelle série, qu'il serait opportun de publier un nouvel éditorial exposant les buts du magazine. Un de nos lecteurs, qui occupe une situation en vue, nous écrit des choses tellement intéressantes que nous ne pouvons mieux faire que d'en extraire les

lignes suivantes; elles vous diront, aussi bien sinon mieux que nous n'aurions pu le faire, quels sont nos buts et nos ambitions :

« ...puisqu'en tant qu'éditeur d'avant-garde, vous vous montrez soucieux de l'opinion de vos lecteurs, je me ferai un plaisir de vous communiquer mon avis sur vos publications : j'espère pouvoir vous envoyer beaucoup d'approbations et très peu de critiques. Dans ce dernier cas, je vous les enverrai en toute objectivité et j'ose croire que vous voudrez bien les accepter aussi sereinement que les félicitations. Tout d'abord, laissez-moi vous dire combien j'approuve hautement votre initiative concernant vos deux publications :

SCIENCES DE NOTRE TEMPS, tout d'abord.

Ce magazine vient à son heure combler une grave lacune de nos éditions belges. Longtemps déjà avant la guerre, j'étais un lecteur assidu des revues scientifiques telles que « Science et Vie », « La Nature », « Je sais tout » et j'estimais qu'il était profondément regrettable que toutes ces revues nous parvinssent de l'étranger et qu'il n'y en eut aucune publiée en Belgique. Voilà donc, grâce à vous, une première lacune comblée.

En outre, votre mode de publication, si j'en puis juger par votre premier numéro de « Science de notre Temps », présente de gros avantages sur les revues similaires.

1° Son format est extrêmement pratique. Pas trop grand comme...

2° La pagination sur deux colonnes par page : ce qui en facilite beaucoup la lecture. (Celle de certaines revues scientifiques antérieures était parfois très fatigante.)

3° Les illustrations abondantes et bien choisies (c'est ce qui a fait la vogue de revues dont je parlais plus haut).

4° Le mode de conception de votre revue.

Vous présentez une seule étude et vous en donnez les éléments essentiels, c'est à mon avis le meilleur mode de vulgarisation scientifique. En outre, le fait que vous évitiez l'éparpillement sur différents sujets, permet d'aborder la synthèse d'un seul problème : le souci de synthèse détonne avantageusement eu égard à la poussière d'analyses que nous sommes accoutumés à rencontrer dans nombre de revues scientifiques et à une accumulation de petits faits insignifiants qu'aucun lien logique ne réunit. En bref, c'est ce que je reproche en général à la vulgarisation scientifique de nos jours : elle pousse trop loin l'analyse et s'écarte bien trop de la synthèse.

ANTICIPATIONS L'idée m'en paraît également excellente. Ce genre de littérature comble aussi une lacune, car il n'existait encore à ce jour rien de pareil en langue française, contrairement à ce qui est courant en Grande-Bretagne et aux U.S.A. A part les ouvrages de Jules Verne, H. G. Wells et quelques autres (il convient d'ajouter ici Jacques Spitz, Maurice Renard et Roger H. Jacquart — ce dernier un Belge bon teint — N.d.l'Ed.), on trouvait fort peu de chose dans ce genre de littérature pourtant captivant. Etant donné le vent actuel de curiosité scientifique qui souffle de par le monde, il n'y a aucun doute que votre innovation connaisse le plus grand succès. Ces contes sont absorbants au point qu'on oublie tout le reste et c'est bien ce qu'on leur demande : Voyez, par exemple, l'extraordinaire succès qu'ont auprès du corps médical notamment, les bons romans policiers. Les médecins, comme les hommes d'affaires et les gens préoccupés et fort absorbés en général, recherchent avidement un moyen d'évasion du terre à terre quotidien et se plongent avec joie dans des œuvres de pure imagination. A mon sens, nous assistons à

un développement croissant de cette littérature d'anticipation, concurremment au succès remporté de nos jours par les romans policiers.

Evidemment, dans ce domaine-là, comme dans celui que vous avez si judicieusement choisi, il existe les mêmes écueils et il s'agit d'éliminer les non-valeurs. En outre, si vous imprimez des traductions d'œuvres étrangères, faites-y apporter un soin jaloux de la part de votre traducteur, car il est bien peu d'œuvres traduites qui soient rendues en un français pur et élégant. Et il n'est rien de plus pénible que de voir sa lecture gâchée par un texte peu clair, parsemé de fautes de style ou de tournures de phrases, et que l'on sent bien ne pas couler de source...
Docteur V...

Nous n'aurions pu mieux dire. Notre correspondant nous indique des voies que notre plus cher désir est de suivre sans défaillances. Il est sévère parfois, notamment quand il parle des traducteurs. Il nous semble, quant à nous, qu'il vaut mieux publier une traduction, peut-être pas tout à fait impeccable, que de ne rien publier du tout. Toutefois, nous tâcherons, comme par le passé, de faire la sélection entre l'ivraie et le bon grain et de ne vous donner que des histoires de qualité et... bien traduites, si faire se peut.

« ANTICIPATIONS ».

Anticipations

FICTION-AUJOURD'HUI — RÉALITÉ DEMAIN

MAGAZINE MENSUEL

29, avenue d'Uccle

BRUXELLES

SOMMAIRE DU N° 15

Couverture : « Les Hommes sans ombre », par JIEL	
Editorial	1
Les Hommes sans Ombre, nouvelle par H. G. STEVENS Adapté de l'américain par Ray SARDOUBS	4
L'étrange Docteur Raynell, conte de Edwin BRUEL Traduction de J. K. WEST	17
Intuition, fantaisie de H. G. STEVENS Adapté de l'américain par André d'AMBE	23
Ramsgate-Town, récit inédit par Gilbert POLUS	30
Dans l'Hydrosphère, par Neil R. JONES. Roman interplanétaire (1 ^e part.) Traduit et adapté par J. N. de MAIBELLE	39
Gulliver, 3000 après J.-C., par L. STOKES. Roman intersidéral (fin). Adapté de l'américain par Ray SARDOUBS	54
Le Coin des Lecteurs	III

Tous les personnages de nos romans appartiennent à la fiction et toute similitude de noms propres serait fortuite.



LA LUCARNE

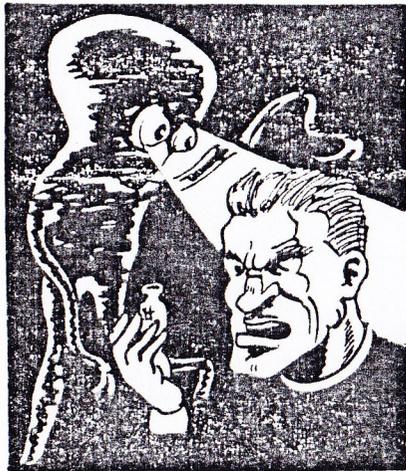
Tous droits de reproduction ou d'adaptation réservés pour tous pays. Copy-right by La Lucarne 1946. Bruxelles.

LES HOMMES SANS OMBRE

NOUVELLE

par H. G. STEVENS

Adapté de l'américain par Ray. SARDOUBS



CHAPITRE I

Tant que, sur terre, des hommes se passionneront pour les faits du passé, l'année 1999 restera le temps de la terreur et des prodiges.

Ce fut en janvier de cette année qu'éclata la guerre intercontinentale, qui lança tous les peuples dans une lutte effrénée, qui n'épargna que les Esquimaux et les peuplades préhistoriques de l'Australie. Cette éruption de la déraison humaine coûta, dès le premier jour, un million de vies humaines. Et c'est en février que se manifesta la première de ce qui fut appelé les « apparitions vertes » ; elle se dessina dans le nord du ciel, détournant les hommes de leur aveugle combat.

Les observateurs terrestres purent admirer, dans le ciel de l'hémisphère nord, un stupéfiant spectacle. L'apparition se répétait, à quelques jours d'intervalle, dans les heures qui séparaient le coucher du soleil de l'aurore, et elle se situait, chaque fois, dans le même secteur de la voûte céleste, aux environs de la constellation d'Hercule.

Nous vous présentons une des meilleures productions de M. H. G. Stevens. Cette histoire, nous l'espérons, sera appréciée par nos lecteurs. C'est une fantaisie scientifique dans le sens réel de ces mots. Elle met en scène les envoyés d'une lointaine planète, qui viennent essayer de nous débarrasser de nos méthodes et de nos idées guerrières.

Avec une grande soudaineté, se forma un gigantesque météore, comme une aurore boréale de feu vert, mais ce météore, au lieu de plonger vers la terre à une vitesse croissante, ralentissait d'une manière inattendue et inexplicable, en une longue spirale, jusqu'au sol.

Et comme le phénomène fut observé de nombreuses fois, par des milliers d'hommes, il n'était pas possible de l'expliquer par une série d'hallucinations collectives, bien que l'esprit de beaucoup d'humains fut abruti par les longs et effroyables combats.

Et, pour ajouter au mystère, chaque apparition du météore inconnu était accompagnée de manifestations électriques violentes : perturbations et violents orages magnétiques, ondes hertziennes déformées, plus semblables à des sons humains dissonants qu'à des parasites atmosphériques, et, surtout, grands signaux de lumière pourpre, nettement cadencés, et issus des régions les plus sauvages et les plus inaccessibles.

Au début, on négligea de tenir compte de la corrélation des différents phénomènes. Parmi les masses superstitieuses, toujours empressées à déchirer le léger voile des connaissances humaines, d'étranges rumeurs se diffusèrent. On parla d'une levée d'esprits néfastes, d'une prolifération de démons et, même, de la renaissance de Lucifer. Les intelligences plus mûries crurent à

une nouvelle méthode de combat de l'ennemi, hypothèse d'ailleurs partagée par les deux belligérants de la guerre intercontinentale. Mais, ignares ou esprits éclairés, le monde fut soulevé de terreur et d'appréhension. Et l'ancestrale inquiétude de l'homme se nourrit passionnément à cette nouvelle source d'effroi, plus inquiétante que les horreurs de la guerre elle-même.

Et, pourtant, bien peu d'hommes révoquaient ce que l'avenir réservait ! Si extraordinaires furent les événements qui suivirent, qu'aux premières réactions, le témoignage des observateurs scientifiques fut sans pouvoir sur l'inepte incrédulité des foules. Mais, pouvait-on croire, a priori, ceux qui attestaient la présence de formes vivantes, d'une espèce jamais signalée, dans les dessins mouvants des clartés boréales ? N'était-il pas de bonne foi, de croire fou celui qui décrivait des êtres semi-humains, plus hauts que des girafes, parcourant les étendues avec une agilité et une vélocité remarquables ? Qui n'aurait haussé les épaules en entendant dire que ces êtres portaient d'énormes têtes aux yeux proéminents et globuleux, braqués comme des projecteurs ? Mais, si les détails révélés en étaient restés là, de nombreux esprits sans curiosité les eussent encore acceptés sérieusement. Mais un mur de scepticisme se dressa, quand il fut réalisé que ces créatures étaient invisibles presque sous tous les éclairages, qu'ils avaient l'apparence de vapeurs ténues et qu'ils ne projetaient aucune ombre perceptible. « De vrais esprits, de vrais spectres ! » s'esclaffèrent les « esprits forts » et ils firent l'impossible pour démentir les nouvelles apparitions des mystérieuses choses.

Mais il faut remarquer que, dès les premières manifestations de l'énigme, un ou deux savants surent défier leurs confrères en affirmant la réalité des soi-disants « fantômes ». Un de ces savants, Lao-Tsze, astro-physicien chinois, mit en jeu sa réputation mondiale par la célèbre communication qu'il fit au Congrès Scientifique Eurasien de mars 1999. Rappelons un passage sensationnel de ce rapport :

« N'est-il pas concevable que d'au-

tres mondes puissent donner la vie à d'autres êtres vivants que l'homme ou les animaux terrestres ? Le corps humain possède des caractéristiques de densité et de composition en harmonie avec la gravité et la pression atmosphérique terrestre. Mais est-il inadmissible, que sous d'autres conditions du même ordre, un type différent de corps puisse s'organiser et évoluer ? Considérons une planète géante comme Jupiter... Comment peut-on, suivant les données de la science et du raisonnement, imaginer un être apte à vivre sur cette planète ? Possède-t-il une structure osseuse et musculaire dense comme la nôtre ? Alors, il est certain qu'un tel être est à peine capable de progresser en rampant, plaqué au sol par l'énorme attraction de son habitat... Mais, autre hypothèse, est-il fait de liquides et de vapeurs, maintenus sous une mince enveloppe ? Alors, il lui est permis de se déplacer à vitesse modérée. Il n'est pas inconcevable qu'un pareil être vivant puisse être si ténu qu'il devienne presque invisible sous la plupart des éclairages et qu'il soit facilement traversé par les rayons lumineux, qu'aucune ombre ne soit perceptible. J'ose penser que l'aspect de nos nouveaux venus peut s'expliquer par un raisonnement semblable. »

Combien ridicule parut, alors, ce raisonnement logique ! Mais, presque aussitôt, sa clairvoyance fut justifiée. La cadence des apparitions s'accéléra. Un fermier de l'Alberta, labourant ses terres, put observer leur présence pendant toute une journée. Ils furent visibles des quais d'Odessa pendant des heures et on apprit leur apparition dans les points les plus écartés : les plantations de café du Brésil, le centre du Mexique, les plages de la Riviera... Et même, chose extraordinaire, ils furent aperçus dans les bâtiments où se tiennent les assemblées législatives des diverses nations.

Et certains apparurent sur divers champs de bataille, comme s'ils eussent trouvé plaisir au carnage et à la dévastation. Et, dans toutes circonstances ils paraissaient observer, observer toute chose avec un puissant intérêt, attachés aux moindres détails et étudiant tous les gestes des hommes.

Il n'est pas possible de déterminer à quel moment, mais c'est sûrement avant la fin de 1999, les plus sceptiques finirent par admettre la vérité de ces faits. Bien avant cela, des tentatives de contact avaient été faites, mais ces essais n'eurent pas plus de résultat que s'ils s'étaient adressés à des fantômes. On put en conclure que leur sens ne permettait pas la perception de nos signaux, ou que leur intelligence ne pouvait comprendre le sens de nos approches. Et, comme, jamais, ils n'avaient eu un geste fâcheux, comme aucun humain n'avait à se plaindre de leurs agissements, le monde prit l'habitude de ne plus s'inquiéter de leur présence. Et, au bout de quelques mois, dans la fièvre et l'agitation de la guerre intercontinentale, leur présence fréquente devint aussi familière que celle des nuages dans le ciel.

Mais les illusions des hommes sur la bénignité des « êtres verts » furent brutalement détruites... et le danger se manifesta bien plus terrible que n'importe quel ennemi.

CHAPITRE II

Ce fut en octobre de cette sanglante année que je rencontraï, pour la première fois, les inexplicables étrangers.

J'étais ministre de l'Etat des Républiques de l'Ouest, ce vaste empire qui s'étend du Caucase au Pacifique. Les soucis de ma charge absorbaient toutes mes pensées, et je ne pouvais rien consacrer aux étranges phénomènes verts. J'avais contribué de tous mes efforts à l'entrée en guerre de l'U.R.O., car je savais que mon pays en retirerait d'énormes avantages économiques et je n'avais trouvé, pour nous les assurer, que le vieux moyen classique : la guerre.

Nos objectifs étaient d'une telle importance et j'étais si résolu à les atteindre que je devais dédaigner les millions de cadavres que la bataille étendait sur les régions ravagées. Et j'avais dû employer toute mon énergie pour résister aux efforts des faibles qui réclamaient une paix prématurée.

J'étais exaspéré de voir toute cette dépense de force mise en péril par l'intrusion de ces êtres extraordinaires. Je frémissais de rage en voyant se pro-

duire cette intervention à l'instant où je préparais mon « coup décisif ». Mes souvenirs sont aussi vivants qu'en ces jours mêmes. D'accord avec le Parlement, j'avais convoqué un Comité secret. Nous étions rassemblés à Omaha, qui, depuis longtemps, était la capitale de l'U.R.O., le président, les membres du Cabinet, les délégués du Pérou, de l'Alaska, des Balkans et de toutes les provinces extérieures de la République. J'avais préparé une proposition d'une importance capitale.

Je veux épargner au lecteur les préliminaires de la réunion, l'arrivée des diplomates, leurs conciliabules, leurs pronostics, car ils se doutaient de l'importance des événements qui se préparaient... Après un bref discours de bienvenue, je pris la présidence de l'assemblée. En contemplant les rangées de diplomates assis devant moi, je sentis un mouvement d'orgueil me remplir, et je pris la parole :

— Messieurs et chers collègues, ce n'est pas pour d'ordinaires débats que je vous ai réunis. Depuis neuf mois, la guerre intercontinentale déroule ses âpres combats, et, malgré les communiqués de victoire, vous n'ignorez pas que nous avons perdu du terrain. Mais, aujourd'hui, je me propose de vous soumettre un plan, qui, je m'en flatte, nous assurera, dès demain, la victoire. Je connais la valeur des mots que je prononce et je vous déclare : tout ce que j'exige, c'est du courage. Et nul citoyen de l'U.R.O. n'a jamais manqué de courage.

Je m'interrompis un instant, pour laisser éclater les bravos que j'attendais.

— Sur nos têtes flotte le drapeau de la Liberté, continuai-je, mais jamais cette bannière ne portera autant de gloire que le jour où, par les moyens que je préconise, nos ennemis mortels s'écrouleront, désarmés.

Je me tus, et, lentement, avec art, je tirai de ma poche, une petite fiole jaune, pas plus grande qu'un doigt. Et je poursuivis mon discours :

— Voici quelques grammes d'une nouvelle substance chimique, la multichloranicide. Ceci est le résultat de trente ans de recherches. Je crois inutile de vous dire le nom de l'inventeur

et la composition de l'échantillon, mais ce que je vais vous révéler, c'est que cette fiole, vidée dans une source ou dans une rivière, empoisonnera mortellement tous les êtres qui s'abreuveront de cette eau... Sur cent mille intoxiqués, quatre-vingt dix-huit mille mourront.

— Quatre-vingt dix-huit mille ! Impossible ! cria une voix dans l'assemblée. Et j'aperçus une douzaine de sourires incrédules...

Mais j'étais sûr de mes mots et je poursuivis :

— Il y a-t-il ici quelqu'un qui ignore l'action du monoxyde de carbone ? Dans l'organisme, il se combine avec les globules rouges du sang et son effet destructeur produit la même issue fatale qu'une hémorragie totale. Eh bien, la multichloranicide agit de la même façon, mais, en estimant avec prudence, il est un million de fois plus actif. Et il agit mieux quand il est dissout dans l'eau. Voilà les données scientifiques qui me permettent de vous annoncer que quelques centaines de livres de ce produit, judicieusement réparties dans les réserves d'eau de nos adversaires, apporteront la mort à dix-neuf habitants de ces pays, sur vingt, combattants ou civils. Et l'invasion de leur pays en deviendra facile, rapide et permanente.

J'attendis l'effet de mes paroles. Une rumeur d'étonnement parcourait l'assistance, les regards brillaient d'intérêt et une expression de cruauté anticipée se marquait sur certaines faces... La joie m'envahit, j'avais emporté mon auditoire !

J'allais poursuivre mon discours, quand j'eus l'impression que quelque chose changeait dans l'ambiance de la salle. Les yeux ne me regardaient plus ! Et tous les regards se fixaient sur le mur, à ma gauche, derrière moi.

Et, quand je me détournai pour voir l'objet de l'incident, je fus atterré et plus un mot ne put sortir de ma gorge. A travers une fenêtre ouverte, deux rayons d'un vert brillant se projetaient dans la salle... Un peu plus rapprochés que des phares d'automobile, ils présentaient plutôt l'aspect de deux flux de particules lumineuses électriques...

Un silence total... puis les rayons

verts parurent se déplacer et commencent à dessiner une gigantesque ombre floue, indéfinie, d'aspect presque humain, aux jambes d'araignées à l'énorme tête bulbeuse. Nous étions en présence d'un « homme sans ombre ».

Je ne puis apprécier le temps qui s'écoula dans notre stupeur anxieuse... Bien qu'éloigné de toute superstition, je crus contempler un spectre ! Et le souvenir rapide de toutes les rumeurs populaires n'étaient pas fait pour dissiper notre impression de surnaturel et de danger.

Mais, un spectre qui vous apparaît, quelqu'impressionnant qu'il se montre, ne peut se comparer à un spectre qui se met à vous parler. Essayez, par l'imagination, de vous représenter cette terrifiante scène. Essayez de réaliser la stupeur, l'appréhension, le terrible silence qui régnaient sur l'assemblée... Une profonde voix s'éleva, aux sonorités étranges :

— Hommes de la Terre ! Ecoutez-moi ! Depuis longtemps, j'attends l'heure de vous parler. L'heure a sonné ! J'ai beaucoup à vous dire et vous aurez beaucoup à faire...

Et le discours extra-terrestre se déroula, avec des intonations étonnantes, une prononciation étrangère... Puis le silence reprit possession de la salle, absolu, dense et presque matériel.

Et l'assemblée fut secouée d'un frisson de soulagement quand un délégué hurla :

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Que voulez-vous ?

Les deux rayons lumineux scintillèrent intensément, leur éclat était insoutenable, comme un éclat de soleil.

Et la réponse solennelle s'éleva :

— Je suis Omanru, le chef de l'expédition de la planète Dar, celle que vous appelez Saturne. Depuis une année terrestre, mes trères et moi, nous étudions vos compartiments et vos langages primitifs et faciles, car ils n'expriment que des idées puériles. Nous n'avons eu de difficultés que pour établir un appareil parlant pour nous faire entendre de vous. Notre langage s'émet sur une longueur d'onde différente, imperceptible à vos oreilles, mais nous, nous pouvons entendre tout ce que vous dites. Mais, aujourd'hui, notre appareil

est prêt et nous vous parlons pour la première fois. Nous vous commandons d'écouter.

Et ces derniers mots s'éclairèrent d'un rayon bleu violet, qui traversa la salle et s'évanouit dans un roulement de tonnerre. Et nous, les plus hauts représentants de la plus puissante nation mondiale, nous nous sentîmes paralysés et soumis comme une classe de petits écoliers, attentifs aux phrases venues de l'Inconnu.

— Hommes de la Terre ! Sachez que nous avons depuis longtemps réalisé la perfection de la civilisation et du progrès. Nous vivons dans une lumière spirituelle et dans une liberté inimaginable pour vous qui vivez dans l'incohérence et dans l'instabilité. Depuis des siècles, nous sommes en relation avec nos frères civilisés des autres mondes du système solaire et des univers extérieurs et nos avions-fusées sillonnent la galaxie. Les habitants de Jupiter, d'Uranus et de Neptune sont pour nous de proches voisins, et nous échangeons des visites fréquentes avec ces peuples distingués. Mais, vous ne sauriez comprendre, la valeur intellectuelle de semblables contacts spaciaux. Ce qui vous concerne, c'est que nous n'avons pas de temps à perdre sur votre petit astre. Non que nous jugions la valeur d'un monde à sa dimension, mais, depuis des milliers d'années, nous avons envoyé des appels radiotélégraphiques à votre astéroïde, sans aucune réponse. Nous avons conclu qu'elle était inhabitée, ou qu'elle ne portait que des formes de vie rudimentaires. Mais, dans les derniers siècles, l'intérêt s'est éveillé, et il nous a semblé nécessaire d'étudier les formes les plus simples de la vie, ce qui a remis à l'étude votre planète sur le plan scientifique. Et c'est pour cela que j'ai accepté, pour un siècle ou deux, l'exil volontaire sur cette planète. Je suis chargé d'établir un rapport sur les conditions de vie sur les planètes attardées.

Pendant ce discours, l'assemblée écoutait, muette d'appréhension. La voix lourde et sombre, résonnait dans l'immobilité de tous. Le président de l'U.R.O. était livide, le ministre de la Guerre était affaissé dans son fauteuil,

disloqué comme s'il était évanoui. Le ministre de l'Air cachait sa tête baissée dans ses deux mains et le ministre des Finances grelottait comme s'il était transi.

Soudain, vingt-neuf paires d'yeux se tournèrent avec ensemble vers une des portes du fond de la salle...

Le délégué du Soudan, plus audacieux que les autres auditeurs, tenta de s'enfuir. A l'instant où l'envoyé de Saturne suspendait un instant ses paroles, cet homme maigre s'était laissé glisser de son fauteuil, s'avancait à pas de loup vers une des sorties voisines.

A l'instant même, tous nous fûmes debout, et nous nous serions rués vers les portes si cet acte nous avait été permis.

Un jet de flammes bleues fusa en travers de la salle, frôlant le délégué soudanais. Et l'homme s'arrêta, incapable de fuir.

Mais les yeux du Saturnien lancèrent un insoutenable éclat de lumière, et de l'inconnu parvint un son tonitruant, un peu semblable à un grave éclat de rire.

La tête basse, comme un chien battu, le délégué noir recula vers sa place.

— Est-il un autre d'entre vous qui désire la même expérience ? demanda la voix inconnue du visiteur. Et une douzaine de flammes bleues sillonnèrent la salle en tous sens... Avertissement efficace.

Nous nous sentions dociles comme un troupeau de moutons. Le dernier essai de rébellion fut tenté par le délégué de la Bolivie, qui portait un revolver et qui tenta de le braquer sur les yeux du mystérieux orateur. Son geste fut arrêté net, une flamme bleue le frôla, son arme tomba sur le tapis et, le visage crispé de souffrance, il se pencha sur la longue brûlure blanche qui barrait sa main droite.

Et, de nouveau, gronda la voix saturnienne, avec un semblant d'intonation moqueuse :

— Je m'excuse, mon ami, sur notre monde on a coutume d'empêcher les enfants de jouer avec des jouets dangereux. Il vaut mieux pour vous que vous sachiez dès maintenant ce que coûte une désobéissance. Notre mission en sera plus vite accomplie. Sachez que nous usons d'armes électriques dont

les pouvoirs sont bien au-delà de vos pitoyables imaginations. Par l'utilisation de la chaleur de désintégration de l'atome, je puis vous tenir prisonnier dans un cercle invisible, d'où vous ne sortiriez vivant qu'au péril de votre vie. Et je puis maintenir ce cercle en charge aussi longtemps que besoin en est.

Pas un soupir ne répondit à l'avertissement. Et la voix continua :

— Maintenant, hommes de la Terre, je vais vous expliquer le motif de notre intrusion dans vos affaires... Quand nous avons atterri sur votre planète, mes amis et moi, nous projetions d'en faire une simple inspection et de repartir. Mais ce que nous trouvâmes fut si étonnant, que nous nous vîmes obligés de changer nos plans. Nous nous mêmes en devoir d'étudier toutes les phases de votre vie. Et ce que nous avons appris nous plongea dans la stupeur et l'indignation. Même sur notre planète, il existe des formes inférieures de vie ; mais nous n'aurions pas cru possible que des créatures, douées de la plus petite intelligence, puissent tomber aussi bas. Nous n'étions pas ici depuis une journée, que nous savions que vous étiez incapables de conduire vos affaires. Ignorez-vous que les insectes, les fourmis qui circulent à vos pieds pourraient vous donner des leçons ? A première vue, nous ne pûmes admettre l'évidence : vous avez des industries qui produisent plus que ce que vous pouvez consommer, et, cependant, une grande part de vos congénères vit dans la misère, vous avez une science qui peut soulever votre monde par d'innombrables découvertes, et vous la prostituez en des inventions de massacre et de destruction. Vous constituez un ensemble de nations qui devraient s'unir pour réaliser une haute civilisation et vous partagez vos efforts entre la guerre et sa préparation.

Mais je ne vais pas revoir l'histoire de corruption, de malfeasance et de stupidité que vous avez écrits avec du sang humain. Je vais conclure : la race humaine est incapable de se gouverner. Il lui manque l'intelligence et la volonté nécessaires. Et, pour votre propre sécurité, et comme il existe des possibilités de civilisation que nous devons

aider, la planète Dar a décidé d'établir son protectorat sur la Terre.

— Un protectorat ! hurlèrent plusieurs de mes collègues. Et, dans un éclair, je me souvins que c'était le nom que nous appliquions aux petites nations conquises par les grandes.

— Oui, un protectorat, répéta la voix grave de Saturne. Comme les enfants doivent rester sous la surveillance des parents, vous vivrez désormais sous notre autorité. Vos lois seront abrogées et nos lois vous régiront. Vos anciennes coutumes seront abolies, ce seront les nôtres qui régneront. Vous agirez, vous penserez et vous parlerez comme nous vous le commanderons. Et celui qui désobéira trouvera la mort. C'est le seul moyen pour que vous puissiez mériter la véritable civilisation.

Et le Saturnien se tut sur cette phrase impérieuse. Et le silence reprit possession de la salle. Chacun de nous regardait ses voisins, et chacun lisait dans les autres regards ses propres pensées. Le ministre de la Guerre tressa nerveusement, ouvrit la bouche, mais se tut, le ministre de la Marine se pencha en avant comme pour interpellé un interlocuteur, mais il hésita et se rejeta contre le dossier de son siège, comme repoussé par une invisible main.

Les yeux du Saturnien étincelèrent et il conclut :

— Je suis arrivé, aujourd'hui, de façon très opportune. Un crime abominable allait être commis sur des millions de vos frères. Si je ne me trompe, l'initiateur du complot est assis là-bas... et ses yeux implacables se fixèrent sur moi... C'est lui qui a proposé d'empoisonner l'eau nécessaire à la vie de ses congénères...

En dépit de la menace latente, je tentai d'expliquer :

— Tout est permis dans la haine et dans la guerre, criai-je en modifiant un peu le vieil adage.

Un lourd éclat de rire, méprisant et dégoûté fut la seule réponse à mon interruption et l'ambassadeur de Saturne continua :

— Vous n'avez pas le sens moral meilleur que celui des rats ! Maintenant, je vais m'occuper de vous, mon,

ami. Comment vous appellent vos complices ?

— Je suis l'honorable Alexander D. Coldwater, ministre de l'Etat de l'U.R.O... répondis-je avec le plus de dignité possible.

— C'est très bien, Alexander, répondit le Saturnien, nous allons commencer par vous... Je pense que vous avez des feuilles de papier dans le pupitre qui est à votre droite ? Prenez-en quelques-unes et écrivez le message que je vais vous dicter.

— Copier votre dictée, criai-je avec indignation, je ne suis pas une sténographe...

— Vous êtes ce que nous vous dirions d'être, répondit la voix, pleine de sévérité... Mais ne craignez rien... Le message que je vais dicter est un message utile, nécessaire. C'est une proposition de paix pour vos adversaires.

Et je vis à cet instant s'écrouler toutes mes ambitions. La guerre intercontinentale qui devait nous donner l'empire du monde prenait fin sur l'ordre impudent d'un étranger mystérieux.

— Pourquoi hésitez-vous, Alexander ? insista l'inexorable spectre. Prenez votre papier.

Conduit par une volonté plus forte que la mienne, je quittai mon siège, mais j'y retombai, tremblant et les nerfs rompus en gémissant d'une voix faible :

— Je ne peux pas faire cela ! Je ne peux pas ! Je ne peux pas !

Un instant de silence régna. Je sentis les regards de tous mes collègues fixés sur moi, pleins d'inquiétude et de crainte. Et, à nouveau, l'intrus parla :

— Allons, Alexander, allons. Vous perdez un temps précieux.

Et ses paroles déclenchèrent un feu d'artifice électrique comme nous n'en avions pas encore vu. Rayons rouges, verts, bleus et oranges, explosions pourpres et étoiles dorées entourèrent ma tête et mes épaules et s'évanouirent dans un roulement de détonations et de crépitements assourdissants. Je crus que j'étais condamné !

Le ministre des Loisirs, à ma gauche, atteint par une décharge, était affaissé dans son fauteuil, comme une masse amorphe et sans vie. Et le mi-

nistre de l'Education se penchait vers lui, impuissant.

— Ne vous affolez pas, cria la voix, nous le ferons revivre quand ce sera utile. Maintenant, Alexander, êtes-vous prêt à écrire ?

Sans un mot, je me levai et me penchai sur le pupitre contenant le papier officiel de l'U.R.O.

CHAPITRE III

Il faut reconnaître que, jamais, depuis que l'homme apparut sur le globe, un changement aussi vaste n'était intervenu dans les habitudes humaines.

Quel silencieux commentaire sur l'impuissance de l'homme nous fut donné par les méthodes de nos visiteurs célestes ! Bien que nos nouveaux maîtres ne fussent que vingt-et-un, les milliards d'êtres qui peuplaient la terre étaient sans défense contre eux ! Les dieux vindicatifs des anciennes mythologies, avec leurs tonnerres, leurs magies n'étaient pas plus forts que les indigènes de Saturne. Et il ne fallut pas longtemps avant que des millions d'humains ne se mirent à leur rendre des hommages divins et à les prier dans des temples qu'ils leur dédièrent. Mais les Saturniens, sans tarder mirent fin à ces pratiques superstitieuses. Parcourant la terre avec la vitesse d'un ouragan, invisibles à volonté, invulnérables à toutes les armes terrestres, ils soumettaient tous les peuples par le pouvoir de leurs armes électriques. Et cependant, ils ne molestaient jamais un être, si ça ne devenait nécessaire.

Leur premier acte fut de mettre fin à la guerre mondiale. Mécontents des lenteurs des négociations diplomatiques, ils intervinrent directement sur les champs de bataille. Lançant d'énormes vagues d'ondes électriques, ils débandèrent les armées en présence, démolissant les pièces d'artillerie, abattant les avions militaires, comblant les tranchées, rasant les fortifications et jetant la panique parmi les combattants désorientés. Jamais dans l'histoire, en ne vit pareille déroute hagarde, pareille défaite irrémédiable, pareille capitulation sous les coups de vingt-et-un Saturniens.

Après cette victoire facile, qui ne coûta que quelques milliers de victimes,

mortes de peur, les « Hommes sans ombre » organisèrent le gouvernement de la Terre. Ils se mirent en contact avec les gouvernants de toutes les nations, de la même manière qu'ils nous avaient transmis leurs premières instructions, rois, empereurs, émirs et sultans prirent leurs ordres comme feraient des domestiques. Ils furent contraints à abdiquer leurs titres et à vivre la vie du commun, des marchands, des artisans, des ouvriers qu'ils avaient si longtemps dominés. Et, quand un humain reçut l'investissement d'un pouvoir, ce fut, invariablement, une personne d'humble condition, tirée de son banc de charpentier ou de son échoppe de barbier et dont les qualités exceptionnelles étaient restées méprisées.

Mon sort personnel sous le nouveau règne fut particulièrement humiliant. Dès l'instant où les Saturniens prirent le contrôle de l'activité terrestre, leur action me sembla dirigée contre moi. Je fus privé de toute influence politique, je dus abandonner mon hôtel gouvernemental, je dus renvoyer mes domestiques, supprimer l'emploi de mes limousines et de mon yacht, je fus contraint de distribuer ma luxueuse garde-robe aux œuvres de charité et je fus envoyé dans un des plus modestes faubourgs de la cité. Pire que cela, les Saturniens m'appliquèrent une de leurs règles favorites : « Un homme doit acquérir l'expérience de tous les genres de vie. » Et ils me contraignirent à un travail que je ne puis me rappeler sans rougir. Moi, Alexander Coldwater, ministre de l'Etat de l'U.R.O., à la parole duquel tous les peuples tremblaient, je fus réduit au rôle d'un valet ! Et, pour ajouter à mon abaissement, je dus servir mes anciens domestiques.

Ma vieille colère remonte à mon esprit à ces souvenirs, je serre les poings et une larme de rage perle à mon œil. Quels jours affreux ! Sans aucune révolte possible, j'étais aussi impuissant qu'une mouche empêtrée dans une toile d'araignée. Les Saturniens avaient réorganisé la planète selon leurs concepts et prétendaient imposer au genre humain la « Justice » et l'« Egalité » ! Les privilégiés durent quitter leurs pinacles, les gens de peu prirent le haut du pavé. Par le

truchement des nouveaux maîtres sortis des classes inférieures, les Saturniens érigèrent un système nouveau : chaque personne dut assumer la besogne où elle semblait la plus apte, mais chaque travailleur était assuré de participer aux biens de la terre, et comme le travail était attribué par la loi, le chômage était une chose du passé. Je ne puis entrer dans les détails du système saturnien, sinon pour admettre qu'il réussit à atteindre quelques objectifs mineurs, comme l'aide aux vieillards et aux invalides, la protection aux orphelins et aux veuves, la disparition de la criminalité et de la prostitution, la fin des conflits internationaux, la limitation du temps de travail à quatre heures par jour et l'abondance de tout pour tous.

On pourrait croire, malgré les critiques des anciens privilégiés, que le bonheur et la satisfaction régnaient sur la nouvelle société. Et, pourtant, c'était loin d'être vrai : les Saturniens, dédaigneux des réactions sentimentales des humains, guidés par la raison seule, avaient fait bon marché de trop de préjugés. Par exemple, ils avaient aboli les frontières et le seul Etat qu'ils reconnaissaient était le « Pays de l'Humanité ». En conséquence, l'indignation des patriotes de tous les pays s'en trouva exaspérée. Les Saturniens avaient refusé de reconnaître aucune religion organisée et ils encourageaient l'anathème de tous les gens pieux. Et, finalement, s'immiscant dans les familles, ils dénérièrent aux parents leurs droits sur leurs propres enfants : les pères et mères qui ne prouvaient pas un certain degré d'intelligence, de dévouement et de moralité furent privés du droit d'élever leur progéniture, confiée aux instituts d'Etat. « Même les animaux peuvent procréer et concevoir », c'était l'atrocité maximale qui justifiait ce procédé.

Si les envahisseurs s'étaient cantonnés dans la théorie, où s'ils n'avaient appliqué cette théorie qu'à quelques cas, ils n'auraient pas soulevé pareille réprobation. Mais ils installèrent des cliniques d'examen des parents dans toutes les cités importantes, et les statistiques, après trois de pratique, prouvèrent que soixante-quinze pour cent

des parents furent jugés incapables d'élever leurs enfants. Les meilleures familles furent atteintes par cette loi, en fait, elles furent plus affectées que les familles de basse extraction, car même le dernier président de l'U.R.O. se vit enlever ses enfants. Parmi les « Quatre Cents » familles de l'U.R.O., on ne vit plus un seul enfant. Les garçons et les filles se plaisaient dans les instituts d'éducation de l'Etat, et aucun ne manifesta jamais le désir de rentrer dans son foyer, mais une pareille considération ne pouvait en rien atténuer la colère du peuple.

Pendant dix ans, les Saturniens conservèrent le pouvoir. Pendant dix ans, ils soumièrent le monde par la menace de leurs pouvoirs implacables, et les agents humains qu'ils avaient délégués dans certaines fonctions demeurèrent leurs inflexibles représentants. Et, pendant tout ce temps, la révolte sourde couva. L'appel unanime : « Rendez-nous nos enfants ! » fut proclamé à maintes reprises, dans quelque fête sous-sol ou dans quelque grenier sordide où les anciens dirigeants se réunissaient furtivement. Bien dangereuses furent ces réunions, car les Saturniens en avaient invariablement connaissance, par un moyen télépathique peut-être, et les assistants étaient condamnés, sans appel, à quelques années de travail pénible... et c'est pour de tels motifs que l'on put voir de puissants banquiers, d'éminents industriels nettoyer les chaufferies, transporter des ordures et casser des cailloux.

Moi-même, l'irréconciliable ennemi de Saturne, je pris une part active à cette agitation et je fus condamné à passer de longs mois, l'outil à la main, dans une profonde mine de charbon. Mais, durant mes courtes journées de détente (trois jours par mois), j'entendis de toute part se murmurer les griefs contre les dominateurs.

— Combien je regrette le vieux temps ! gémissaient des hommes qui, à l'époque, se débattaient dans une grande pauvreté, et qui, maintenant, vivaient dans une semi-opulence... Ah ! que nous étions heureux ! c'était la lamentation, le deuil général. Et, oubliées les guerres, les révolutions, le chômage, la famine, les longues heures

de travail mal payées et toutes les misères de l'âge pré-saturnien. Excédés de désespoir, les hommes appelaient le retour aux anciennes coutumes, qu'ils avaient si souvent maudites, et qui s'entouraient aujourd'hui d'une auréole romantique. « Rendez-nous nos enfants ! » ce fut le cri de ralliement du genre humain, répété même par ceux qui avaient pu conserver les leurs et même par ceux qui n'en avaient jamais eu, car le sens vrai de cette revendication était : « Rendez-nous notre liberté ! »...

Et cette ardente aspiration ne se manifesta pas que par des cris. Il y eut mainte tentative de révolte spasmodique. L'exemple fut donné par les fermiers de Sibérie, suivis par d'anciens industriels d'Allemagne méridionale. Les armées débandées de Chine et du Japon continuèrent le mouvement, rejointes par des groupes de mineurs et de montagnards. Le Kentucky tenta, lui aussi, de briser l'étreinte étouffante. Mais que pouvaient ces mouvements de colère enfantine contre l'indifférente toute-puissance de nos maîtres ! Au foyer de l'émeute, deux ou trois ombres apparaissaient, déchaînaient une vague d'éclairs fracassants et l'émeute se dissolvait dans la panique ! Moins d'une heure avait suffi et pas un blessé ne traînait sur le lieu du désordre... Mais les « leaders » étaient invariablement punis. Les révoltes devinrent plus rares...

Enfin, au bout de dix longues années, une occasion plus favorable se présenta...

CHAPITRE IV

Pendant tout le temps où nous fûmes en relation avec les Saturniens, rien ne nous avait permis de juger si ces êtres inaccoutumés ressentaient des émotions, des désirs, peut-être même des faiblesses, comme celles si communes à tous les hommes. Ils paraissaient si éloignés, si détachés du genre humain, si peu capables d'une sensibilité compréhensible... Quelle fut notre surprise quand nous sûmes qu'ils souffraient d'une nostalgie si familière à l'homme, qu'ils étaient soumis à la tentation !

Les plénipotentiaires saturniens souffraient du mal du pays ! Le regret du

pays natal tenaillait leur âme, ils désiraient retrouver leurs amis et leurs enfants... Et ils succombèrent, ils décidèrent de regagner leur planète pour y goûter une brève détente.

— Hommes de la Terre ! Nous vous quittons pour quelques temps, nous annonceront-ils d'une voix retentissante que diffusèrent tous les récepteurs de radio du monde.

— Dans un an ou deux, nous reviendrons. Pendant notre absence, nous laissons cette planète, parfaite dans son organisation présente, sous le contrôle absolu des hommes que nous avons choisis pour nous suppléer. Vous leur obéirez dans le moindre détail. Adieu !

Dans les nuits qui suivirent, le monde contempla le départ des apparitions vertes dans le ciel. Il regarda s'élever, en une immense spirale, de longues traînées vertes lumineuses comme des comètes, qui s'évanouirent dans les confins de l'éther. Et une immense acclamation retentit sur tous les continents. L'homme se sentait libre, une nouvelle fois !

Comment décrire les remous des masses, les fêtes, les manifestations souvent brutales, parfois tragiques ? Qui ne se souvient de ces journées ? Qui a oublié la folie qui régna pendant les jours qui suivirent ? Les chants de délivrance, les danses qui dégénéraient en bacchanales, les festins tumultueux où se délivra la contrainte imposée des dix années écoulées. Ces frénétiques débordements furent parfaits par l'arrestation et le massacre de tous ceux qui détenaient le pouvoir des Saturniens...

A l'heure de notre délivrance, nous nous découvrîmes les impressions d'une bande d'écoliers, au moment où le maître referme la porte de la classe. Nous tremblions d'impatience et d'ardeur pour rétablir les institutions des jours pré-saturniens. Tout ce que nos tyrans avaient établi fut défait : les frontières furent rétablies, les fortunes détournées furent restituées et la pauvreté, du même coup, revêtit ses haillons anciens. La corruption, l'inégalité, l'injustice triomphèrent, plus fortes de leur long repos. Je remontai de ma mine, et je me rassais à la table de mes

hautes fonctions. Et, première étape de notre renaissance, nous mobilisâmes nos armées dissoutes, nous remîmes en chantier une nouvelle flotte et nous donnâmes à nos généraux l'ordre de préparer la reprise de nos plans de conquête...

Ne craignons-nous pas le retour de nos oppresseurs ? Eh oui, nous frémissons de terreur à la pensée du jour de leur retour, mais un espoir profond, désespéré, nous soutenait... Ils ne reviendraient peut-être jamais. Qui sait s'ils n'étaient pas disparus dans les abîmes infini de l'espace ? Qui sait si leur attachement à leur monde originel ne les retiendrait pas à tout jamais sur celui-ci ? Toutefois, nous ne pouvions prendre en considération pareilles hypothèses, et nous nous acharnions à préparer un moyen de défense efficace contre les intrus. Peut-être, l'ingéniosité humaine allait-elle nous donner le pouvoir de repousser l'ennemi détesté ?

Et des centaines de savants, de techniciens scrutaient le problème... Tous ceux que les tâches de la nouvelle guerre n'absorbaient pas. Tous les types d'engins meurtriers furent proposés, toutes les formules d'explosifs, de poisons, tous les modèles de projectiles. Mais il semblait évident que seuls des procédés électriques donneraient la solution de cette recherche, puisque toutes les manifestations saturniennes étaient de nature électrique. La suggestion la plus rationnelle vint d'un chercheur suédois, Nils Jorgensen, qui mit au point une machine à « éclairs artificiels », génératrice de plusieurs millions de volts, dont les décharges étaient orientables sur des superficies de plusieurs kilomètres carrés. Nous avions, peut-être, le moyen de riposter aux météores saturniens et de mettre un terme définitif à leur règne.

Un an s'écoula, et les « éclairs artificiels », nombreux et bien répartis sur la surface de nos territoires, attendaient l'heure décisive. Mais les Saturniens ne paraissaient pas... Deux ans passèrent, deux ans et demi, et rien ne se manifestait ! Qu'était-il arrivé ? Avaient-ils oublié leur empire terrestre ? Une vague d'assurance déferla sur l'humanité, la rumeur courut que les oppresseurs ne reviendraient ja-

mais, on prétendit qu'ils craignaient nos nouvelles défenses. Et, plus que jamais, la « lutte pour la vie », par tous les moyens, bons ou criminels, entraîna les hommes, oublieux de leur esclavage passé.

Mais la confiante insouciance des hommes allait être terriblement secouée ! Ce fut au début de la nouvelle guerre intercontinentale... Je renouvelai mes dispositions de combat à l'assemblée des chefs de l'U.R.O. et je leur exposai, une nouvelle fois, le projet d'empoisonner les eaux potables de nos ennemis... quand on vint m'aviser que les « apparitions vertes » se dessinaient dans le ciel ! Pendant les nuits suivantes, les traînées météoriques vertes se succédèrent. Le monde, angoissé, en compta vingt-et-une. Les tyrans étaient revenus...

Foudroyante, la terreur crispa l'âme de tous les humains. Elle déprima les esprits et les cœurs, elle paralysa toutes les facultés, et des millions d'hommes avaient déjà capitulé, avant que ne s'allument les projecteurs oculaires de l'attaquant. Certes, des hommes fermes, résolus attendaient l'heure de la lutte... Les machines à « éclairs artificiels » étaient prêtes à déchaîner leurs orages, leurs immenses étincelles, dirigées par radio, pouvaient être lancées au premier signal. Les experts affirmaient avec confiance que, même les forces mystérieuses des Saturniens ne pourraient résister à leur mortelle atteinte.

L'assaut se déclencha sans délai. Par la télévision et la radio, je pouvais suivre toutes les phases du combat, assis à mon bureau. Les Saturniens, qui avaient observé la terre pendant plusieurs jours sans esquisser la moindre attaque, nous avaient annoncé leur apparition sur les pelouses du Capitole d'Omaha, où ils désiraient remettre un important message aux hommes. Et, nous avons décidé que cette apparition constituerait une opportunité parfaite pour essayer les effets des machines à éclairs artificiels.

En regardant l'écran du téléviseur, je pouvais voir les grandes pelouses du Capitole, vides comme une ville morte. Pas un être vivant visible... Soudain, au niveau du sommet des arbres, deux

yeux brillants comme des projecteurs s'allumèrent, puis deux autres, puis d'autres, puis d'autres... En quelques secondes, vingt-et-une paire d'yeux étincelèrent, car les silhouettes spectrales n'étaient visibles que sous une vive lumière... Les minutes s'égrenèrent, les yeux ne bougeaient pas, mais leur brillance augmentait. Je ressentais une impression d'attente, d'immobilité lourde, comme à l'approche d'un violent orage.

Je m'attendais à un événement grave, en jetant un regard à ma montre. Je savais qu'à 4 h. 48, les éclairs artificiels seraient lancés.

Fébrile, je regardai la grande aiguille atteindre le quart d'heure avant cinq, puis quatorze minutes, treize minutes... Les yeux fulgurants des Saturniens ne bougeaient pas, ils semblaient ignorer le danger qui les menaçait. Puis, d'un coup, au-dessus de pelouses, une grande lame de feu traversa l'air, une lame brillante qui foudroyait l'espace dans la direction des êtres spectraux. La feuille de feu scintilla une seconde et s'éteignit... Les vingt-et-une paires d'yeux luisaient immobiles...

Un nouvel éclair immense balaya l'air, comme s'il avait atteint un mur invisible, impalpable, il se brisa, explosa et s'évanouit avant d'avoir traversé toute l'étendue de la pelouse... Et la radio émit un éclat de rire terrible et rauque... Et, à cet instant, une énorme colonne de feu bleu jaillit vers le ciel au-dessus des yeux de lumière. Elle fit pâlir la lumière du jour et puis se divisa en un millier d'éclairs grondants, secouant la terre et l'atmosphère dans une épouvantable éruption. Les Saturniens répliquaient...

Quand la tornade de feu se fut éteinte, un étrange silence apaisa la ville, la bizarre voix de l'orateur saturnien s'éleva et la radio tonna :

— Hommes de la Terre, votre folie croît à chaque minute. Espérez-vous nous dérouter avec vos étincelles enfantines ? Qu'espérez-vous ? Nos forces électriques pourraient disloquer votre planète en menues parcelles ! Vos efforts nous amusent ! Et vous avez raison, car nos cœurs sont tristes... Qu'avons-nous trouvé à notre retour parmi vous ? Pendant dix de vos an-

nées, nous avons travaillé à vous rapprocher de la plus haute civilisation. Nous avons dépensé notre temps et nos facultés, nous avons effacé, de votre vie, la corruption, l'immoralité et l'injustice. Puis, dans l'espoir que votre raison aurait apprécié ce que nous vous avions enseigné, nous vous avons quitté pendant deux années. Et nous découvrons que nous ne pouvons faire confiance, ni à votre intelligence, ni à votre amour-propre. Comme des bêtes qui se vautrent dans la crasse de leur bauge, comme des vers qui retournent à la boue de leurs ancêtres, vous retournez à votre barbarie dès que nous détournons notre vigilance. Et, maintenant, nous posons la question : Devons-nous renoncer à notre œuvre ? Méritez-vous de nouvelles leçons ?

Il y eut un silence, des éclairs silencieux barraient le ciel.

Puis la voix sidérale reprit, sonore et profonde :

— Mes compagnons et moi, nous venons de décider que nos précédentes

seurs avaient bien jugé, quand ils avaient estimé que la Terre ne présentait aucun intérêt scientifique. Pourquoi tenter de vous sauver, hommes de la Terre, puisque vous ne lèveriez pas un doigt pour vous sauver vous-mêmes ? Si des êtres, aussi frustes, aussi obtus, souhaitaient se détruire, au nom de quel univers meilleur pourrions-nous intervenir ?

Adieu, hommes de la Terre, nous regagnons de plus dignes planètes.. Et, malgré tout, nous vous remercions pour quelques utiles leçons que vous nous avez données. Nous rapportons, de notre séjour, un rapport important que nous intitulerons : « Le préjugé contre la Civilisation », une étude sur les instincts des habitants de la Terre.

Un terrible ricanement suivit ces mots... et le silence retomba. Les yeux lumineux pâlirent et retrouvèrent leur invisibilité. Un éclair bleu éclata sur les arbres... et la dynastie de Saturne entra dans les annales de l'Histoire...

FIN.

DANS LE PROCHAIN NUMERO

NE MANQUEZ PAS DE LIRE

TRANSPLANETAIRE DE LUXE

ET UNE SERIE D'AUTRES

EXCELLENTE NOUVELLES

L'ETRANGE DOCTEUR RAYNELL

CONTE INEDIT
d'Edwin BRUELL

Adapté de l'américain par J. K. WEST

L'auberge du « Chapeau sur l'Oreille » résonnait sous les flots de philosophie et de bavardages qui l'envahissaient chaque soir. Des artistes prospères, d'autres qui vivaient d'espoir et priaient pour des temps meilleurs, des excentriques, au sens général du mot, se rassemblaient là pour étaler leur conception de la vie et y faire valoir leurs raisons.

Joyce Blythe avait refusé la présidence d'honneur de tout ce groupe et c'est ainsi qu'il pouvait se vautrer à son aise au fond de la salle de l'auberge, une salle longue et étroite. Depuis qu'il s'était distingué de ses confrères du monde artistique par son symbolisme avancé, il s'était élevé brusquement au premier rang. Les critiques même avaient commencé à découvrir quelque chose en ce jeune homme au geste impulsif et à la voix douce et mystique.

L'un des artistes buvait un vin d'une rare espèce qu'il faisait bouillonner en riant dans son verre. Le liquide disparaissait rapidement sous ses assauts répétés : « Oh ! c'est bien simple, camarade, enveloppe tous tes doutes dans une feuille d'ortie ; tel est le cri de guerre qui me maintient en vie. Ce soir je vais voir Thérèse ». Il donna une tape amicale à son ami, se détendit et se faufila, à travers la foule joyeuse, jusqu'au dehors.

Joyce était toujours vautré dans son fauteuil et secouait la tête profondément en parlant vaguement sans s'adresser à qui que ce soit en particulier. « Un homme aimable — audacieux, aussi, et fantastiquement capricieux. Dommage qu'il n'ait pas de profondeur. »

Comme il tournait la tête, il remarqua un individu en haillons, affaissé sur la chaise qui se trouvait près de son fauteuil — apparemment, un homme qui manquait un peu de tout : un coup de

rasoir sur sa barbe de huit jours, des loques plus propres, de la nourriture et une étincelle de vigueur nouvelle. Un bon verre ferait aussi beaucoup de bien. Sous les poils hirsutes qui le défiguraient, il y avait quelque chose de captivant dans la forme de la tête de l'individu. L'œil de l'artiste y était attiré. Quelque chose de spécial captait toute sa sympathie.

C'est alors que l'homme à la pelisse brune apparut dans le coin. Le drap gris-brun décoloré qui tombait de ses épaules semblait ne jamais avoir été au soleil. Son chapeau de feutre mou avait une couleur d'olives gâtées. Quoique son dos fut un peu voûté, il avait cependant un maintien droit et décidé. Il ressemblait à un homme qui a oublié son âge.

Mais ce qui attirait le plus l'artiste, c'était le regard fixe et étrange de l'individu, ses yeux qui avaient toujours un air insolent. Gris — telle était leur couleur —, un gris froid et perçant et pourtant ombré comme par une brume lointaine. C'étaient des yeux que l'on n'oublie jamais.

L'homme à la pelisse se courbait, regardant le vagabond avec sollicitude. « Un triste débris, pas vrai ? ». Son regard signifiait qu'il se référait à l'individu en question. « Plus ou moins. Le pauvre type a dû connaître mieux autrefois... il y a longtemps. Il y a quelque chose en lui qui attire ma pauvre et frêle sympathie ». — « Oui, un spécimen intéressant. Supposez que l'on conduise le monsieur à un endroit où il pourra se reposer ? » suggéra l'homme à la pelisse brune.

« Oui, évidemment. Il m'est arrivé, autrefois, de tirer un pousse-pousse, en Chine, vous savez. »

Les escaliers branlants avaient des craquements ennuyeux et constants. « Un jour, ils devront être réparés. Je

prendrai soin de cela », fit-il, comme pour s'excuser.

Au sommet d'une série de vieilles marches presque interminable, ils atteignirent une ouverture imprévue, ronde et béante, comme un trou. La lumière était abominablement faible.

L'étrange personnage sourit. « Vous êtes étonnés, hein ? C'est toujours ainsi. La nouveauté est toujours troublante. Vous voyez, j'ai affaire avec la déesse du sommeil. Nous mettons le pied dans un énorme et horrible bâillement ».

Joyce pouvait voir maintenant. Ils entraient dans la bouche d'une face énorme et hideuse qui bâillait avec la plus grande vulgarité. Le tout était fabriqué en bois.

L'air avait une odeur de mois. Joyce souhaita être à l'intérieur, loin de l'horrible difformité.

L'homme vivait dans des quartiers plutôt ordinaires, pensait Joyce. C'est alors qu'il remarqua les murs.

Sapristi, c'était étrange. Ici, de nouveau, se retrouvait la même conception faussée de l'art — de l'horreur encore, rien de sympathique ou de figuratif, mais de simples tranches tombant d'une machine à couper l'horreur : du sang frais et coagulé. L'homme tomba un peu dans l'estime de Joyce.

Mais il fut vif à remarquer la réaction : « Ne faites pas attention à mon art. J'ai horreur de tout ce qui est souriant, du conventionnel en ivoire solide.

Les bêtes ne sourient jamais, sauf l'âne. Seuls les hommes le font. Regardez comme les animaux sont libres — pas de morale et tout ce qui s'en suit. Pour apaiser mon esprit, je prends le chemin opposé : tout droit et à travers tout ». Joyce sourit en lui-même ; il avait devant lui un homme qui avait des idées.

« Je suis un touche-à-tout pour tout ce qui en vaut la peine » — pas de point mort : art, sciences, tout le tas. Un vrai docteur, avait-on l'habitude de dire de moi ». Il parlait comme s'il soignait la victime. Il eût tôt fait de faire asseoir l'individu qui paraissait mieux à son aise maintenant. L'homme jeune parla de journées passées sur les

trains et de nuits dans les asiles. Ils l'appelèrent bientôt Flip.

La fumée d'un tabac oriental remplissait la pièce comme un brouillard, quand l'homme à la pelisse commença à parler. Il fixa son regard sur les deux visiteurs, comme s'il voulait les tirer d'un vaste vide. Alors, un vague mystérieux apporta une ombre sur sa figure.

« Il y a quelque chose que je ne vous avais pas encore dit. Vous aurez peut-être remarqué que je ne suis pas tout à fait comme Adam et le reste de la famille humaine. Ceux qui me connaissent me rappellent toujours cela. Et pourquoi vanterai-je ma modestie quand je connais la vérité. Je suis un maître de la vie et je le sais. Je l'ai toujours su. Si Nietzsche était ici aujourd'hui, il m'appellerait le surhomme.

Il fit un geste magnifique. « Oh ! Voilà la vie — se trouver sur le bord de tous les temps et rire, savoir que vous êtes tout ce qui compte et que le plan n'est qu'un énorme comique. »

D'un geste du pouce, il se frappa la poitrine. « Voilà toute mon essence. Je n'ai jamais connu de limites. S'il y a quelque chose sur mon chemin, je le repousse, que ce soit protégé par n'importe qui. »

L'artiste le regardait de près, s'étonnant ; le vagabond, au repos dans ses nouvelles aises, était ému.

Il y a longtemps, au temps où j'étais le jeune docteur Raynell, frais émoulu d'une faculté de médecine de Londres, j'appris que l'animal, l'homme, n'est pas plus résistant que le plus petit de ses besoins. J'ai essayé de changer cette loi stupide — sans succès. C'est alors que je commençai à travailler sur ses besoins.

Je découvris une infinité d'imperfections. Je découvris que la vie était trop courte pour les abattre toutes. Et c'est alors que je connus la plus grande de toutes les faiblesses : le besoin de sommeil. J'ai travaillé des jours et des nuits à mes recherches — oui, mes brillantes recherches ; pourquoi hésiterais-je à employer ce mot ? Et chaque fois, subitement, je devais abandonner ma lourde tâche pour céder à la tentation du lit. Vous riez quand je vous dis que je suis

allé me coucher en pleurant. C'est vrai pourtant. Je pleurais en confessant ma faiblesse, d'autres révélations ne pouvaient plus me parvenir avant que j'eusse arraché quelques heures de ma vie.

C'est alors que je remarquai que le sommeil est une sorte de vieille bête fauve qui, avec ses instincts de rapine, s'approche avec la pénombre. Je pris la décision de l'exterminer.

J'ai perdu des années à essayer d'économiser quelques heures de sommeil. Mais je pouvais voir que cela en vaudrait la peine, pouvoir passer vingt-quatre heures à étudier mon grand problème au lieu d'en perdre une bonne huitaine ou à peu près. Je pourrais vivre deux fois et les journaux me feraient seulement crédit pour la moitié de ma maturité. Je pourrais avoir le double de connaissances de ce qu'il est normal de posséder. Ah, mes amis, si vous saviez comme j'ai construit pendant ces années !

J'ai jeté tout ce que je possédais dans ce projet. Et un jour, je possédai le secret : un sérum qui supprimait la nécessité de dormir, qui bannissait le sommeil pour toujours.

Pourquoi ne vous mettrais-je pas à l'aise ? Je l'ai avalé et j'ai survécu. Ce fut un succès, une réalité. Et depuis, je n'ai plus jamais ressenti ce besoin insensé de dormir. Je pris l'habitude de flâner dans la rue, de bon matin ou par la nuit grise, et de dévisager les gens. Et je savais que je possédais quelque chose que personne d'autre ne connaissait, quelque chose comme un secret volé.

Je riais derrière mon masque du masque si futile et si conventionnel qu'ils portaient.

Voilà où j'en suis aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle j'aspire tant à vous réunir, pour vous faire entrevoir ce nouvel horizon.

Les deux hommes avaient été transposés sur les hauteurs de la fantaisie; cependant, ils restaient intrigués. Le Dr. Raynell essaya de les toucher par une note plus personnelle.

« Et vous, les artistes, vous les élus, qu'en pensez-vous ? Vous devriez passer tout votre temps, chaque minute de

celui-ci, à travailler votre idée magnifique, en vue de produire votre chef-d'œuvre. C'est particulièrement de vous que je me suis occupé. Plus d'un d'entre vous du monde des arts a été transporté au Pays-Sans-Sommeil. C'est vous, les artistes, qui devez tout consacrer au grand projet, car ce sont vos œuvres qui résistent aux années.

« Quant à vous, Flip, qui n'êtes qu'un pauvre rat d'asiles de nuit, pour vous, je vais supprimer tous les bancs de parc sur lesquels vous dormez d'habitude. Je vais faire de vous-même un maître, un homme qui sait se tenir seul sur ses jambes. »

Joyce chercha une fenêtre autour de lui. C'était une énorme et fantastique tangente sur laquelle ils n'avaient pas de prise. Ils étaient entièrement séparés de l'atmosphère ordinaire. Il s'arrêta pour écouter les bruits de la rue. Il régnait un silence cruel. Tout était-il donc sens dessus-dessous ? Joyce avait, inné en lui, un esprit qui froissait le bizarre. Il parvenait à peine à sentir la différence entre ce qui est normal et ce qui est extra-naturel.

« L'artiste se rend-il à mes arguments ? ». La voix du docteur se faisait douce et pourtant décisive.

Joyce esquissa un sourire, un étrange sourire qui partait d'un seul côté de sa bouche. « Apportez votre vodka. » Le vagabond acquiesça d'un mouvement d'un mouvement de tête. Tout s'évanouit comme dans un rêve, semblable à un épais brouillard qui ne permet de voir que ce qui est tout à fait proche. Ils désiraient parler, bouger ou toucher quelque chose; mais c'était comme s'il y avait entre eux et la réalité, une barrière insurmontable. Ils entendaient le chant ouaté d'une prière qui semblait venir de nulle part et n'attirer que leurs sens.

« Seul l'esclave est le maître de la vie. Nous sommes tous des esclaves et il est vrai que tout homme tue ce qu'il aime. Nous devons tous nous transformer en esclaves pour entrer dans la Terre Promise, le Pays-Sans-Sommeil. Moi aussi, je suis un esclave, vis-à-vis du dieu de l'obscurité. Vous n'êtes que des esclaves vis-à-vis de moi. Enterrez la vie antérieure qui cherche une vie nouvelle. Et toujours vous perdez un

petit quelque chose; vous perdez toujours pour gagner une vie nouvelle. Moi aussi, j'ai perdu — moi qui adore le dieu de la Vérité — à l'autel de l'Obscurité.

Ce qui vaut seul la peine d'exister est la vérité et la connaissance; et quoi alors, me direz-vous, si le destin est hostile à de telles choses ? Vous êtes les martyrs de la connaissance et de la vérité. Pensez-y, si vous en êtes capables. »

Ils ne surent jamais combien les temps ils avaient traîné dans ce monde crépusculaire qui est entre les deux sensations.

Quand ils furent projetés dans le lieu des nouvelles impressions, ils trouvèrent qu'ils étaient tombés dans un nuage brumeux. L'ambition élevée de Joyce était devenue une ombre. Tout ceci était subtil et psychologique.

D'autres choses plus frappantes leur prouvèrent la transition. Ils se trouvèrent dans une cage géante, avec une douzaine d'autres comme eux. Il y avait une horrible, stupide ressemblance entre les prisonniers-convers qui se trouvaient dans la place. Ceci se reflétait le plus dans la pâleur de leurs visages et l'illusion de mort qu'ils portaient dans les yeux.

Une fois, à un moment spécialement mélancolique, Joyce entendit l'un d'eux marmonner l'histoire des moyens qu'une des créatures employa pour essayer d'échapper. « C'était l'un d'entre nous. Il voulait partir. Il atteignit la porte. Vinrent alors les paroles du Maître, qui disait qu'il était le maître et que l'autre n'était que l'esclave de son corps et de son esprit; qui demandait ce que l'extérieur donnerait à une vermine de son espèce, qui n'avait rien pour le maintenir en vie. Alors il revint et plus jamais ne parla de partir. »

À ce moment précis, Joyce eut un mouvement impulsif de rébellion et l'idée lui vint de battre ce maître; mais les minutes en s'écoulant repoussèrent son ambition.

Il n'y avait pas de lit dans la grande pièce sombre. La vie n'était qu'une étendue infinie de travail, de peine et de labeur. Il y avait des moments de regrets certains; mais ceux-ci passaient vite, car la drogue transformait l'aspect

de toutes choses. Plus personne n'avait la notion du temps. Aurore, crépuscule, printemps, automne, jours, tout cela n'existait plus. Ils étaient à l'intérieur de tout cela; le monde était au dehors.

Les esclaves, tels des hommes mécaniques, étaient placés devant des machines dont ils ne connaissaient rien. À certains moments, le produit était avalé d'un trait, sans un mot, et ils continuaient à travailler. Ceci, c'était le travail de recherches. L'humour n'y avait point de place; science et drogues avaient le dessus. Si un sentiment de protestation obscurcissait leurs visages, le Dr. Raynell le savait et les prévenait qu'ils étaient surveillés.

Parmi toute cette monotonie, il y avait un élément de variété qui agrémentait la vie. Quelques-uns étaient des spécialistes de la « Chambre sans Clé »; c'était la salle des expériences et des pleurs. Deux esclaves entraient en même temps; plus tard, un seul de ceux-ci revenait. Il avait toujours des lignes profondes sur la figure.

Le Dr. Raynell passait parmi ses créatures sans sembler reconnaître leur personnalité. La tête haute de fierté et un air de mépris attentif.

Il y avait des fois où un nouvel individu était amené et ils entendaient le docteur dire : « Encore un pour ma collection ». Ceux qui obéissaient à leur créateur duraient le plus longtemps.

Puis, une fois, ils entendirent un bruit sec et bref venant du coin favori du Maître. Ils regardèrent devant eux, presque en un seul groupe. C'était le Dr. Raynell. Il parlait, usant de son langage particulier et précis. « Apprenez, indignes que vous êtes, qu'à un certain moment vous entendrez une cloche. Et vous viendrez tous. Je vous dirai alors comment j'ai vraiment fait mon esclave de la vie. On versera le vin, car le vin appartient aux grands moments. Et vous retournerez, sachant et disant que je suis plus fort que la force, plus puissant que la puissance. Ce moment-là viendra sans tarder. »

C'était un rêve nouveau d'être placés tout autour d'une table de banquet et d'avoir un vrai repas au lieu du brouet courant.

La salle de banquet étourdissait par ses contrastes éblouissants.

Il y avait de brillantes lampes électriques qui envoyaient une intense lumière au travers de la glace. Quelque chose de la vieille vitalité s'agitait obscurément dans tout le corps comme un vieux morceau d'espoir.

Le docteur se leva. Sa figure était illuminée. « Mes esclaves, dit-il, vous vous comporterez mieux si vous n'acquiessez pas trop de zèle nouveau. Vous voyez tous que je vous ai transposé sur un plan plus élevé pour le moment. Il y a des moments où l'éternité s'arrête. Vous avez tous vu mon noble royaume. Je suis sûr que vous l'avez admiré autant que moi.

» Le sommeil a disparu. Mais est-ce assez ? Je ne puis le croire. Je ne veux pas le croire. J'ai lutté contre un nouveau problème.

» Qu'est-ce que la mort, sinon un énorme sommeil ? Personne ne doit passer dans ce sommeil éternel, à moins d'être imbécile ou sans intelligence. J'ai obtenu un nouveau sérum. D'abord j'avais résolu de l'essayer sur l'un de vous. Mais non, pourquoi l'un d'eux serait-il plus grand que le créateur ? me disais-je ? Je suis la seule puissance. Et ma création est infallible.

» Quand je boirai, tout le plan sera mis sens dessus-dessous. »

Il fit un geste comme s'il balayait tout ce qui se trouvait devant lui. Il éleva son verre couleur de sang, contenant le vin et le sérum. Ses yeux étaient comme deux charbons ardents.

« Et maintenant, un toast à l'éternité », cria-t-il. Et chacun vida son verre.

C'est alors que le savant commença à chanceler. Chacun le regardait intensément. Son visage était buriné par les stigmates de la lutte. Il marquait les signes d'un puissant conflit intérieur.

Puis vinrent des moments de doute, et quand il tomba à la renverse, tout le monde put voir : C'était un vieil homme rabougri et faible qui était renversé dans le fauteuil; il ne restait plus rien du maître puissant, rien qu'un pauvre mortel et vieux, incroyablement. Toute la force de commandement qu'il portait sur ses traits avait été engloutie comme un pot de vieux vin. Les yeux qui brillaient comme du feu étaient maintenant mornes et vides, comme ceux d'un chien perdu dans la pluie.

Il était là, tel un homme qui avait cherché quelqu'un à qui se confesser, mais n'avait trouvé personne.

Le choc avait délié les créatures et ils sautèrent de leur chaise, presque comme un seul homme. Recommandations, crainte, plus rien n'existait. Ces victimes ne voyaient plus qu'un raté sans défense. Deux d'entre elles se jetèrent sur le vieil homme. D'autres commencèrent à déchirer ses vêtements, il se tortilla, essaya de parler, mais son faible effort fut coupé net par des éclats de verre qui firent gicler son sang du haut de la joue creuse jusqu'à la mâchoire osseuse.

Soudainement, les révoltés sentirent quelqu'un qui les repoussait. Joyce tenta de plaider; « Écoutez, vous dis-je, voulez-vous m'écoutez ? »

Ils s'écartèrent un instant, encerclant encore leur proie.

Joyce paraissait furieux en s'imposant à la masse d'hommes et plaidait avidement : « Cet homme qui paraissait être un maître, possède le remède à tous nos maux. Il est devenu vieux et fâné. Pour l'amour de Dieu, ne le tuez pas, vous nous tueriez tous en même temps; laissez-le libre pour qu'il nous livre un peu de cette drogue qui nous rendra notre vie primitive. Ne voyez-vous pas que c'est tout ce qui compte ? Ne vaut-il pas mieux que nous soyons morts plutôt qu'à demi-morts ? »

Une affirmation s'éleva, pas très uniforme peut-être, mais certaine. Ils étaient lents à comprendre, mais finalement la bande s'éparpilla lorsqu'on eut écarté de force les deux derniers. Ces deux-là étaient des loups. Il fallut les maintenir. Les créatures grommelèrent entre elles ou boudèrent sans émettre une parole. Deux d'entre elles suivirent l'homme et descendirent dans le hall, jusqu'à l'étroit laboratoire secret. Il se traîna nerveusement sur le plancher, ruine tragique d'un autre homme. Il jeta un coup d'œil rapide vers la porte et vit une couple d'ombres fugitives. Il entendait comme un bruit constant de tambours.

Il étouffa ce bruit, pendit un tablier taché devant le trou de la serrure. Il lui restait peu d'intuition; il n'avait pas besoin d'intuition. Il savait que ces créatures l'attraperaient si la vie ne le

reprenait pas d'abord. Son cœur était là, il le savait, le torturant. Il tâtonna autour de lui, de ses doigts tremblants. Une bouteille précieuse se renversa; une bouteille ordinaire se renversa.

Il avait vécu durant tout ce temps, travaillé sans cesse, oublié ses années, avait trébuché dans un cauchemar d'étranglement et d'ecchymoses. Sa tête gonflait et saignait. Il voulait y travailler. Il voulait travailler sa drogue. Elle avait une couleur tentante maintenant. Il s'appuya contre un rayon et tâtonna jusqu'à ce qu'il tint un flacon noir ordinaire. Il le retourna dans sa paume

couverte de sueur. Là se trouvaient les phalanges. Il le renversa avec précaution. Une grande cuillère sale tinta contre le verre. Il poussa jusqu'au centre de la table, le pot richement coloré, comme un appât. Alors il déchira un morceau de papier brun et trouva un crayon sur le coin du bureau. Il le serra dans ses doigts. Puis ceux-ci lâchèrent leur prise, et le crayon tomba.

Le monde n'a jamais compris pour quoi on découvrit vingt-six cadavres dans ce grenier.

FIN.

NOS LECTEURS NOUS ECRIVENT :

J'ai lu dans le « Coin des Lecteurs » d'« Anticipations », que vous insistez pour qu'on vous écrive. En tant que lecteur fidèle de votre magazine, j'envoie donc ces quelques lignes pour vous dire toute la sympathie que je porte à votre édition.

Depuis le début de leur parution, vos brochures ont subi de sensibles améliorations, dont certes tous les lecteurs se seront réjouis. Les dernières histoires étaient très bien et la traduction en était soignée. Dans son genre, la collection « Anticipations » peut braver n'importe quelle concurrence d'autres brochures qui n'atteignent pas, de loin, son degré de soins, de bon goût et de belle impression.

Le seul reproche que je dois néanmoins vous adresser est la forte irrégularité dans la parution bimensuelle de votre magazine. Je comprends bien qu'actuellement il y a des difficultés qui constituent un obstacle sérieux pour paraître à jour indiqué. Néanmoins, le lecteur aime trouver à jour fixe son magazine, ce qui lui épargne de se rendre plusieurs fois de suite (et parfois encore plus longtemps) chez son libraire, pour demander si « Anticipations » est arrivé, car tous les libraires ne mettent pas leurs articles à la vitrine.

Je regrette que vous ayez formé le projet de ne plus paraître qu'une seule fois par mois. Cette parution mensuelle ne pourrait-elle toutefois, pas se faire sur un nombre augmenté de pages et de prix ? Je comprends fort bien que de son côté votre clientèle doit vous soutenir; pour ma part, j'achèterai toujours avec plaisir votre brochure et je ne manquerai pas de la recommander à l'occasion à des personnes qui ont le goût des anticipations, car évidemment on ne peut pas dire que tout le monde aime de pareilles histoires.

J'apprécie également votre initiative de publier une série de brochures « Sciences de notre Temps ». J'espère qu'elles pourront jouir d'un bon accueil auprès des lecteurs; en tout cas, les questions sont tout à fait d'actualité et intéresseront certainement un très grand nombre de personnes.

En vous souhaitant bonne chance, je vous envoie, Monsieur l'Éditeur, mes cordiales salutations.

P. J. B..., Etterbeek.

INTUITION

par H. G. STEVENS

Adapté de l'américain par André d'AMBE

Je n'ai jamais prétendu être un génie, même pas quand j'étais un « sophomore » (1) je-sais-tout.

Je possède, bien entendu, ma clé Phi, Bêta, Kappa, mais c'est le cas de dix pour cent des étudiants de Columbia. Et maintenant que j'ai quitté l'université, je me rends compte que cette clé ne vaut guère que son pesant d'or, c'est-à-dire rien du tout. Ce n'est pas elle qui me procurera du boulot, et c'est du boulot qu'il me faut et aussi... Marjorie.

Quand je pense à Marjorie, je deviens immédiatement sentimental, je ne puis m'empêcher d'évoquer des clairs de lune et la poésie des levers de soleil sur la montagne, alors que je suis normalement un gaillard de quatre-vingt kilos, rouge de poil et que mon menton n'indique pas précisément un rêveur. Il me suffit d'ailleurs de penser à elle pour oublier que je suis débiteur de toute une année de minerval à l'école, que Coach Lou Little me répète depuis trois automnes que je ne ferai jamais un bon joueur de football, que demain, pour les examens, je devrai revêtir ma toge et ma barette (par cette chaleur ça va être gai !), que je ne suis que Sam Sterrett et que le père de Marjorie, J. Barton Cannon, des Cannons de Wall Street, a promis de m'écorcher tout vif si je ne laissais pas sa fille tranquille. J'en arrive même à presque oublier mon invention, le seul résultat de quatre années de dures recherches en électro-physique.

Elle est là, sur ma table de toilette dans ma chambrette de John Jay Hall. Plus exactement ils sont là, car ils sont deux. Deux minuscules objets de cristal clair, des cupules de la taille d'une demi noix. Ce n'est pas la perfection, nul ne le sait mieux que moi, mais c'est un pas en avant dans une nouvelle direction.

(1) Sophomore : Etudiant de seconde année dans les Universités américaines.

L'idée — mais je ferais mieux de commencer par le début — m'en est venue durant mes dernières années de collège. Je savais comment le verre agit sur la lumière, le prisme qui la décompose en un spectre tel l'arc en ciel, la lentille qui la concentre en un point de chaleur, le miroir qui la réfléchit, un défaut dans la matière qui la déforme, etc. Cette année-là j'avais, pour la première fois, étudié et compris les rayons X. Je me mis à rêver, puis à concevoir un système qui éviterait toutes les complications mécaniques, un simple « modificateur » de verre qui absorberait les rayons sans les réfléchir, qui serait une lentille au lieu d'un réflecteur et qui, en bref, serait transparent sans énergie extérieure, sans lumière artificielle et surtout sans tout un magasin d'accessoires encombrants.

Et enfin, après quatre ans d'université, j'ai réalisé cette paire de coquilles de cristal, qui ne s'approchent de la solution parfaite que d'assez loin.

J'en pris une sur la table. Je l'ai construite comme ces nouvelles lunettes invisibles que l'on place directement sur le globe de l'œil sous les paupières. Bien qu'elle soit mince comme une carte à jouer, elle comporte cinq cartouches différentes et entre deux d'entre elles se trouve une chambre vide d'air qui contient, réduits à des dimensions microscopiques tous les éléments d'un tube à rayon X : cathode, anode et anticathode, mais établis comme je l'ai dit pour absorber et non pour émettre. Pas de bobine d'induction, mais certains métaux, coulés directement dans le verre, fournissent la toute petite puissance nécessaire... peu importe quels métaux, ça c'est mon secret.

Je trempai la coquille dans une solution diluée d'acide borique et soulevant ma paupière droite, la glissai en place. Incolore, confortable, elle était

presque complètement invisible. Puis je désinfectai la seconde et l'insérai sur mon œil gauche.

C'était le premier essai que je faisais avec les appareils terminés ; bien sûr mes expériences précédentes m'avaient accoutumé aux résultats que je pouvais en attendre et malgré cela je fus déçu. Je regardai mes doigts, sains, musclés, couverts de taches de rousseur, et non des sortes d'ombres entourant des os nettement visibles comme dans les rayons X ordinaires. Décidément, ce n'était pas encore au point. Je ne pouvais pas encore voir au travers des tissus vivants, tout au plus perçaient-ils de fines couches de matières inanimées et non minérales.

Je tournai mon regard vers une boîte en carton, et ma déception s'atténuait. Au travers du couvercle, je distinguai nettement mes boutons de col et de manchettes ainsi que la médaille que j'ai gagnée au lancement du disque. Mes efforts n'étaient donc pas vains, un commencement de succès m'encourageait à continuer et à tenter de perfectionner mon invention. En attendant, il me fallait galopper pour n'être pas en retard à Riverside Drive. Marjorie m'avait promis de s'échapper de son super-collège cet après-midi pour me rencontrer. Ce collège est aussi sévère qu'une maison de correction, mais durant le dernier mois nous avions pu nous voir deux fois grâce à la complicité de Miss Wheatland, la nouvelle surveillante en second. Elle aidait Marjorie à sortir sous des prétextes variés et de mon côté, je remerciais les dieux qu'il se soit trouvé, dans cette sorte de prison, une personne au cœur sensible.

Je quittai donc John Jay Hall, toujours armé de mes « yeux X », et me proposai d'amuser ces dames en comptant les pièces de monnaie de leurs sacs et avec d'autres fantaisies du même genre.

Tout en pressant le pas vers le monument de Grant au pied duquel Marjorie devait m'attendre, je me creusais la cervelle pour trouver le moyen de monnayer ma découverte. Ma meilleure chance me paraissait être de monter un numéro de lecture de pensées pour les music-halls et je savais très bien que

je n'oserais jamais m'y risquer. Je suis un type du genre timide et j'aurais certainement le trac. Fort occupé par mes réflexions, je ne faisais attention à rien ni à personne, je manquai de me faire écraser par des autobus, je bousculai des gens et j'arrivai enfin au Tombeau comme Marjorie en tournant le coin.

Naturellement, je « regarde » toujours Marjorie. Aussi je regardai bien... et je manquai de m'évanouir.

Elle était là, devant moi, souriante, la femme que je désirais ardemment épouser et elle était rigoureusement nue ! Toutes les charmantes rondeurs, chaque centimètre de sa peau rose, depuis ses cheveux d'or blond jusqu'à ses orteils finement manucurés, tout m'était soudain révélé. Calme et joyeuse, elle m'interpellait :

— Hello ! Sam, c'est gentil d'être exact. Mais qu'y a-t-il ? Ma parole, vous rougissez !

Mon pauvre cerveau à sens unique avait naturellement déjà compris. Les yeux X escamotaient les vêtements de Marjorie ! Je n'y avais évidemment pas pensé, et tout simplement parce que je ne puis pas penser à deux choses à la fois. Embarrassé ? Le mot est dix fois trop faible. Je trouvai moyen de bredouiller :

— Je pensais, ma chérie, que vous êtes ravissante !

— Et comment trouvez-vous ma nouvelle robe ?

Je répondis qu'elle était charmante, — elle était à peine visible, comme une fumée légère — et son rire s'égrèna légèrement pour m'affirmer :

— Vous ne paraissez pas très vaincu, Sam chéri. Je suis sûre que si je n'en avais pas parlé vous n'auriez même pas remarqué ma robe !

Je me sentais positivement écarlate et souhaitais désespérément pouvoir ôter ces infernaux appareils de mes yeux. Mais tant que Marjorie me regardait, je n'osais pas y toucher. Elle me demanderait ce que c'était et il faudrait lui expliquer. Et alors.. bien sûr qu'elle ne voudrait plus jamais me revoir. Cette idée était trop abominable.

Heureusement, elle ne savait pas et continuait son babillage :

— Miss Wheatland m'a aidée à sortir comme d'habitude. Je l'attends d'un instant à l'autre... ah ! la voici qui arrive. Vous n'avez pas oublié Miss Wheatland, ajouta-t-elle en souriant, je ne dois pas vous présenter.

J'avais déjà rencontré la surveillante deux fois et je me tournai vers elle :

— Comment allez-vous, Miss Wheatland ?

Mes yeux plongeaient dans un visage sévère auquel un cœur d'or semblait donner un démenti. Puis je vis le reste de Miss Wheatland, sans le bénéfice de la robe noire et chaste qui la vêlait habituellement. Le choc que je ressentis fut plus brutal encore que le premier.

Ce visage de vieille demoiselle que je connaissais bien se trouvait perché sur un corps d'homme, épaules solides, poitrine poilue, tatouage sur un des bras musclés et sous le bras, dans le creux de l'aisselle, luisait doucement un objet bien fait pour épouvanter un goal keeper tempéré d'ambitions scientifiques.

« Elle » ou « Lui », portait un gros pistolet automatique sous le bras, bleu, brillant, fatal. Je m'attendais à bien des diagnostics avec mes yeux X, mais pas à cela !

— Pas mal, merci, Mr Sterrett, fit une voix que je reconnus pour être celle de Miss Wheatland. J'espère que vous êtes en bonne santé, jeune homme. Je vous emmène prendre le thé avec Marjorie.

— Prendre le thé, répétais-je sotttement comme si une telle pensée ne m'était jamais venue. Et pendant ce temps j'essayais de comprendre, de faire le point. Miss Wheatland était en réalité un homme, déguisé en surveillante de collège. Premier mystère. Il portait un revolver — un sacré automatique — cela signifiait illégalité, violence, crime. Il était fort intéressé par Marjorie, prétendait être sa meilleure amie, deuxième mystère qui indiquait à n'en pas douter qu'un grave danger menaçait la jeune fille que j'aimais...

— Oui prendre le thé, reprit la voix tranquille de la fausse gouvernante. Une de mes amies m'a confié la clé de son appartement, à deux pas d'ici,

dans Riverside Drive. Allons, venez, il y fait charmant et si calme.

— Allons-y, intervint Marjorie, en glissant sa main mignonne sous mon bras.

— Une minute, commençai-je, puis changeant d'avis : All right, Mesdames, excellente idée, allons prendre le thé.

Que pouvais-je faire d'autre ? Le type Wheatland en avait à Marjorie, mais si mes yeux X pouvaient percer son déguisement, ils ne pouvaient pas découvrir ses plans. Il fallait être prudent, suivre le jeu, protéger la jeune fille et faire avorter le coup. Mais comment ?

Nous longeâmes plusieurs blocs et durant le trajet je réfléchis désespérément à la solution de ce problème. Je n'avais qu'à moitié conscience de ce qui m'entourait, du bleu du ciel, du vert des gazons, du gai babil de Marjorie ou encore de la prétendue Wheatland qui discourait sur un ton plaisamment philosophique eu du défilé incessant de la foule le long du Drive et qui évoquait pour moi une parade de nudistes. J'étais dominé par une idée obsédante : qu'il fallait que je fisse quelque chose et que ce quelque chose devait être fait vite.

Nous croisâmes un flic au coin d'une rue, un superbe irlandais, nimbé d'un léger rayonnement bleuâtre qui était son uniforme. Je faillis l'interpeler, mais je m'arrêtai à temps. Qu'aurais-je pu lui dire ? Que la vieille demoiselle à l'ai si respectable qui nous accompagnait était en réalité un bandit, et que je le savais parce que je pouvais « voir » au travers de ses vêtements ? Ça aurait pu arranger tout, mais Marjorie aurait appris mon secret et alors, adieu romance.

Nous avions atteint le building et un ascenseur automatique nous emporta vers les étages. Marjorie, pressée contre moi et toujours délicieusement inconsciente du fait que la voyais sous l'aspect d'une statue grecque, me dit soudain :

— Est-ce que vous vous sentez bien, Sam chéri, vos yeux sont vitreux !

Je secouai la tête, mais je veux bien croire que mes yeux auraient été vitreux même sans mes sacrés appareils.

Mais non, ils n'auraient pas pu l'être, cas sans eux, je n'aurais rien vu... oh, zut, sautez ce passage, je suis un trop mauvais conteur !

Nous arrivâmes ainsi au dernier étage et la Wheatland nous fit entrer dans un appartement magnifique. Le hall à lui seul était aussi grand que toute ma chambre à John Jay. Marjorie pénétra dans le salon et s'installa sur un confortable divan, tandis que je restais sur le seuil. Dans un coin sombre de la salle, dans ce qui me parut être une sorte de niche, je voyais un homme trapu qui se tenait accroupi, un automatique à la main. A mes yeux X, il était évidemment nu, mais je commençais à être habitué à ce genre de spectacle, non, ce qui me bouleversait, c'était son visage, c'était cette face de brute qu'avaient popularisé les journaux : crâne chauve, sourcils noirs en broussaille, lèvre supérieure courte et rentrée, menton en galoche, c'était Dillard Harpe. Le seul et l'unique Dillard Harpe, pour la capture duquel J. Edgar Hoover et ses G-men battaient le pays en tous sens. Dillard Harpe, évadé du pénitencier, tueur, kidnapeur, que sais-je encore, était là devant moi. Toute l'aventure devenait claire, Harpe et son acolyte Wheatland se préparaient à enlever Marjorie pour rançonner le père... peut-être la tueraient-ils...

— Qu'est-ce qui se passe ? fit dans mon oreille la voix moqueuse de la prétendue surveillante. Vous ne vous sentez pas bien, jeune homme ?

— Mais, mais...

— Oh, je vois, vous admirez la tenture, là dans le coin ; oui, c'est une belle pièce de broderie chinoise, vous ne trouvez pas ?

Je compris à ce moment seulement qu'une sorte de rideau masquait la niche dans laquelle s'embusquait Dillard Harpe, « embusquait » n'est même pas le mot juste puisque grâce à mes yeux X je pouvais le voir.

Aussi, j'avalai ma salive et parvins à bredouiller quelque chose où il était question de merveille, de triomphe de l'art décoratif, etc.

Le type Wheatland ne broncha pas, mais m'offrit une chaise dans le coin

le plus éloigné de celui où se trouvait son complice.

Il toucha un bouton sur la table et une sonnerie retentit. De la cuisine surgit un domestique oriental poussant une table à thé roulante. Il avait la plus abominable figure de Mongol qu'on puisse imaginer et les muscles de son corps, révélés par ma vision pénétrante, me parurent longs et durs et particulièrement aptes au jiu-jitsu. Celui-là ne portait pas de pistolet, au lieu de cela il dissimulait dans ce que je jugeai devoir être les plis de sa ceinture, un long poignard du plus effrayant aspect.

Cette bande de kidnapers se composait donc de trois gaillards armés d'automatiques et de couteaux. Pour ma part je commençais à éprouver une sensation inconnue jusqu'ici : une peur intense. C'est extraordinaire combien trois gangsters bien armés peuvent refroidir les enthousiasmes d'un jeune savant muni d'une paire d'yeux X !

Dieu merci, les tasses à thé étaient visibles et j'arrivai à manipuler la mienne, mais je dus refuser les sandwiches qui, formés de matière organique sans vie, ne m'apparaissaient que comme de vagues nuages sur l'assiette.

Wheatland — je m'habituais à penser à lui comme à un homme et non comme à une vieille sorcière qui aurait changé de sexe par magie — alimentait une conversation à bâtons rompus et parlait modes, bridge et autres sujets féminins, tandis que Marjorie, lovée sur son divan, riait et répondait tour à tour de sa voix ensorcelante. Quant à moi, je ne disais pas grand-chose et les quelques mots qu'il m'arriva de prononcer durent paraître singulièrement peu gracieux et distraits.

Mettez-vous à ma place — assis dans un coin, dans un appartement ultra chic et tenant une tasse en équilibre sur mes genoux ; de l'autre côté de la chambre, la femme de ma vie, perchée sans un souci, souriante et pleine de joie, mais nue comme un ver ; deux hommes armés d'automatiques, à l'affût comme des aigles et dans la cuisine, le frère de Fu-Mandchou avec un poignard de trente centimètres.

C'est le genre de situation que l'on

rencontre dans les pièces de cinéma « à suivre » au moment où apparaissent sur l'écran : « Fin de la 8^e partie. Comment le Capitaine Risque-Tout sauvera-t-il Lady Clarisse d'un destin pire que la mort ? Revenez dans ce théâtre la semaine prochaine, voir la 9^e partie de notre film sensationnel : *Les Tueurs de Hoboken*. »

La seule différence était qu'il n'était pas question d'attendre la semaine prochaine pour la solution, que quelque chose allait se produire à toute minute et que je serais au beau milieu du drame.

Wheatland vida sa tasse de thé et se tourna vers le bureau. Il prit une plume et se tourna vers moi :

— Voulez-vous nous faire un plaisir ?... La voix était toujours celle d'une vieille institutrice, austère mais aimable qui, ayant réuni deux amoureux, pouvait leur demander une faveur.

Je dus bien répondre :

— Mais bien entendu, Miss Wheatland. Marjorie me récompensa d'un sourire à l'adresse du gentil garçon, bien élevé que j'étais.

— Je vais écrire un petit mot, ajouta le loup en jupons, et je me demandais si je pouvais vous prier d'aller le jeter à la poste pour moi ? Le tout assaisonné d'un sourire qui voulait être aimable.

— J'écris à votre père, Marjorie chérie, pour lui dire combien je prends soin de vous.

— Oh ! je vois, approuva Marjorie, merci beaucoup Miss Wheatland !

— Je vois, fis-je en écho. Et je voyais effectivement. Ce mot, c'était la menace, le mot pour la rançon et Wheatland nous en parlait pour expliquer le nom de J. Barton Cannon, que je ne pourrais manquer de lire sur l'enveloppe. Mon esprit sembla devenir X à son tour et j'eus la vision de ce qu'elle écrivait : ce devait être quelque chose dans ce goût-ci :

« Monsieur Cannon,

» Votre fille est notre prisonnière. N'essayez pas de la trouver ou d'avertir la police, si vous voulez la revoir vivante. Retirez 100.000 dollars de la

banque en vieux billets et attendez des nouvelles de notre délégué. »

Je laissai mon regard errer vers le coin où Dillard Harpe, ennemi public n° 1 croyait être caché. Il était tout détendu et avait relâché sa vigilance, appuyé contre le mur, les bras croisés sur sa poitrine et l'automatique pendu négligemment à l'un de ses doigts. J'imagine qu'au début, ma taille l'avait un peu effrayé, mais maintenant j'étais classé, un snob de collègue tout prêt à jouer le commissionnaire.

Wheatland avait fini d'écrire, à ses gestes je jugeai qu'il pliait la note et la glissait dans une enveloppe. Il leva les mains vers sa bouche pour lécher le rabat que je ne pouvais voir, ouvrit le tiroir et déclara :

— Voilà un timbre. Alors, Mr Sterrett, si ce n'est pas abuser ? Il y a une boîte aux lettres juste au coin de l'immeuble.

— Mais bien sûr, Miss Wheatland, où est la lettre ?

— Mais la voilà, ici.

Je distinguai vaguement une ombre sur la main tendue et je saisis l'enveloppe.

— Qu'est-ce qui vous arrive donc, jeune homme ? Quelque chose qui ne va pas ?

Pour la première fois, une note menaçante s'était glissée dans le ton si bien étudié de la vieille demoiselle. Wheatland se décidait-il à me soupçonner ? Ce fut Marjorie qui sauva la situation cette fois.

— Vous devez excuser Sam, dit-elle en riant. N'oubliez pas qu'il est licencié en sciences, c'est un garçon très sérieux. Il est probablement en train de tourner une nouvelle formule fort savante dans son esprit.

— Oui, oui, c'est cela, me hâtai-je de murmurer. C'est bien cela, une nouvelle formule.

— Vraiment ? Et, de plus en plus, Wheatland me parut sur le point de sortir son automatique. « Peut-on demander ce qu'est cette nouvelle formule ? »

— Oh, un... un nouveau genre d'attraction magnétique, répondis-je frappe d'une brusque inspiration. C'est ceci qui m'y fait penser.

J'étais dans la main vers le bureau et y

pris un presse-papier brillant de la grosseur d'une balle de tennis.

— Mais ça n'est pas magnétique, c'est du bronze !

Cette torpille déguisée possédait des rudiments de science, mais il n'avait pas pu suivre mon inspiration et déjà j'étais loin devant son objection.

— Ce dont je vous parle est complètement nouveau, Miss Wheatland, et extraordinairement étonnant, repris-je avec une magnifique désinvolture. Depuis un certain temps, nous faisons des expériences secrètes à l'université. Le bronze peut être rendu magnétique à un degré considérable, d'ailleurs n'importe quel objet lourd possède, naturellement, certaines forces de gravitation qui peuvent être multipliées et développées dans sa masse. Cette force nouvelle, dont je parle, implique le contact avec la chair vivante, et permet de créer une attraction de masse dans des substances semblables, même à une grande distance. » J'avais à ce moment repéré devant la luxueuse cheminée une paire de chenets de bronze imposants. « Permettez-moi, Mesdames, de vous montrer une de nos expériences. »

Les soupçons de Wheatland s'étaient envolés, mais il ne désirait pas du tout admirer les merveilles de la science. Porter sa lettre à la boîte et le laisser seul, lui et ses complices, avec Marjorie, semblait être son seul désir.

— Tantôt, si vous voulez, postez d'abord ma lettre.

— Mais cela ne prendra que quelques secondes, plaidai-je et Marjorie se penchant en avant me soutint :

— Oh oui ! voyons ce qu'il veut faire.

— Soit, soit ! Wheatland accepta à contre-cœur. « Allez-y, qu'est-ce que vous voulez nous montrer ? Comment cela marche-t-il ? »

— Tout d'abord, dis-je copiant le ton du plus fossile de mes professeurs, tout d'abord, je vais supprimer l'influence magnétique de ce presse-papier. Je sortis mon mouchoir et m'en servis pour emballer soigneusement le bloc de bronze. Puis je le déposai à nouveau sur le bureau. « Maintenant, Miss Wheatland, je vais vous prier de m'aider. »

— Vous aider, comment ?

— Voici, je désire que vous teniez ceci. Me tournant vers la cheminée, je pris un des chenets. Il était délicatement ciselé de dessins modernes, mais lourd à souhait. « Asseyez-vous à la place que j'occupais... là, cela nous donnera toute la longueur de la chambre pour vous montrer l'expérience. »

— Oh, c'est amusant, cria Marjorie.

— Wheatland prit le chenet que je lui forçais dans la main et se dirigea vers le coin de la salle.

— Et puis quoi ? demanda-t-il.

— Tenez le chenet par les deux bouts, ordonnai-je de plus en plus professoral. « C'est cela. Maintenant, serrez les mains comme si vous vouliez le pétrir, voilà, parfait, continuez comme cela, fort. »

— Mais pourquoi tout cela ? voulez-vous le savoir.

— C'est précisément ce que nous ne savons pas encore. Je vous ai dit que ces expériences sont tout à fait récentes, et cette force est plutôt mystérieuse. Certains professeurs pensent que c'est une propriété inconnue de l'électricité qui se manifeste dans le bronze et d'autres maintiennent qu'il s'agit d'une sorte d'affinité sub-atomique entre la chair et les alliages de cuivre et de zinc...

— Jeune homme, interrompit Wheatland sans cesser de pétrir le chenet, je commence à croire que vous essayez de vous payer ma tête. Laissez-moi vous dire que je suis une femme avec laquelle il ne fait pas bon de plaisanter.

— Mais je ne permettrais jamais de plaisanter de cette façon avec vous, protestai-je. Continuez à pétrir les bouts du chenet, Miss Wheatland... plus vite.

Je repris le presse-papier emballé dans le mouchoir et me dirigeai vers la niche voilée par le rideau, dans laquelle Dillard Harpe se dissimulait à tous les yeux, sauf aux miens. Il s'était penché en avant, comme s'il avait voulu regarder par un trou de la tenture ce que je manigançais. Arrivé devant lui, je me retournai et regardai vers la chambre. Mon dos était si près de lui qu'il aurait pu me saisir sans s'avancer.

— Voilà, dis-je, je vais vous faire la démonstration de cette force magnétique. Je vais sortir ce morceau de bronze de son isolant et vous allez le voir flotter au travers de la chambre comme un ballon. Il ne s'arrêtera pas avant de toucher le chenet sur les genoux de Miss Wheatland. Attention, êtes-vous prêtes, toutes les deux ?

— Prête, grogna Wheatland, et « Prête », cria Marjorie.

Je souris tranquillement et laissai aller le poids du presse-papier de façon qu'il se balançât au bout de mon bras.

Et brusquement je me retournai aussi vite que je pus. Le presse-papier décrivit une orbite comme une fronde, frappa la tenture et résonna comme une cloche sur le crâne de l'homme qui s'y dissimulait. Harpe poussa un grognement sourd et s'écroula.

Je n'attendis pas la fin de sa chute ; je continuai mon retournement et fis à nouveau face à la chambre. Marjorie se tassait sur le divan, la bouche ouverte prête à hurler. Wheatland était presque debout, rejetant le lourd chenet devant lui.

Lâchant le presse-papier, je fis deux bonds. A la fin du second ma tête filait en avant et les bras étendus je quittai le sol dans un superbe plongeon de foot-ball.

Si Coach Lou Little avait été là, il aurait émis des critiques. C'est défendu, au foot-ball, d'attaquer quand les deux pieds ont quitté le sol ! Mais dans ce cas particulier les résultats furent plus que brillants. Mon épaule droite heurta avec violence juste au-dessus des genoux de Wheatland qui partit en arrière et retomba sur sa chaise, celle-ci se renversa et sous la violence du choc se brisa en plusieurs morceaux. Wheatland toucha le sol sur ses épaules et le temps d'un éclair je me trouvai au-dessus de lui la tête en bas. Une cabriole réussie, et je m'écroulai enfin sur son ventre. Je me souviens avoir souhaité à ce moment que mes quatre-vingt dix kilos en fussent neuf cents.

Jusqu'à présent tout marchait comme je n'avais osé l'espérer. Il avait dû se débarrasser du chenet avant de pouvoir tenter de prendre son automatique et cela m'avait fait gagner la fraction de seconde qui m'était nécessaire.

Wheatland était « groggy » mais toujours plein de courage il tâchait de sortir son arme, mais j'étais sur lui et lui tordis le bras droit. Son gauche s'écrasa sur ma figure, je vis trente-six chandelles et les lentilles X sautèrent hors de mes yeux. Je tenais toujours son bras droit et encaissai un second puis un troisième coup. De la main gauche, j'arrachai sa blouse, — maintenant que mes yeux étaient redevenus normaux, je voyais ses vêtements — et m'emparai moi-même du revolver.

Je me levai, Wheatland essaya de me saisir les jambes, mais je lui administrai un gentil coup de crosse sur la tempe et il s'écroula comme un bonhomme de neige sus le soleil.

A ce moment, une avalanche de jurons orientaux fit irruption de la cuisine et le domestique apparut arrachant son poignard de dessous sa robe blanche. Je braquai l'automatique capturé et criai :

— Lâchez ce coupe-choux, vite !

L'objet tintinabula sur le sol. « Les mains en l'air et filez dans ce coin, face au mur ! »

Il obéit sans broncher et je jetai un coup d'œil à ses complices. Dillard Harpe était étendu, inanimé, à moitié hors de vue. Ses épaules et sa tête étaient roulés dans la tenture et son automatique avait glissé hors de sa portée. Wheatland respirait lourdement à mes pieds.

Marjorie, tremblante, se dressait sur ses pieds et venait vers moi. Je pouvais enfin admirer sa robe, au moins 500 dollars de soie grise magnifiquement coupée.

— Sam, balbutiait-elle, que se passe-t-il ?

— Tout est passé, ma chérie, m'empressai-je de la rassurer. Ces trois joyeux garçons voulaient tout simplement vous emporter dans leur repaire... Attention, criai-je en l'arrêtant, ne marchez pas sur ces choses, c'est précieux !

Je me baissai rapidement et ramassai les deux pièces de cristal juste à ces pieds.

— Dieu merci, murmurai-je, ils ne sont pas cassés, même pas fendus.

Marjorie me regardait :

— Qu'est-ce que c'est, Sam ?

— Oh, rien, me hâtai-je de répondre. Rien du tout, une paire de fétiches. Et maintenant soyez gentille et téléphonez vite à la police pendant que je surveille ces trois gaillards.

Une heure et demie plus tard, j'étais assis confortablement dans le bureau du chef de la police de New York. Je fumais un gros cigare qui ne me faisait qu'un plaisir relatif, mais qui m'avait été donné par J. Burton Cannon. Il avait ajouté en me l'offrant, — ce que je n'aurais jamais osé espérer — qu'il serait fier de m'avoir pour gendre et qu'il espérait que Marjorie et moi nous aurions au moins huit fils de mon calibre et qu'il fallait que je devinsse membre de la brigade de vice-présidents de sa banque.

Le chef se penchait vers moi au-dessus de son bureau. Il parlait fort, car de l'autre côté de la salle un G-man téléphonait à Washington et essayait de faire comprendre à quelqu'un qu'il appelait « boss » que la bande à Dillard était sous les verrous grâce aux efforts d'un collégien isolé.

— Il y a une prime de dix mille dollars pour la capture de Dillard Harpe, énonça le chef de police, et cinq mille pour chacun des deux autres, Wheatland et le gaillard au poignard. Ça fait un petit tas, Mr Sterrett, et il paraît qu'on vous offre une place de luxe dans une banque ?

— Je n'ai pas l'intention de l'accepter, fis-je.

— Bravo, j'espérais que vous diriez cela, fit-il en me secouant la main. Nous avons besoin de jeunes gens comme vous dans le département, aussi si vous êtes disposé...

— Merci Monsieur, dis-je, mais je vais ouvrir mon propre bureau d'investigations avec l'argent de la prime. Je préfère être indépendant.

Il s'arrêta court et se renforça dans son fauteuil :

— Je ne comprends toujours pas comment vous avez fait, dit-il enfin. Cette bande avait tout préparé dans les moindres détails. Le déguisement de Wheatland était si bien réussi qu'il avait trompé les autres professeurs ; Harpe était complètement dissimulé ; l'oriental ne paraissait pas autre chose qu'un domestique... et pourtant vous les avez percés à jour et, mieux que cela, vous nous les livrez avec preuves à l'appui sous la forme de la lettre de menace de Wheatland. Allez, dites, quelle est votre méthode ?

Ma main se glissa subrepticement dans ma poche gauche et je touchai deux petites coquilles de cristal.

— Ce serait difficile à expliquer, dis-je, hésitant.

— Oui, je vois, fit le chef, appelez cela de l'intuition.

— C'est bien cela, Monsieur, de l'intuition.

Déjà un programme s'élaborait dans mon esprit. Je garderais le secret pendant quelques temps encore, je l'emploierais à déceler le crime et à me faire une réputation. J'aurais un laboratoire pour développer mon invention et d'autres idées que j'avais en tête. Et peut-être qu'un jour, quand l'heure de la retraite sonnerait, je publierais ma découverte...

On frappa à la porte et un employé passa la tête dans l'entre-baillement.

— Mr Sterrett, dit-il, Mr Cannon et sa fille demandent quand vous serez prêt pour aller dîner avec eux ?

Bon sang ! Comment pourrai-je jamais expliquer mes yeux X à Marjorie !

FIN.

LISEZ NOTRE « MAGAZINE-SCUR »

SCIENCES DE NOTRE TEMPS

EN VENTE PARTOUT

RAMSGATE-TOWN

LA VILLE LA PLUS SOUTERRAINE DU MONDE

RECIT INEDIT

par Gilbert POLUS

Ramsgate-Town, la ville la plus souterraine « in the world », faisait l'orgueil des U.S.A. Elle avait été conçue par Oliver-Elliott Ramsgate, l'homme le plus riche que l'univers ait jamais connu. Il y avait plus d'un siècle déjà que New-York avait été anéantie par les robots atomiques, venus d'Europe, à travers la stratosphère et qui, avec une précision mathématique, avaient atteint successivement les divers quartiers de l'immense cité. Les systèmes de détection les plus ingénieux, les défenses les mieux conçues, les mieux organisées : tout avait été impuissant. New-York était maintenant une cité provisoire. Mais une seconde ville, la vraie ville de New-York était souterraine ; le métro avait été utilisé, allongé dans tous les sens. Cependant, on faisait en Europe les essais d'une nouvelle « fusée en vrille » qui s'enfonçait en terre, au moment de sa chute, jusqu'à une profondeur de cinquante et même de cent mètres avant d'exploser ; la désintégration, ainsi produite, pouvait gagner de proche en proche jusqu'à trois cents mètres sous l'écorce terrestre. Aucun terrain, si rocheux fût-il, ne résisterait à cette contagion.

Aussi, Oliver-Elliott Ramsgate conçut-il le projet d'une cité bien plus profonde ; elle devait aller jusque 6.300 pieds de profondeur, c'est-à-dire environ 2.100 mètres, ou plus exactement la Ville III atteindrait cette profondeur. Car le plan prévoyait trois villes superposées, s'étageant, pour traduire immédiatement en mètres, de 1.650 à 2.100 mètres.

Le projet avait rencontré le plus vif enthousiasme. Le même jour, pour en augmenter l'efficacité, une publicité énorme avait envahi les quarante-huit Etats. Au-dessus des « villes de surface », les anciennes cités devenues

bien archaïques, lorsque le soir tomba, planèrent des textes phosphorescents :

« Citoyens des U.S.A., l'atome est vaincu ! Plus de terreur ! La cité de Ramsgate vous attend. »

« Citoyens des U.S.A., Ramsgate a dit à la désintégration : « Vous ne passerez pas ! »

« Citoyens des U.S.A., vous pourrez, en toute vérité, « rentrer sous terre » dans la cité hermétique de Ramsgate. »

« Citoyens, souscrivez dès maintenant un appartement à Ramsgate »

Dans les « cités métro », les anciennes cités souterraines, la publicité se fit tout aussi pressante :

« Citoyens, vos villes n'offrent aucune sécurité contre la « fusée en vrille », seule Ramsgate est hermétique. »

« Citoyens, vos cités ne sont plus que des villes de surface, si on considère le danger qui vous menace. Ramsgate est la seule véritable cité souterraine ! »

« Citoyens, vous dépendez encore de la surface ; à Ramsgate, vous vous suffirez à vous-mêmes. »

« Citoyens des villes souterraines, souscrivez à Ramsgate. »

Mais ce qui avait suscité un étonnement fantastique tant dans le « cités de surface » que dans les « cités-métros » ce fut cette annonce prodigieuse :

« Ramsgate, cité du soleil, de l'air pur, de la verdure et des moissons dorées vous invite. »

« Ramsgate a amélioré tous les avantages de la surface, sans en connaître les inconvénients. »

« Ramsgate a ses rivières, ses plages blondes et ses pistes de ski. »

A cette époque, cela avait paru invraisemblable, mais chacun sait que le vrai n'est pas toujours vraisemblable :

la fiction l'est souvent beaucoup plus que la réalité.

Les citoyens des U.S.A. réagirent différemment à cette propagande. Il y avait les éternels optimistes, qui s'obstinaient à habiter la surface, parce qu'ils ne croyaient pas à une « nouvelle guerre » ; ils font penser à ces gens qui habitent près d'un volcan, convaincus que plus jamais il n'entrera en activité. Il y avait les éternels fanfarons qui croyaient qu'il serait toujours temps de « se garer » au moment du danger. Il y avait les découragés, résignés à tout ; ils avaient déjà fait l'effort de descendre dans une « cité-métro », à quoi bon s'enfoncer plus profondément ? Il y avait les pessimistes, les éternels terrorisés qui croyaient avoir trouvé enfin la sécurité. Il y avait encore les hésitants qui approuvaient, qui étaient convaincus, mais qui ne se décidaient pas.

Irait-on ou n'irait-on pas à Ramsgate ? Telle était la question qu'on se posait entre amis lorsqu'on se rencontrait. Telle était aussi la question qu'on agitait en famille ; Monsieur était « pour » et Madame était « contre », ou vice-versa. Et les statistiques de l'époque montrent que la courbe des divorces monta en flèche ; motif invoqué, disaient les procès-verbaux, d'un seul mot : « Ramsgate ». On les appelait d'ailleurs les « Ramsgate-Divorces ».

Toutes les grandes sociétés, tous les trusts travaillèrent pour Ramsgate-Town. Et vingt-quatre heures après le déchainement de la propagande, le montant des souscriptions avait atteint des chiffres astronomiques. Des sociétés financières s'étaient fondées qui faisaient des avances, plus avantageuses les unes que les autres, afin de permettre aux gens les moins fortunés de souscrire un appartement ; ces sociétés rachetaient au rabais les demeures abandonnées pour les revendre à ceux que Ramsgate ne tentait pas.

La Chambre et le Sénat invitèrent Oliver-Elliott Ramsgate à venir leur exposer ses projets à Washington — il s'agit évidemment de Washington déjà souterraine.

— Messieurs, leur dit-il en substance, aucune sécurité dans vos cités-métro, je n'ai pas besoin de vous le dé-

montrer. La nouvelle « fusée en vrille » en est une preuve convaincante. Vous me direz que vous avez un abri plus profond, mais songez à l'effroyable agonie qui vous attend, si vous vous trouvez enfermés dans votre abri par les éboulements. Car ce qui fait précisément le caractère spécial de Ramsgate-Town, c'est de vivre par ses propres moyens, sans dépendre en rien de la surface. De plus, du point de vue de l'hygiène, de la salubrité, on y vivra dans des conditions de confort inconnues dans les « cités de surface » : nous y aurons l'air le plus pur qui soit, le soleil le plus chaud, la nuit la plus douce, la lumière lunaire la plus belle du monde.

Cette allusion à la lune avait fait rire bien des sénateurs. Mais l'orateur concluait sur la note « sentiment » :

— Nos enfants, les futurs citoyens des U.S.A. s'étiolaient dans les « cités-métros », ou bien sont hantés par la peur dans les cités de surface ; chez nous, c'est la santé du grand air et la sécurité totale. Assurez, Messieurs, aux enfants de ce pays la santé. Vous aussi, Messieurs de la Chambre et du Sénat, venez à Ramsgate.

Il se créa dans le pays un parti Ramsgate et, l'année suivante, l'élection présidentielle se fit autour de Ramsgate, et le candidat Ramsgate l'emporta. Après de violentes campagnes de presse, en sens opposé, le gouvernement de la grande République s'établit à Ramsgate.

Plus exactement, il décida de s'y établir dès que Ramsgate existerait ; car ce ne fut que cinq années plus tard que la ville commença à devenir habitable. Il fallut d'ailleurs soixante ans pour que les souscripteurs des premières vingt-quatre heures fussent servis. Mais longtemps avant déjà, Ramsgate devint le centre des Etats-Unis. En attendant son achèvement, on construisit à la surface un camp immense, formé d'habitations rudimentaires en bois, où vinrent s'établir les souscripteurs qui ne jouirent qu'en touristes et pour quelques heures seulement des avantages et du confort de la cité souterraine, la plus souterraine du monde. Mais si on se rend compte de la superficie énorme et du nombre d'habitants

que comptait la cité après ces soixante années, on comprendra aisément que Ramsgate-Town ne se soit pas faite en un jour.

Au moment où ce récit commence, Ramsgate-Town est âgée d'un peu plus de deux cents ans, elle a déjà son histoire. Elle compte 38 millions d'habitants, sur une superficie de 20.000 kilomètres carrés. C'est évidemment plus qu'une cité, c'est tout un Etat.

Faisons-en le tour après avoir débarqué de l'immense ascenseur qui nous amène de la surface. Il y a, pour desservir la cité un millier de ces ascenseurs, pouvant transporter chacun deux cents passagers. En six minutes exactement, deux cent mille personnes peuvent descendre dans Ramsgate ou en remonter. Ces moyens de transport sont éminemment utiles, car, malgré l'air pur et le soleil souterrain, les habitants éprouvent parfois le besoin de connaître la saveur de l'air naturel et la douceur de l'ancien soleil. Chaque cage d'ascenseur est double également afin de pouvoir amener les marchandises de surface et surtout les matériaux de construction. Chaque jour, en effet, Ramsgate-Town s'étend, cité tentaculaire dont les pinces envahissent le sous-sol de toutes parts. Arrêtons-nous d'abord dans la ville I. Son plafond forme une voûte d'un bleu argenté, moins profond que celui du ciel de Floride, mais plus bleu que celui de New-York ou de Washington. La lumière qui s'en dégage est toute semblable à celle du soleil ; elle s'allume d'ailleurs insensiblement comme celle de l'astre authentique, le matin — il est assez humoristique de parler de matin dans ces circonstances. — et elle s'éteint le soir de la même manière. Cette lumière dont on ne perçoit pas la source se retrouve, identique dans toutes les avenues, et, par les fenêtres immenses, envahit les habitations. Ces maisons ne se distinguent pas d'ailleurs l'une de l'autre, tant le triomphe de la ligne horizontale les a faites toutes pareilles. Ce qui est remarquable, c'est la débauche des glaces ou des vitres. L'air que vous respirez est pur comme celui des grandes altitudes, mais il est moins froid. Cet air est d'ailleurs fabriqué « fabriqué » sur

place, c'est un mélange d'oxygène, d'hydrogène et d'ozone. Il doit être vivifiant à en juger par la santé des habitants, surtout celle des enfants. Le plaucher ou le pavement de la ville, comme on l'entend, est en même temps la voûte de la ville suivante, la ville II ; et doit servir d'abri éventuel si la première ville venait, par un hasard tout à fait improbable, à être détruite à la suite d'une désintégration produite à la surface. Il en va de même pour la visite de la ville III. Les rues de la cité sont sillonnées de voitures et d'autobus, mus par l'énergie nucléaire comme dans une vulgaire « cité de surface. Mais ce qui vous étonne, après avoir marché durant quelques minutes dans une de ces avenues, c'est de vous apercevoir tout-à-coup, qu'elle est bordée d'arbres d'essences diverses ; vous ne vous en étiez pas aperçu, tant vous vous croyiez dans une ville du dessus de l'écorce terrestre. Par conséquent, vous ne serez pas étonné de vous trouver dans un parc à l'angle des deux avenues toutes proches où vous allez arriver. Vous vous expliquez aussi, comment vous voyez partout des fleurs ; ne pensez pas qu'elles viennent du dessus, elles sont cultivées sur place, aux alentours de la ville III. Car c'est la ville III qui achèvera de vous étonner ou qui vous étonnera un peu si vous ne l'êtes pas encore. Car autour de la ville III, il y a la campagne, oui parfaitement, la campagne. Il y a la forêt avec ses cavaliers, il y a les usines, il y a les fermes au milieu des terres ensemencées. Et il y a toujours le soleil, ou plus exactement cette lumière solaire diffuse dans l'atmosphère, qui la nuit, si vous pouvez attendre, sera remplacée par la lumière bleuâtre de la lune. Il y a du bétail dans les prairies. Notez d'ailleurs que les moissons et le bétail, que le pain et la viande comme les légumes sont choses en soi inutiles. La nourriture synthétique et vitaminée suffit. Mais, tout le luxe de la nature est reproduit ici. Que vous dire encore ? Vous parler des cinémas et des théâtres, de la radio : téléphonie, télévision, télé sensation et télé cuisine, des stades de Jeux, de la rivière ou des rivières, des lacs et des plages, tout cela vous vous en

doutez à sa place dans l'Etat souterrain. Vous parler des temples religieux, de types et de dimensions identiques, par esprit d'égalité : cela non plus ne vous étonnera guère. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que depuis le XX^e siècle, le nombre des sectes a augmenté considérablement et que, pour cette raison, l'administration centrale a trouvé plus pratique de les désigner par un numéro. Et une inscription vous avertit que vous ne vous êtes pas trompés, c'est la « Religion 87 » dont vous faites partie.

En cette année 2832, dans les laboratoires de Ramsgate-City, des savants se livraient à d'audacieuses recherches sur les composants de l'électron : ces naïfs d'il y a 900 ans croyaient que l'électron était un élément simple et indivisible ; ils ont bâti, sur cette croyance, toute une série d'hypothèses et de théories que le temps et les recherches ultérieures sur la transmutation des métaux, car il y avait longtemps déjà que l'on fabriquait de l'or, autrefois métal précieux. On en avait tellement fabriqué durant les siècles précédents qu'on en était arrivé à lui préférer l'acier poli : on pouvait le préserver plus facilement de l'oxydation, qu'on ne pouvait préserver l'or de la patine qui la ternissait si vite. Non, les recherches de ces savants tendaient à retrouver les éléments premiers des cellules organiques, ce qui leur permettait de produire des êtres vivants, peut être même, qui sait, de rendre la vie aux morts.

— Voyez-vous disait le professeur, Mac Evian Laglen, ce serait la gloire de Ramsgate-Town que d'avoir inventé la machine à faire la vie.

— Nous sommes encore loin de compte, répliquait le Docteur Robert Curtiss ; (ce dernier savant provenait d'une famille de souche française qui s'appelait alors Courtois et qui avait été attiré par la sécurité qu'offrait la nouvelle ville souterraine) Nous n'en sommes qu'au tout premier début.

— Pourquoi ? Il vous suffit d'un rien pour y arriver. Donner la vie à une cellule, à cent, ou à mille, ou à des millions, ce n'est plus qu'une question quantitative. Le premier pas franchi, le reste doit suivre.

Ils déambulaient dans l'immense laboratoire où des appareils, vraiment minuscules, voisinaient avec de monstrueuses machines. D'autres savants, de tout âge, travaillaient silencieusement au milieu de tous ces engins extrêmement dangereux. Ce laboratoire contenait de quoi faire sauter, de quoi anéantir d'un seul coup les trois villes de Ramsgate.

Le docteur Curtiss semblait rester sceptique devant l'enthousiasme du professeur ; c'était un pessimiste par tempérament, ou par atavisme puisque c'était la peur qui avait poussé son arrière-grand père, un siècle plus tôt, à venir chercher refuge à Ramsgate.

— A quoi bon d'ailleurs, disait-il encore, rendre la vie ? Pour prolonger des misères ; les morts sont heureux plus que nous. Nous ne devrions pas chercher à leur enlever ce bonheur, pour leur faire à nouveau cadeau de la souffrance des vivants.

— Mais, interrompit le professeur Laglen, ces misères des vivants, nous les diminuerons, nous les supprimerons.

— Les misères physiques peut-être, mais pas les souffrances morales.

Et le professeur Laglen se souvint en effet, à ce moment, de la tragédie qui avait assombri la vie de son ami. Sa femme l'avait abandonné quelques années plus tôt, emmenant avec elle ses deux fils qu'il aimait passionnément : deux gaçonnetts de douze et neuf ans.

— Je vous demande pardon, Curtiss, je ne pensais pas à votre souffrance en particulier.

Il y eut un silence. « Ils ont maintenant, pensait le docteur Curtiss, plus de vingt ans tous les deux, ils doivent être de beaux, grands garçons. C'étaient de si jolis gosses ! Quel bonheur ce serait maintenant de travailler avec eux, dans ce laboratoire ; il leur aurait légué non seulement le résultat de ses recherches, mais aussi son esprit, son amour du travail acharné que récompense si bien la joie de la trouvaille. » Le professeur Laglen avait respecté, quelques instants, cette rêverie mélancolique de son collaborateur, mais il jugea néfaste de le laisser poursuivre plus avant ces stériles souvenirs. Il reprit :

— Je ne vois qu'une solution : aller voir Müller à la psychothérapie. Vous semblez extrêmement fatigué, ces temps-ci !

— Je l'ai fait déjà, Laglen, mais le résultat n'est pas très concluant. Notez que je crois à leur thérapeutique, mais ici, voyez-vous, la cause du mal reste. Toutes les thérapeutiques du monde ne peuvent l'enlever.

— Mais enfin, continuez tout de même pour en atténuer les effets.

— Je suivrai votre conseil et merci de votre sympathie.

Le lendemain, Curtiss retournait consulter le professeur John Edward Müller au laboratoire de psychothérapie. La science psychologique, prônée déjà au XX^e siècle par le philosophe Bergson, avait fait d'énormes progrès durant les trois cents dernières années. Le traitement de certaines maladies par la psychothérapie que les anciens appelaient suggestion avait donné de merveilleux résultats ; le cœur surtout qui, depuis longtemps, résistait à tous les traitements médicaux ou chirurgicaux avait été vaincu par le traitement cérébral. A Ramsgate-Town le professeur Müller, petit-fils d'un immigré allemand, s'était acquis en la matière une grande célébrité. Il avait guéri notamment des enfants anormaux, de leur idiotie ; il avait guéri de la maladie du suicide, des désespérés chroniques.

Il y avait deux mois environ que Curtiss l'avait consulté pour la première fois. Les allures de Müller lui paraissaient assez étranges. Il se montrait nerveux, lui qui, autrefois, était si calme, si maître de lui. Il avait des réflexes bizarres et semblait absent lorsqu'on lui parlait. Pourtant, il s'intéressait, du moins en apparence, au cas de Curtiss et lui avait promis de mettre en œuvre tout son savoir, toute son expérience pour le guérir de cet abattement persistant. Aussi quand, sur les conseils du professeur Laglen, le docteur Curtiss arriva chez Müller celui-ci le reçut avec un sourire d'une extrême bienveillance.

— Il faut croire que vous n'aviez pas beaucoup confiance en moi, Monsieur Curtiss, pour abandonner si vite le traitement.

— Je vous avouerai que, si j'ai confiance en votre science, je n'ai pas confiance en ma guérison. Car la cause de mon mal reste identique à elle-même. C'est une constante contre laquelle vous ne pouvez rien.

— Evidemment, mais les réactions provoquées par ce fait ne sont pas, elles, des constantes. On peut les modifier.

Müller appliqua son système, combinaison équilibrée de paroles d'encouragement qu'il prononçait en fixant des yeux les yeux de son client et aussi d'applications électriques, aux tempes et au centre du front. Il y avait surtout ces sortes de jumelles, où le patient pouvait voir la pupille de l'œil du praticien, extraordinairement vivante et lumineuse, qui semblait le pénétrer de toute la force de son regard aigu. Curtiss se sentait mal à l'aise, après cette phase du traitement ; il en éprouvait une sorte de vertige qui lui laissait, durant une heure au moins, le cerveau affreusement vide et comme déblayé, sensation qui évoquait en lui l'action d'un stupéfiant.

Après quelques séances, Curtiss fit part à Müller de certaines idées bizarres, de certains caprices, de certaines fantaisies qui le prenaient subitement, même au milieu de son passionnant travail de laboratoire. Un jour, il avait voulu sortir, voir le soleil, la vraie lumière du jour ; une autre fois, c'avait été une impérieuse envie d'aller au cinéma ; une autre fois encore, il avait eu la fantaisie de prendre de l'alcool plus que de raison. Le psychiatre, que écoutait attentivement, souriait au récit de ces caprices, d'un sourire étrange.

Un peu plus tard, Müller demanda de pouvoir visiter en compagnie de son client, le laboratoire électronique.

— Je savais déjà, dit-il, que votre laboratoire contenait tout ce qu'il faut pour détruire tout Ramsgate ; mais, je ne croyais pas que nous vivions auprès d'un danger aussi formidable.

— Il suffirait, dit Curtiss, de pousser cette manette à fond pour désintégrer toute la ville, choses, bêtes et gens et déclencher un cataclysme sans nom. Il resterait simplement de la poussière, une poussière impalpable de l'énorme

orgueil des U.S.A. et vraisemblablement une dépression se produirait au-dessus de nous qui gagnerait même la surface.

— Au fond, enchaîna Müller, les terribles dangers, que l'aïeul Ramsgate avait voulu éviter en créant « sa ville », se retrouvent à l'intérieur même de la cité.

— Pas précisément, répondit Curtiss, car la vraie menace n'existerait à l'extérieur que du fait d'un ennemi éventuel, c'est-à-dire en cas de guerre. Depuis des siècles, chaque pays compte des arsenaux et des usines bourrées de munitions et d'explosifs : cela peut constituer un danger, mais si minime ; la menace venait toujours, pour eux aussi, de l'extérieur ; et c'est cette même menace que le fondateur de la cité voulut éviter.

Müller en convint et ne reparla plus de cette question. Il s'intéressa aux recherches de réintégration de la cellule morte, aux recherches sur la création de la vie et la décomposition de l'électron.

Deux nouveaux mois s'écoulèrent. On les mesurait à l'aide des calendriers aidés des horloges, mais aussi à la récurrence des nuits et des jours, puisque dans la cité souterraine on copiait artificiellement cette division ; et même pour achever l'illusion, les jours d'hiver étaient moins longs que les jours d'été.

Brusquement, la presse et la radio furent bourrées de nouvelles sur la « tension entre les U.S.A. et l'Europe ». Dès les premiers jours de cette tension, les réfugiés accouraient à Ramsgate. Le danger paraissait imminent.

Il y eut une animation extraordinaire autour du parlement. Outre les deux ascenseurs directs qui leur étaient réservés depuis leur établissement à Ramsgate-Town, ces messieurs en mobilisèrent deux autres encore, pour leur usage. Cette situation se prolongea durant plus de dix jours.

Le docteur Curtiss était vraiment méconnaissable ! Dès le second jour de l'alerte, il sembla à ses amis qu'une guerre le tuerait certainement. Son anglais était bien compréhensible : il ne savait pas où se trouvait ses deux fils. Si, du moins, il avait été certain qu'ils n'étaient plus aux Etats-Unis,

mais le doute planait dans son esprit. Il confia sa détresse au professeur Laglen :

— S'ils étaient à Ramsgate avec nous, je ne demanderais pas à les revoir. Je serais heureux de les savoir en sécurité.

— Avez-vous revu Müller ? Je crois qu'il serait bon, surtout en ce moment, de continuer le traitement.

— Oui, je l'ai revu avant-hier encore ; quoiqu'il ait été absent de Ramsgate à plusieurs reprises, je dois dire qu'il m'a aidé de tout son pouvoir, et que le traitement, depuis plus de deux mois, n'a jamais été interrompu. Vous voyez vous-même que le résultat n'est pas très satisfaisant. Je ne me reconnais plus. Il y a des moments où je croirais ma personnalité dédoublée. Je fais des choses que je n'ai « aucune envie » de faire, ou au contraire je ne fais pas celles que je « voudrais ». Je ne sais si je m'exprime bien ?

— Oui, je vous comprends, Curtiss. Mais je crois qu'il était temps pour vous de continuer le traitement. Sinon vous remontiez « définitivement à la surface » !

« Remonter définitivement » ou « remonter pour toujours à la surface » était, à Ramsgate, l'équivalent d'« être porté en terre » ; les incinérations se faisaient à l'extérieur, quoiqu'on ait prévu, pour le temps de guerre, des fours dans la campagne qui prolongeait la ville III.

Müller vint le même soir à son domicile particulier voir Curtiss. Les deux savants étaient devenus des amis.

— Je n'ai vraiment plus aucune volonté, lui dit son client. Ma volonté est comme annihilée.

— Dans ce cas, dit Müller, je dois remédier à cette aboulie par une transposition absolue de la force volontaire émanant d'un autre cerveau, du mien, par exemple. A moins, continua-t-il après un instant d'hésitation, que vous ne préfériez faire appel à un de mes collaborateurs ?

— Non, non, je m'en remets à vous !

— Alors, venez avec moi au laboratoire.

Müller était d'un calme remarquable après l'agitation des derniers mois. Durant tout le trajet qui séparait la

32^e avenue, où habitait Curtiss, du laboratoire de psychothérapie, situé à trois milles de la ville, il parlait avec un sourire au coin des lèvres.

— Il me semble, expliqua-t-il, que je vais réussir la solution du cas le plus extraordinaire de ma carrière.

— Je le souhaite, Müller, pour vous et aussi pour moi.

Il y eut un silence. Les dernières avenues de la ville avaient défilé sous leurs yeux, ils étaient déjà dans la campagne. Cette campagne toute fleurie, à plus de deux mille mètres sous terre. La voiture glissait, silencieusement. Müller, sans détourner la tête, interrogea son compagnon :

— Croyez-vous à la guerre ?

Curtiss vit que les mains du psychiatre s'agitaient et serraient convulsivement le volant.

— Oui, j'y crois ! Elle est inévitable, répondit-il.

— Il paraît qu'au moment de la déclaration de guerre, reprit Müller, on ferme toutes les sorties de la surface.

— C'est exact, excepté les deux « tubes » qui aboutissent au Parlement, et qu'on ne fermerait qu'en cas de danger imminent pour la ville elle-même.

— Alors, si une fusée tombe directement sur l'un de ces deux tubes ?

— D'abord la forme conique du toit qui surmonte le tube la ferait dévier et ensuite la seule présence de la fusée dans un rayon de quarante milles provoquerait la fermeture automatique des volets de béton.

— Pourquoi, demanda encore Müller, ne pas avoir appliqué le même système aux autres « tubes », aux « tubes » publics ?

— Pour ceux-là, la fermeture n'a qu'une raison d'être : empêcher l'entrée dans Ramsgate d'ennemis expédiés sur le territoire par fusées « transports de troupes ».

— C'est vrai, je n'avais pas songé à cette possibilité.

Les mains étaient à nouveau très calmes sur le volant, lorsque la voiture se gara dans le hall du laboratoire.

— Curtiss, commença Müller, dès qu'ils furent installés, nous ferons durant les vingt-quatre heures qui vont suivre quelques expériences, qui, je

l'espère, seront concluantes. Vous me rendrez compte de tous vos actes volontaires commis d'ici demain, avec la résistance que vous y aurez opposée, en me déterminant avec le plus de précision possible, le degré, l'intensité de cette résistance.

— C'est convenu ! dit Curtiss. Qu'allez-vous faire de moi, maintenant ?

— C'est très simple, le rayon W. 4. Venez !

Müller entraîna son client dans une chambre noire, le fit asseoir et lui mit la tête dans une sorte de casque de scaphandrier qui se prolongeait vers l'avant, rejoignant ainsi une cabine placée à environ soixante centimètres du casque et dans laquelle Müller se plaça.

Après quelques secondes d'attente, Curtois éprouva dans les yeux une sensation de brûlure, qui se transmettait au cerveau, le « vida » en quelque sorte de sa personnalité. Il était incapable de penser à quoi que ce fût, malgré tous ses efforts. Puis, brusquement, deux yeux, les yeux de Müller, le fixèrent : deux yeux, démesurés, extraordinairement lumineux : il les connaissait déjà par les premiers traitements, mais jamais il n'avait été fasciné par eux comme aujourd'hui. Il aurait voulu baisser les paupières pour échapper à leur emprise ; il en était incapable : il était paralysé, il lui était même impossible de mouvoir la rétine de gauche à droite ou de bas en haut ; il ne pouvait quitter le regard d'acier d'où émanaient des étincelles fulgurantes qui l'éblouissaient. Il fut tellement « possédé » par ces yeux, qu'il les voyait toujours-là, devant lui, tandis que Müller, à ses côtés, lui dégagait la tête du casque.

— Comment vous sentez-vous ? demanda le savant.

Curtiss aurait voulu répondre : « Je suis accablé, éreinté » ; il s'entendit dire :

— Je me sens frais et dispos !

Il crut qu'un autre que lui avait prononcé ces paroles. Il se rendit compte du dédoublement dont Müller avait parlé, et tout-à-coup il en eut peur. Il lutta de toutes ses forces pour reprendre son « self-contrôle », il n'y parvint pas. Il essaya de poser à Müller une

question sur ce fameux rayon W. 4 : il ne put la formuler.

— Vous voudriez m'interroger, demanda le praticien ?

— Mais, pas du tout.

— Je vais tout de même répondre à la question que vous « ne voulez pas » me poser. Le rayon W. 4 est une application de votre théorie électronique. Son action consiste en une désintégration évidemment minime. Cette action du rayon n'a d'ailleurs pour but que de préparer le terrain à une action psychologique proprement dite, renforcée par l'optique et la lumière. Vous voyez, c'est une chose très simple, acheva-t-il en souriant.

Curtiss semblait avoir repris connaissance. Il parla normalement de choses et autres avec le praticien, mais chaque fois que le cours de ses pensées le ramenait vers les deux fils, il avait l'impression qu'une force le dominait qui en écartait l'image. Il s'en voulait de ne plus pouvoir y penser et en même temps, il était heureux de constater l'influence bienfaisante du traitement de Müller.

La journée et la nuit furent fertiles en incidents pour le Docteur Curtiss. Il frappa Laglen d'un coup de poing qui l'assomma presque, puis s'en excusa en alléguant des « démanégeons ». Il secoua sciemment à terre les cendres de ses cigarettes et ne prétendit pas user des cendriers qu'on lui avançait. Il proposa, le soir, à ses amis, de jouer à saute-mouton et, la nuit, il sortit sa voiture pour aller promener à la campagne. Il ne garda toute sa présence d'esprit qu'au laboratoire, où sa bizarrerie, qui avait effrayé Laglen, disparut complètement. Le lendemain, il fit part de tous ces incidents à Müller qui eut un large sourire de satisfaction. Le professeur enregistra et mesura ses réactions et ses résistances ; elles étaient fortes encore, mais pas assez pour envoyer l'action du cerveau dominateur.

Le jour suivant, Müller ayant quitté Ramsgate pour un voyage à la surface, des incidents tout aussi bizarres se produisirent qui le mirent en joie à son retour. Même à distance, son influence s'imposait avec une égale puissance.

Brusquement, la guerre éclata. Les

habitants de Ramsgate-Town s'en inquiétèrent très peu. Ils se sentaient tellement en sécurité qu'ils se croyaient sur une planète étrangère, que le cataclysme ne pouvait atteindre. Certains cependant étaient anxieux sur le sort de parents disséminés dans le pays. Mais l'énorme cité souterraine continua sa vie normale. Les gens s'intéressèrent à la guerre, comme ils s'intéressaient aux matches de rugby, en temps de paix. Ils n'étaient, si on peut ainsi parler, que des spectateurs de ce drame de la surface. Après 12 heures exactement la Radio de New-York se tut et l'on apprit que la vieille cité avait été anéantie jusqu'à trente mètres sous terre. Les habitants de Ramsgate, surtout parmi les derniers arrivés, estimaient avoir eu bien raison de choisir comme lieu de résidence la grande cité-abri. Depuis vingt-quatre heures, les bizarreries du Docteur Curtiss avaient complètement disparu, et le professeur Laglen jugeait que ce calme était de loin préférable aux expériences de Müller ; il fit part de sa satisfaction à son collègue.

— J'en suis heureux moi-même, dit Curtiss. Et remarquez pourtant, que je ne parviens pas à penser à mes fils, ou à être ému de quelque façon à leur sujet. C'est à croire qu'ils n'ont jamais existé que dans mon imagination !

— Avez-vous revu Müller, ces derniers jours ?

— Je l'ai vu encore, il y a exactement quarante-huit heures et j'ai rendez-vous ce soir.

— En tout cas, invitez-le à cesser ces expériences, ou du moins à désigner une autre victime lorsque votre « double » aura envie de frapper !

Et Laglen désigna sa mâchoire encore tout endolorie du coup de poing de son collègue. Le soir, Curtiss se présenta chez Müller. Or, celui-ci était absent, il avait quitté la ville deux heures avant que la guerre éclatât. Le Docteur pensa aux dangers que le professeur allait rencontrer à la surface, alors que les « tubes » de la ville souterraine s'étaient refermés définitivement.

— Pauvre Müller, dit-il le lendemain au professeur Laglen. Ce serait une

perte pour la science, s'il venait à disparaître.

— Ce départ, répondit le professeur, me paraît bien étrange. La famille n'est américaine que de fraîche date. Et je me défie de lui.

— Vous exagérez, Laglen, que pourrait-il faire sur le territoire, nous ne sommes plus à l'époque des espions. L'Europe connaît exactement les emplacements de nos cités de surface, comme des cités métros. Elle n'a que faire de renseignements supplémentaires.

Le soir de ce même jour, le Docteur Curtiss qui écoutait la Radio de Ramsgate, confortablement installé at home, se leva brusquement. Les traits contractés, les yeux vagues, il se dirigea vers son garage et sortit la voiture. Il gagna l'extérieur de la cité, aux abords de la forêt et s'arrêta dans la cour du laboratoire électronique. Laglen y travaillait encore.

— Figurez-vous, lui dit le Docteur Curtiss, que j'ai éprouvé brusquement le besoin de venir vous voir et de travailler avec vous. J'ai essayé de me raisonner, ce m'était impossible.

Laglen, à ces paroles, parut inquiet. Un vague pressentiment s'insinuait en lui, qu'il ne pouvait définir mais qui ressemblait à de la peur. Curtiss pourtant se mit au travail.

Un quart d'heure se passa dans le silence complet. La lumière du jour s'était éteinte tout à fait, pour faire place à la douce nuit lunaire de Ramsgate-Town. Dehors, il y avait des glissements de voitures et de bus. Des parfums de fleurs montaient des parterres endormis. Curtiss se leva et se dirigea vers la fenêtre :

— Quand on pense, disait-il, à l'effort prodigieux de l'ancêtre Ramsgate. Ne dirait-on pas qu'il a créé une nature nouvelle sous 6.000 pieds de terre et de roches. Le domaine des minerais est devenu le domaine des vivants et bientôt le domaine des morts, oui c'est cela, le domaine des morts.

Il s'écoutait parler ; et ses paroles l'entonnèrent lui-même ; elles rendaient un son étrange, comme une menace. Laglen avait relevé la tête. Il rejoignit Curtiss près de la baie ouverte :

— Rentrez chez vous, lui dit-il, vous êtes fatigué.

— Oh ! non, je suis frais et dispos et j'ai encore beaucoup à faire. Inutile de me regarder avec des yeux ronds, je vous dis que j'ai beaucoup à faire, entendez-vous « beaucoup » !

Son regard devint terrible : Laglen recula, il craignit le pire. Curtiss se dirigea lentement, très lentement, vers le tableau de commande du laboratoire ; son collègue le suivait, il l'entendit murmurer :

— Non, je ne veux pas, ce serait atroce. Je ne veux pas.

Laglen était cloué sur place. Il se décida à intervenir, il fallait coûte que coûte éloigner Curtiss ; la lumière d'un coup s'était faite en son esprit : Müller tenait toujours le docteur sous son pouvoir, et ce pouvoir il l'utilisait pour détruire Ramsgate-Town ; son départ s'expliquait aisément !

Curtiss se débattait, dans une lutte terrible, contre la force invisible. Ses traits étaient contractés dans un affreux rictus. Les yeux étaient injectés de sang. De grosses gouttes de sueur perlaient sur le front. Son bras s'éleva lentement vers le tableau ; Laglen alors le saisit à bras le corps, mais Curtiss plus jeune et plus robuste que le professeur, était doué en ce moment d'une force extraordinaire. D'un seul coup il envoya son antagoniste à terre et saisit la manette...

Alors se passa la chose épouvantable : la destruction totale de la cité la plus souterraine du monde. Tout s'écroula, tout se disloqua, tout se désintégra ; en quelques secondes, l'anéantissement fut complet. La poussière avait pris la place de l'immense état souterrain, et de ses 38 millions d'habitants !

L'explosion fut perçue à la surface à vingt milles de là. Il se produisit un tremblement de terre et des glissements de terrain sur toute la surface au-dessus de la cité.

Sur une colline, à quelques kilomètres de distance, le professeur Müller souriait.

FIN

DANS L'HYDROSPHERE

par NEIL R. JONES

Traduit et adapté par J.-N. DE MAIBELLE.

INTRODUCTION

Longtemps avant sa mort, le professeur Jameson, un savant en météorologie, s'était construit un cercueil-fusée. Il croyait fermement que des substances organiques isolées dans le vide de l'espace interplanétaire se conserveraient intactes. Après sa mort, suivant les instructions de son testament, son neveu enferma secrètement son cadavre dans la fusée interplanétaire qui devint comme l'avait prévu Jameson, un satellite de la Terre.

Quarante millions d'années après, alors que toute trace de vie avait disparu de la surface du globe, un vaisseau interstellaire, venant d'une planète lointaine d'un autre univers appelée Zor, rencontra le mausolée cosmique du professeur Jameson. Les occupants ouvrirent la fusée et trouvèrent le corps du professeur aussi bien conservé que s'il fut mort d'hier.

Les Hommes-Machine de Zor sont des créatures qui ont réussi, il y a bien longtemps, à se donner l'immortalité par la translation de leur cerveau d'un corps de chair dans une tête conique en acier. Tout en métal, leur corps est un cube, monté sur quatre jambes articulées, les membres supérieurs consistant en tentacules. Surmontant le cube corporel, se trouve une caisse métallique contenant le cerveau et posé sur un cercle complet d'yeux à paupières d'acier. En plus, un œil est habilement placé au sommet de la tête, permettant ainsi une vue verticale. La télépathie mentale est leur mode de communication. La seule mort que

puisse donc endurer un Zorome, est l'ouverture de la caisse servant de tête et la destruction du cerveau.

Le cerveau du professeur fut donc enlevé de son cadavre et, après avoir été remis en activité, il fut placé dans une des machines décrites plus haut. C'est ainsi que le professeur Jameson se réveilla de sa mort de quarante millions d'années pour se retrouver un Homme-Machine. En compagnie de ses nouveaux amis les Zoromes, il s'embarqua dans une vie d'aventures perpétuelles et d'explorations parmi les étoiles et les planètes.

Les pérégrinations multiples de ces vagabonds de l'infini les amenèrent un jour à la planète du « Double Soleil », où des fantômes sauvages d'une autre dimension, vouèrent à une mort vivante plusieurs des Hommes-Machine. Avec l'aide des Tripieds, une race vivante sur une planète voisine, le professeur Jameson fit la guerre à ces démons fantômes, entrant dans leur propre dimension et sauvant ainsi beaucoup des Hommes-Machine de leur périlleuse situation. C'est ainsi que plusieurs Tripieds exprimèrent le désir de devenir aussi des Hommes-Machine et que les cerveaux de Brlx, Grlg, Rault et Jbf furent placés dans des têtes métalliques pourvues de corps et de membres et vinrent grossir les rangs des Zoromes dont le nombre fut ainsi porté à vingt. Réparé et piloté par les Hommes-Machine, le grand vaisseau de Zor quitta le système solaire du « Double Soleil » et se mit à voguer dans l'espace, vers de nouvelles planètes et de nouvelles aventures.

NOTE DE L'EDITEUR. — Malgré tous nos efforts, nous n'avons pas pu nous procurer le texte de l'épisode décrit ci-dessus, l'auteur lui-même ne le possède plus. Nous n'avons pas voulu, toutefois, priver nos lecteurs du récit des aventures subséquentes du Professeur Jameson, dont nous espérons qu'ils aimeront les péripéties.

CHAPITRE I.

Comme un fantôme de l'éther, le vaisseau de l'espace des Zoromes glissait silencieusement, baigné par la lumière de l'étoile qui se rapprochait rapidement. D'un côté voguait le croissant d'une grande planète, découpant comme une broderie ses pics et ses vallons sur un fond de néant à peine éclairé par la lumière crépusculaire des étoiles lointaines. En avant, dans la direction suivie par le navire, à une distance bien plus grande encore que l'astre en face duquel ils passaient, un monde, plus petit, brillait comme un diamant d'un lustre incomparable. Son éclat faisait un contraste frappant avec le sombre et terne aspect de l'autre planète.

De loin, cet admirable éclat du petit monde avait excité la curiosité des 20 Hommes-Machine. Toujours à l'affût de nouveautés, débordant du désir de dévier de la route conduisant au lointain Zor, les voyageurs se hâtaient vers la brillante comète.

— Pourquoi pensez-vous qu'il brille si fortement, s'enquérit 88ZQ4, celui qui, parmi les Tripieds, était connu sous le nom de Brlx.

Le professeur Jameson, jetant un regard investigateur à la planète qui se rapprochait, répondit :

— Il est possible que cela provienne de la qualité de l'atmosphère, comme il se peut que l'hémisphère qui nous fait face soit une mer sans fin. J'ajouterai que cette dernière supposition est la plus probable.

6W-438 quitta sa place à la lunette : « Il est inutile d'essayer de distinguer quoi que ce soit avant d'être dans une position telle que nous ayons le soleil derrière nous. »

Autour du professeur étaient groupés ses dix-neuf compagnons, tous amis éprouvés et triés sur le volet. Quatre d'entre eux : 88ZQ4, 92ZQ153, 5ZQ35 et 45ZQ42 manquaient encore un peu d'expérience, car ils étaient de récents convertis, venus de la planète « Double Soleil »; quoiqu'ils aient déjà fait leurs preuves sur plusieurs planètes, depuis qu'ils avaient quitté leur propre monde. Quant à Brlx, Ravlt, Clrg et Jbf, on ne les appelait plus que de leurs numéros

de classification en usage chez les Zoromes. C'est ainsi que 21MM392 désignait le professeur Jameson.

Le restant des quinze Hommes-Machine provenait du stock original; ceux-là même qui avaient découvert la rocket-satellite du professeur, dans l'ombre d'un monde agonisant. Ces quinze-là avaient été assez heureux pour échapper à la mort réservée à leurs congénères Tripieds du système solaire.

Toute leur attention était maintenant concentrée sur l'astre étincelant dont ils se rapprochaient de plus en plus, au point d'en oublier la présence, du sombre croissant qui commençait à s'estomper dans la nuit insondable. A l'observation, cette sombre sphère ne révélait à leurs yeux que surfaces rudes et stériles, montagnes nues, atmosphère rare et cratères météoriques. Tandis que le petit monde au delà, avec son éclat incomparable et inaccoutumé les attirait irrésistiblement.

Cependant, s'ils avaient accordé un peu plus d'attention à cette planète qu'ils dédaignaient, peut-être auraient-ils aperçu des ombres aux aguets qui rôdaient autour d'eux et les suivaient avec circonspection. Plusieurs d'entre eux se rapprochaient avec précaution, rampant contre les flancs du vaisseau des Zoromes. La première impression que ceux-ci en ressentirent fut une secousse qui fit vibrer tout le navire et qui leur donnait la nausée, quelque chose qui ressemblait au mal de mer.

Le premier moment de confusion passé, avec une discipline mécanique et instantanée due à leur faculté de transmission de la pensée, chacun des occupants fut à son poste respectif.

— Un météore, s'exclama 38RU-497. Notre appareil de répulsion est presque faussé.

— Pas de météore ! annonça avec étonnement 28G-75; vaisseau de l'espace en vue !

De sa tentacule il désignait plusieurs ombres qui se balançaient tout près, dans trois directions. Chaque fois que les rayons de l'étoile, maintenant très proche, les frappait, ils pouvaient distinguer la silhouette grimaçante de leurs poursuivants silencieux. Les Hommes-Machine étaient sur leurs gardes,

mais ils ne purent empêcher une seconde secousse plus menaçante que la première et qui fit tanguer le bateau de Zor dangereusement.

— Ils attaquent ! cria le professeur Jameson. Les hommes aux pièces !

Sans perdre une seconde, plusieurs Hommes-Machine bondirent sur leurs armes d'attaque. Un rayon intense jaillit soudain du vaisseau, irradiant, embrasant le plus proche attaquant qui en une fraction de seconde, s'abîma dans l'infini. 56F-450 tournait maintenant son arme contre un autre assaillant. Celui-ci voulut abandonner la poursuite, mais hélas trop lentement; déjà le rayon meurtrier l'avait frappé et l'envoyait rejoindre son premier et mystérieux compagnon. Les autres, convaincus, battirent en retraite et disparurent sans demander leur reste !

— Qui est-ce ?

— D'où sortent-ils ?

Telles étaient les questions qui s'entre-croisaient parmi les Hommes-Machine. Personne ne savait au juste. 41C-98 hasarda une solution au problème :

— Probablement de ce monde-là, dit-il, et il désignait la surface montagneuse qui se découpait menaçante, contre le ciel étoilé.

— Nous reconnaitrons l'endroit plus tard, dit 744U-21. Cap sur le petit monde, c'est le plus important pour l'instant.

— Mais que ferons-nous s'ils nous attaquent de nouveau ? demanda 5ZQ35.

— Ils n'attaqueront pas, répondit 56F-450, surtout après la façon dont j'ai envoyé leurs deux bateaux dans le néant. Je pense que nous leur avons prouvé d'une manière convaincante par nos armes, que nous sommes les plus forts.

Le vaisseau des Hommes-Machine reprit de la vitesse et piqua droit sans autres encombres sur son objectif. Maintenant qu'ils se rapprochaient de la petite et brillante planète, ils pouvaient l'admirer tout à leur aise, pendant que quelques membres de l'équipage montaient une garde vigilante dans l'éventualité d'une contre-attaque toujours possible de la part des mystérieux rôdeurs de l'infini. Mais plus rien ne se produisit.

6W-438, de quart aux lunettes d'ob-

servation à longue portée, assura avoir remarqué plusieurs petits points noirs se mouvant sur la surface tourmentée de la grande planète. Cette affirmation corroborait plus ou moins l'assertion de 41C-98.

— Nous retournerons là-bas après exploration de cet astre, dit le professeur.

Ils étaient loin de se douter de ce qu'ils allaient rencontrer dans leur future exploration, tant sur le croissant montagneux et sombre que sur l'astre étincelant qui se dessinait maintenant à leurs yeux dans toute sa splendeur.

La bataille qui venait d'avoir lieu dans l'espace fut bientôt oubliée. L'homme de quart venait de faire l'étonnante constatation suivante :

— Eh bien, quoi, on ne voit pas la terre ! De l'eau, encore de l'eau et rien que de l'eau ! On dirait un océan sans fin.

— Vous ne voyez que la moitié du globe, lui rappela 744U-21. Il peut y avoir des terres sur l'autre hémisphère.

— Peut-être, admit 6W-438, mais cette sphère a un mouvement de rotation plutôt lent et je n'ai pas encore vu de terre.

Le vaisseau de Zor était maintenant relativement près de la brillante planète et voguait à une vitesse réduite. La boule venait d'achever le tour complet de sa révolution et pas la moindre parcelle de terre ferme n'apparaissait aux yeux stupéfaits des explorateurs : de pôle à pôle, comme tout autour de l'équateur, de l'eau seulement composait un océan sans rive et sans fin. Compas et appareils de mesure furent mis en action, les chiffres s'alignèrent soigneusement; les calculs rapides et précis révélèrent un diamètre de trois mille miles. L'attraction de gravitation restait encore à trouver, quand les Hommes-Machine se heurtèrent à un problème imprévu, à une difficulté qui les amena à une découverte éffarante :

— Pour trouver la force d'attraction, nous devons d'abord calculer la dimension de la lithosphère, c'est-à-dire la surface du sol sous l'océan, déclara 744U-21, ou, tout au moins, connaître la profondeur moyenne de celui-ci. Un télescope spécial servant à déterminer la profondeur des mers à grande dis-

tance fut braqué sur l'objectif liquide, tandis que s'immobilisait le vaisseau qui restait comme suspendu librement dans l'espace. La topographie générale du sol était seule visible: il n'était naturellement pas possible d'en distinguer les détails à cette distance.

— L'océan est profond, s'émerveilla 20R-654, qui, en ce moment, actionnait lentement la roue de réglage de l'appareil pour en augmenter le pouvoir de vision en profondeur.

Et il ajustait l'instrument de façon à détecter le terrain ferme sous l'immense masse liquide. Mais en vain. La lunette réglée successivement à 500 miles, puis à 700 miles — son maximum — donna le même résultat stupéfiant et négatif. Si extraordinaire que la chose vût paraître, il fallait se rendre à l'évidence : il n'y avait rien d'autre que de l'eau. Tour à tour, chacun des Hommes-Machine voulut se rendre compte « de visu », vérifiant l'exactitude du réglage, mais tous pour arriver à la même conclusion d'un océan insondable et sans fond.

— 21MM392, je pense qu'il n'y a pas de terre du tout à cette mer, dit 744U-21. Elle n'a pas de fond; c'est une masse liquide sans la moindre parcelle solide !

— Vous voulez dire que c'est une hydrosphère parfaite ?

— Absolument. Une goutte colossale. Un sous-marin pourrait impunément la traverser de part en part en en suivant le diamètre.

— Nous ne possédons aucune preuve que nous nous trouvons en présence d'une hydrosphère parfaite, dit le professeur; cependant, nous pouvons nous en assurer.

Le vaisseau se remit donc à nouveau à dévorer l'espace en direction de la planète mystérieuse, qui devint de plus en plus distincte, au fur et à mesure du rapprochement. Les Hommes-Machine étaient à leurs lunettes. Bientôt des taches jaunâtres apparurent à la surface de l'immensité liquide: elles se répartissaient çà et là, en long et en large, distantes les unes des autres d'une centaine de miles environ.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le professeur Jameson.

— C'est difficile à dire tant que la

visibilité n'est pas meilleure, répondit 6W-438. Le reflet du soleil est si aveuglant que...

L'élocution mentale de l'Homme-Machine fut coupée court par une découverte de 744U-21. Ce dernier venait d'examiner avec attention l'une des taches jaunes tombant moins sous l'influence directe de la réflexion solaire.

— Une cité !

Cette annonce eut l'effet d'un courant électrique; ainsi, quelque forme de l'intelligence existait donc sur ce monde liquide ?

— Mais il n'y a pas de sol sur lequel il soit possible de bâtir ! explosa 5ZQ35.

— Possible, rétorqua 744U-21; néanmoins je vois une cité.

— Alors toutes ces taches jaunes doivent être des villes.

Faut-il dire que les Hommes-Machine de Zor ne désiraient qu'une chose : en savoir plus sur ce monde aussi liquide qu'étrange. Une fois de plus, le bateau de l'espace fut remis en route et le professeur Jameson prenait place à l'un des puissants télescopes, pointant celui-ci sur l'une des taches jaunes dont le pilote avait fait son objectif déterminé et qui, d'après la version de 744U-21 devait être une agglomération d'êtres vivants. En effet, la réverbération des rayons solaires n'était pas faite pour rendre l'observation des plus facile, mais le professeur tourna la difficulté en interposant une lentille colorée qui lui permit de voir, ce qu'il appelait déjà « la cité jaune ».

Bientôt il estima se trouver à peu près à un mille d'une ville entièrement entourée d'eau. Elle consistait en un bon millier de bâtiments plutôt bas. Le plus haut d'entre eux ne semblait pas dépasser quarante pieds et on eut dit que l'architecture en était due plus au hasard qu'à une conception déterminée, car les toits affectaient tantôt la forme d'un dôme incertain, tantôt d'un carré grossièrement équiné. Plusieurs d'entre eux s'élevaient en pyramide de dimensions inégales, alors que d'autres étaient rectangulaires. Le professeur Jameson pouvait voir les habitants se déplacer dans les avenues qui séparaient les bâtiments, mais il lui était impossible, vu de si haut, de détermi-

ner leur hauteur et leurs caractéristiques. D'ailleurs, la vitesse accrue du navire aérien lui rendait la visibilité plus difficile encore. L'attraction et la gravitation de la planète commençaient à se faire sentir, ce qui secouait nos compagnons rivés à leur poste de pilotage ou d'observation.

Le vaisseau de l'espace amerrit à peu de distance d'une des villes jaunes. Instantanément, plusieurs embarcations se hâtèrent vers l'oiseau cosmique. C'était une merveille de voir la rapidité et l'habileté avec lesquelles étaient manœuvrés les esquifs. Ceux-ci s'arrêtèrent à plusieurs centaines de pieds du navire et attendirent.

Plusieurs de ces créatures se tenaient debout, agitant des espèces de rames bizarrement découpées. C'est ainsi que, pour la première fois, les Hommes-Machine purent voir de près les résidents de la ville jaune. Ceux-ci mesuraient cinq à six pieds de haut; leur peau était d'un vert marbré. Ils étaient complètement nus. Le premier coup d'œil faisait penser à des crapauds géants, marchant à l'aide de leurs membres postérieurs. Les pieds et les mains palmés complétaient l'illusion. Celle-ci disparaissait cependant, si on examinait la tête de ces quadrupèdes extraordinaires. Cette tête était ronde et aurait été sphérique si la face n'en eut été aplatie. Des yeux fortement en amande, un museau angulaire terminé par une petite bouche circulaire comme celle d'une sangsue achevaient de donner à leur physiologie un air pathétique. S'ils avaient des oreilles, ces organes devaient être plutôt internes qu'externes, car ils étaient invisibles.

Ils semblaient débattre entre eux une importante question, sur laquelle les avis devaient être partagés. Leur gosier émettait une sorte de gargouillement, dont l'ensemble formait un galimatias semblable au ramage de plusieurs dizaines de perroquets sauvages. Les voix portées par la surface de l'eau, parvenaient clairement aux compagnons du professeur Jameson. Celui-ci vit tout à coup plusieurs embarcations se détacher du groupe principal et s'approcher du navire, par un hublot duquel, en ce moment, 88ZQ4 passait précisément la tête et le haut du corps pour

mieux voir. Soudain, plusieurs lances lui furent jetées du canot le plus proche. Un bruit de voix s'éleva aussitôt de différents côtés, comme si elles voulaient protester contre cet acte d'hostilité. La plupart des lances glissèrent inoffensives sur les flancs blindés du vaisseau, tandis que deux d'entre elles venaient frapper à la tête 88ZQ4, mais heureusement sans lui causer plus de dommage qu'une légère égratignure. Voyant l'inanité de l'attaque, les agresseurs battirent en retraite en toute hâte dans la direction de la ville, tandis que les autres esquifs se rapprochaient lentement du navire, mais sans aucun signe d'intentions hostiles. En effet, ils approchaient plutôt craintivement, avec précautions, jusqu'à en arriver à accoster le navire. Le professeur Jameson voyait clairement dans leur esprit : ils qu'émandaient la pitié et semblaient, par le brouhaha cacophonique, implorer le pardon pour l'action offensive de leurs frères. Le contraste frappant dans les agissements des étranges créatures entre elles, mettait le professeur devant un problème dont il cherchait en vain la solution. D'une part, un geste de défi des premiers; d'autre part, dans l'esprit des seconds, l'Homme-Machine discernait une terreur sans nom, derrière laquelle rôdait une ombre de haine. Ceci, le professeur le voyait clairement. Il y avait là un mystère qu'il allait s'efforcer d'éclaircir.

Le professeur, suivi de plusieurs autres Hommes-Machine, monta sur le ponton du vaisseau. Instantanément, le brouhaha des Hommes-Grenouille cessa, paralysés par la surprise que leur causait la vue fantastique des Hommes-Machine; mais ce ne fut que pour un moment, car les rameurs s'étaient ressaisis et, s'arc-boutant sous l'effort, avaient vivement pris leur distance, ce qui eut pour effet inattendu de projeter les autres occupants, restés debout, par-dessus bord. C'était du plus haut comique.

Mais les victimes de ce bain forcé étaient d'une agilité remarquable et semblaient se comporter dans l'eau comme dans leur élément naturel. Ils furent de retour à bord en un clin d'œil, continuant leur contemplation ébahie des Zoromes. Ils recommencèrent

rent leur discordant concert, tandis qu'ils continuaient à se tenir à distance respectable, prêts à mettre le cap sur la ville à la première alerte. Les Hommes-Machine attendaient qu'ils se décidassent à se rapprocher d'eux, mais ils n'en montraient par la moindre intention.

Il faut savoir qu'il était aussi possible aux Zoromes de suggérer une idée dans l'esprit de toute créature intelligente, qu'il leur était facile de lire la pensée à distance. Le professeur Jameson chercha donc à calmer les frayeurs des habitants de l'hydrosphère et s'appliqua à entrer en communication de pensée avec eux.

— Nous ne vous ferons aucun mal, transmit-il. Nous sommes des amis.

Une fois de plus, les conversations se turent. Les Hommes-Grenouille se regardèrent, interrogateurs, semblèrent se consulter, puis, sur un nouvel appel du professeur, s'enhardirent et commencèrent à se rapprocher du vaisseau. Ils semblaient mystifiés mais confiants. Timidement, ils s'avançaient vers les Zoromes. Celui qui paraissait être le chef lança quelques questions. Par leur pouvoir de réception de la pensée, les Hommes-Machine comprirent confusément.

— Nous ne connaissons pas votre langue, répondit le professeur. Pensez fortement ce que vous voulez dire et nous vous comprendrons comme vous nous avez compris.

— Qui êtes-vous ? demanda l'homme de la barque.

— Des aventuriers du Cosmos, fut la réponse. Nous venons d'un monde situé à des milliers d'années-lumière de votre univers.

Cette déclaration aurait suffoqué de stupeur bien des gens que le professeur avait connu au cours de sa vie de 40 millions d'années. Chez ces créatures aussi bornées que verdâtres, l'affirmation resta sans grand écho, car leur intelligence étroite ne concevait pas d'autre monde que le leur. La seule chose qui les frappait était la présence parmi eux d'étrangers comme ils n'en avaient jamais vus auparavant.

— Pourquoi nous avez-vous attaqués ? demanda 88ZQ4.

— C'est Ogweg qui vous attaqua,

répondit le chef. Il pensait que vous étiez des ennemis des profondeurs. Et l'Homme-Grenouille montrait l'Océan.

— Et qui pensiez-vous que nous étions ? demanda le professeur. Pourquoi ne pas vous joindre à l'attaque d'Ogweg ?

— Parce que je savais que c'était inutile. De ces attaques nous ne récoltons qu'un peu plus d'oppression. Nous sommes sans défense dans les mains des Uchkes.

— Qui sont les Uchkes ?

— Nos oppresseurs, nos conquérants. Toutes nos cités flottantes sont sous le joug de leur puissance d'acier. Aussi loin que nos ancêtres s'en souviennent, il en a été ainsi.

— Pourquoi ne les combattez-vous pas ? demanda 744U-21.

— Comme je vous l'ai dit déjà, déclara le chef des Hommes-Grenouille — qui s'appelait Chopoc — nous ne pouvons rien contre eux. Ils vivent beaucoup en-dessous de nous, dans des lieux hors de notre portée, et ils possèdent de terribles moyens de destruction. De temps à autre, ils montent à la surface de l'eau dans des engins qui ressemblent au vôtre et ils prennent des esclaves. Aucun de ceux-ci n'est jamais revenu pour nous faire part de son sort. Les Hommes-Machine manœuvrèrent leur navire et entrèrent dans la cité des Pleknes, comme les Hommes-Grenouille l'appelait. Là, nos compagnons firent des découvertes déconcertantes. La ville elle-même était une chose unique en son genre, une masse colossale formée d'algues marines gigantesques. Ces algues poussaient très haut au-dessus de l'eau avec tant de force que la tige en devenait un tronc de la dureté du bois. C'est de ces troncs découpés qu'étaient bâties les habitations dont les cloisons et les plafonds étaient façonnés de pousses plus jeunes, plus flexibles et plus maniables, habilement et artistiquement arrangées et entrelacées. Toutes les rues de la ville étaient, elles aussi, issues du mariage des vieilles et des jeunes algues durcies par un procédé spécial au-dessus du niveau de l'eau. La pointe des toutes jeunes pousses, qui était comestible, constituant, avec le poisson et autre nourriture de la mer, l'alimentation des Hommes Verts.

De temps à autre, les Zoromes apercevaient d'étranges créatures qui nageaient et qui ressemblaient aux Pleknes avec cette différence que leur membres inférieurs étaient remplacés par une longue queue de poisson et une nageoire longitudinale. Cette contrepartie marine des Pleknes, qui respiraient à travers la peau, étonnèrent plus d'une fois nos explorateurs qui les rencontrèrent se frayant un chemin difficile à travers l'enchevêtrement des algues ou s'ébattant dans les bassins municipaux débarrassés de leur luxuriante végétation.

Chocop expliqua au professeur que ces Hommes-Sirène étaient des Nacacs, espèce moins évoluée et moins perfectionnée que les Pleknes, mais leur ressemblant beaucoup. La croyance veut, dit Chocop, que les Pleknes descendent de cette race d'habitants des eaux qui, par une lente évolution aquatique sont devenus les habitants de la surface. Le professeur Jameson lui-même accepta d'autant plus facilement cette théorie qu'il pensait aux mains et aux pieds palmés des Pleknes, à leur prodigieuse habileté dans l'élément liquide et à la révélation que lui avait faite Chocop, du fait que celui-ci, lors de la perte en mer de son embarcation avait nagé plus de cent milles pour rejoindre une des villes d'algues.

Le professeur s'émerveillait de ce que les Pleknes, malgré leur intelligence restreinte, à l'instar de nombreuses peuplades primitives, ne se fussent pas issus des dieux ou ne s'ennorgueillissent d'être d'une essence supérieure. Au contraire, sans s'embarasser d'une théologie superstitieuse et superflue, ils admettaient simplement le fait de leurs descendance évolutive des Nacacs. Ainsi leur vie quotidienne se résumait en une routine simple, rude, presque grossière, mais aussi stationnaire et exempte d'ambition.

Le professeur rencontra aussi Ogweg, celui qui avait ordonné l'attaque du vaisseau de l'espace. Le belliqueux Pelke admit l'erreur qu'il avait commise en prenant les Zoromes pour une bande offensive des Uchkes. Jameson ne pouvait s'empêcher d'admirer le cran d'Ogweg qui avait osé s'attaquer

aussi délibérément à une force qu'il savait presque toute puissante — Chocop n'avait-il pas parlé avec terreur des terribles armes des Uchkes qui s'abattaient sur eux aux premiers signes de désobéissance ? — C'est pourquoi l'action d'Ogweg, quoique futile, avait été celle d'un brave. A la soumission passive à l'attaquant, il préférerait le combat. Cette attitude fière et pleine de crânerie contrastait étrangement avec la résignation fataliste qui caractérisait les autres Pleknes qui admiraient Ogweg tout en déplorant sa fatale résolution.

Tout dans la cité jaune était un sujet d'émerveillement pour les Hommes-Machine. Ils devinrent bientôt amis avec les Nacacs. Ceux-ci étaient sourds et muets mais leurs idées simples et primitives étaient facilement perceptibles aux Zoromes. A leur grande surprise, ceux-ci réussirent, par simple suggestion mentale à diriger et à perfectionner les agissements des Hommes-Poisson. Errant par les rues et les passages de la ville d'algues, les explorateurs espéraient avoir l'occasion de rencontrer et de faire plus ample connaissance avec les habitants des profondeurs qu'ils soupçonnaient être d'une race supérieure et plus développée. Autant que faire se pourrait, ils essaieraient, avant leur départ d'assurer la sécurité des Pleknes dont l'honnêteté simple avait fait naître en eux un grand sentiment de sympathie.

CHAPITRE II.

Plusieurs révolutions de l'hydrosphère sur elle-même apportèrent des périodes successives de jour et de nuit sur la cité d'algues. Le professeur Jameson, accompagné de plusieurs des Hommes-Machine était allé avec Chocop visiter la salle des Trésors de la ville. Ils pouvaient à peine en croire leurs yeux quand ils se rendirent compte que le Trésor des Pleknes était constitué par des pierres de toutes formes et de toutes grandeurs, dont les plus volumineuses étaient à peu près de la dimension de la moitié de la tête métallique des Hommes-Machine. Pour les habitants de l'hydrosphère, elles étaient certainement des phénomènes

rares; cependant, elles étaient de l'espèce courante, comme on en trouve en quantité inépuisable sur n'importe quel autre monde.

— Chopoc, d'où viennent toutes ces pierres ? demanda le professeur.

— De l'estomac des poissons morts que nous trouvons de temps en temps, flottant sur la surface des eaux. Généralement, leur corps est ouvert, comme éclaté.

— A cause du manque de pression suffisante après avoir quitté les grandes profondeurs, murmura le professeur, plus pour son compte personnel que pour ses auditeurs.

Il ne s'étendit pas sur le sujet, mais en retournant vers le navire qui avait été laissé à la garde de quelques hommes, il réfléchissait profondément à ces poissons contenant des pierres. Le navire de Zor était ancré paisiblement à plusieurs encâblures de la bordure de la ville, car il avait endommagé, par son immense poids, une des avenues de la cité contre laquelle il était venu aborder dès son arrivée.

Le professeur Jameson, 744U-21, 6W438, 88ZQ4, 6N-24 et 56F450 arrivaient en vue des embarcations qui devaient les reconduire à bord de leur vaisseau, quand soudain, à quelques mètres du groupe, une immense gerbe d'eau bouillonnante, jaillit de l'océan; une orme allongée, oblongue, énorme, émergea de la colonne liquide, remonta dans la mer et se mit à onduler sur la surface en direction de la ville d'algues.

— Les Uchkes ! La razzia !

Le cri de haine et de désespoir s'exhala de la poitrine des Pleknes terrorisés. Les jeunes surtout, proie préférée des oppresseurs, cherchaient à se dissimuler à l'intérieur des habitations, connaissant le peu de chances qu'ils avaient d'échapper aux regards des brutes destructrices du paisible bonheur des Pleknes.

Le professeur Jameson et ses compagnons métalliques s'arrêtèrent net sur le quai d'embarcation. Les Zoromes restés à bord attendaient, sur leurs gardes, prêts à parer à toute attaque de l'envahisseur sous-marin. L'appareil de destruction fut mis en position pour répondre à toute initiative offen-

sive, tandis qu'un écran protecteur radio-électrique irradiait l'espace tout autour du vaisseau. Ils n'attendirent pas longtemps avant que l'ennemi ne montrât son infernale puissance. Un rayon étincelant brilla soudain en direction des six Hommes-Machine qui se sentirent projetés dans les airs. Sous eux, les algues marines géantes avaient reçues presque toute la charge. Une large trouée s'était faite, les passerelles des rues suspendues avaient cédé comme des fétus; les Zoromes s'étaient débattus pendant quelques secondes dans les débris flottants pour s'engouffrer dans les flots, absorbés par les remous. Avant de disparaître, le professeur avait eu le temps de remarquer que le vaisseau destructeur était enveloppé d'un halo de lumière protectrice. Ce sous-marin s'évanouissait sous les flots, avant que le rayon offensif du navire de Zor n'ait eu le temps d'entrer en action.

Une eau tourbillonnante, d'un vert jaunâtre avait happé le professeur. Il se sentait descendre rapidement, emporté par son poids métallique, malgré les efforts désespérés qu'il tentait pour se raccrocher aux pièces de bois marin brisées qui tournoyaient autour de lui. A peu de distance, il aperçut vaguement la forme de 88ZQ4 qui se débattait; les autres Hommes-Machine n'étaient pas en vue.

— 88ZQ4 ! appela-t-il. Accrochons-nous par nos tentacules et essayons de rester ensemble !

En se tournant légèrement, il réussit à contrôler sa descente suffisamment pour nager dans la direction du professeur qui se trouvait être ainsi un peu en dessous de lui. Celui-ci réussit, après un instant, à saisir la jambe de son compagnon avec une de ses tentacules supérieures. Ainsi unis dans le même destin, les deux Hommes-Machine se laissèrent couler à pic dans l'insondable gouffre de l'hydrosphère mystérieuse.

Le professeur savait que si Brlx — maintenant connu sous le n° 88ZQ4 — et lui-même pouvaient rester ensemble, ils pourraient s'aider mutuellement si l'éventualité devait s'en présenter. Ils scrutaient la demi-obscurité qui les enveloppaient, dans l'espoir d'apercevoir

leurs quatre compagnons, mais en vain. Le rayon meurtrier des Uchkes les avait-il tués ? Mystère. Peut-être avaient-ils eu la chance de retomber sur la surface solide ?

Une ombre glissa à peu de distance dans la clarté crépusculaire et jaunâtre. L'ombre bifurqua, tourna, décrivit un cercle et se mit à descendre en spirale en suivant les deux hommes vers les profondeurs. Puis l'ombre se rapprocha et dans le clair-obscur incertain qui les ensevelissait un peu plus chaque seconde, le professeur Jameson l'identifia :

— Un Nacac ! s'exclama-t-il, diffusant de rapides instructions à l'homme-sirène.

Reconnaissant les deux -Hommes-Machine et obéissant à la suggestion télépathique qui avait tant d'emprise sur son cerveau, l'Homme-poisson se rapprocha encore et permit aux deux malheureux Zoromes de s'accrocher à lui par leurs tentacules. D'un puissant effort des nageoires supérieures et de la queue, il tenta un mouvement ascensionnel; mais tout ce qu'il put faire fut de ralentir la descente implacable dans les entrailles liquides de l'hydrosphère. A ce moment critique, deux autres Nacacs apparurent dans les environs et prêtèrent leur aide. Lentement, grâce aux efforts conjugués des trois créatures marines, ils commencèrent à remonter un peu, lentement, très lentement; mais bientôt, le professeur Jameson se rendit compte que, déjà, ils avaient coulé à plusieurs milles de profondeur. Etant donné la terrible pression d'eau pour laquelle l'organisme de ces trois sauveteurs n'était pas prévu, jamais ceux-ci ne pourraient résister à l'effort nécessaire pour remonter leur fardeau de métal à la surface. L'épuisement les forcerait bientôt à abandonner une tâche au-dessus de leurs forces physiques. Un dernier et seul moyen s'offrait à l'esprit inventif du professeur. Il envoya donc l'un des trois amis venus si généreusement à leur aide pour chercher du secours. Il conseilla aussi aux deux demeurants de ménager leurs forces en les tenant en suspension dans l'eau jusqu'à l'arrivée du renfort. Depuis son entrée dans les rangs des Hommes-Machine de Zor,

malgré les multiples aventures qu'ils avaient vécues durant l'innombrables années, le professeur Jameson ne se souvenait pas de s'être jamais trouvé dans une situation aussi critique, pour ne pas dire sans issue.

Aussi, est-ce avec un véritable soulagement qu'il vit apparaître comme un nuage, bien haut au-dessus d'eux, puis la nuée sembla se décomposer en petites taches sombres séparées qui n'étaient autres que les Nacacs composant l'équipe de secours. Ils arrivaient à point, car les deux pauvres créatures qui les soutenaient si courageusement avaient épuisé leurs dernières réserves d'énergie et allaient succomber à la fatigue et à la surpression des profondeurs sous-marines.

Cependant, alors que les arrivants étaient encore à quelque cinquante pieds au-dessus du groupe formé par les deux rescapés et leurs supporteurs, une forme sombre, aux proportions gigantesques surgit soudain des ténèbres inférieures. De grands yeux, hagards et affamés, les regardaient pendant qu'une bouche immense comme une caverne s'ouvrait, les happait, les engouffrait. Le professeur se retrouvait dans une obscurité complète, coincé dans des sortes de murs froids et gluants. Tout à coup, l'étreinte se resserra encore, endommageant sévèrement un tentacule et menaçant d'écraser son corps ajusté et cylindrique, mais le métal, solide et puissant, résista à la terrible pression.

Au-dessus, les Nacacs, pétrifiés d'horreur, avaient assistés, impuissants, à la destruction par le monstre vorace de leurs deux malheureux compagnons et de leurs nouveaux amis. Terrorisés, ils s'enfuirent vers la surface avec la vitesse d'une flèche. Ils emportaient avec eux une terrible histoire qu'ils allaient raconter aux Hommes-Machine restés à bord du vaisseau de l'espace. Le professeur se sentit confusément compressé entre des parois froides, molles et gluantes. Il heurta un objet dur qui rendit un bruit mat. C'était le corps métallique de 88ZQ4.

— Comment allez-vous ? demanda le professeur.

— J'ai perdu deux tentacules dans

la bagarre, répondit vivement son compagnon, mais à part cela, il semble que je sois encore intact.

Quelques instants plus tard, les deux Hommes-Machine se sentirent tomber dans un trou au fond duquel ils atterrirent mollement dans une masse pulpeuse dans laquelle ils réussirent, après quelques efforts, à se tenir debout. Sous eux, le mur collant et glacé sembla frémir et frissonner au contact de leurs pieds métalliques.

— Nous sommes dans l'estomac du poisson — s'exclama le professeur.

L'armure formant son corps était pourvue de sources de lumière dont il dirigea les rayons dans tous les sens, explorant leur mouvante prison, impressionnés malgré tout par l'expérience inattendue et pour le moins incroyable d'être mangés vivants ! Une sorte de bouillie épaisse passa bouillonnante, les submergeant jusqu'à mi-corps, comme s'ils se fussent trouvés à moitié ensevelis dans une rivière de boue souterraine. Nos deux compagnons reconurent parmi ces résidus de la digestion du monstre, les restes à moitié assimilés de leurs deux Nacacs sauveurs. C'est ainsi qu'ils apprirent le malheureux destin qui avait été le leur. Le plafond vivant qui s'incurvait au-dessus de leur tête se mit à monter et à s'abaisser, jusqu'à les toucher, puis se contracta comme en signe de violente protestation.

— Ce poisson va nous trouver plutôt dur à digérer, plaisanta le professeur. Je pense que nous allons lui occasionner un de ces petits maux d'estomac qu'il n'oubliera pas de sitôt !

Calme et sombre, 88ZQ4 resta impassible à l'humour terrestre du professeur. 88ZQ4 était un Tripieds, race flegmatique et sérieuse, à l'esprit pratique et positif. La sortie de son compagnon l'avait donc laissé indifférent et il examinait froidement leur situation critique.

— Qu'allons-nous faire ? demanda 88ZQ4.

— Les débats sont ouverts sur la question.

Soudain, leur prison se contracta, se rétrécit, projetant nos deux explorateurs d'un nouveau genre l'un contre l'autre.

— Il plonge plus profondément !

Le déplacement continu de leur centre de gravité de leur géôle mouvante leur apprit que le monstre se débattait, vivait, changeant constamment de direction... et descendait encore.

— Nous sommes dans les grandes profondeurs cette fois, remarqua le professeur, voyant la contraction progressive de l'estomac du poisson gigantesque. Une pression plus grande aide évidemment sa digestion et il plonge instinctivement quand il ressent des troubles stomacaux.

— Nous devons absolument nous échapper d'ici, suggéra 88ZQ4. Si nous tombons jusqu'au centre de l'hydrosphère, nous pouvons en espérer plus que si nous laissons ce poisson nous promener partout dans le globe.

— Le seul moyen que je vois d'en sortir est de nous découper notre voie dans le mur de notre prison !

— Vous voulez dire ce rayon dont vous portez la source dans votre tentacule avant ?

— Exactement !

— Mais les folles embarquées dont notre mangeur vient de nous gratifier si généreusement ne seront rien à côté de ce qu'il nous offrira quand vous allez brûler notre porte de sortie au travers de ce poisson.

— Très vrai, acquiesça le professeur; il faut commencer par le tuer d'abord.

L'Homme-Machine repéra soigneusement la direction dans laquelle devait se trouver le cœur du monstre, puis il éleva le cylindre tentaculaire à hauteur de l'endroit qu'il venait de déterminer. Ce cylindre était une arme qu'il avait inventée et spécialement façonnée pour lui-même après que le fameux corps à corps avec les Emlks l'eut privé de l'encombrant pistolet à rayon. Une intense lumière blanche jaillit de l'instrument que son possesseur venait de régler. Le professeur Jameson s'arcbuta contre les parois gluantes et molles, tandis que la bête déjà agonisante bondissait dans l'onde, se débattait furieusement, partait comme une flèche pour s'arrêter court, essayant en vain d'échapper à l'horrible feu intérieur qui dévorait la profondeur vitale de ses entrailles. Puis ses efforts frénétiques s'affaiblirent; les occupants de la pri-

son mouvante virent avec satisfaction les parois intérieures de l'estomac relâcher leur effroyable étroitesse, cependant qu'elles subissaient toujours la pression des grandes profondeurs. La prison se retourna soudain sur elle-même. Le plafond devint le sol, tandis que nos deux compagnons avaient toutes les peines du monde à se remettre sur pieds. Le poisson mort venait de se retourner sur le dos. Les deux hommes attendirent patiemment que la bête s'immobilisât avant d'essayer de se pratiquer un tunnel de sortie du corps gigantesque. Le professeur Jameson contempla tristement les restes à moitié digérés des deux malheureux Nacacs qui avaient payé de leur vie leur dévouement à leurs nouveaux amis.

— Puisqu'ils en moururent, murmura-t-il, comment Jonas put-il en survivre ?

— Qui est Jonas ? s'enquérit 88ZQ4. Était-ce un Zorome ?

— Non, répondit Jameson, et il se mit à raconter l'histoire que, sur la Terre, bien des gens avaient crû vraie, 40 millions d'années plus tôt.

— La vie dans le cas de Jonas était impossible, commenta 88ZQ4, car Jonas n'était pas un Homme-Machine.

— Pensez-vous que le corps de ce poisson mort ait quelque chance de remonter à la surface ? demanda 88ZQ4 après un moment.

— Le professeur, désignant un filet d'eau qui s'infiltrait par le gosier et commençait à remplir partiellement l'estomac, dit : « S'il y avait une chance, elle vient de s'évanouir. Nous descendons ».

Il se mit donc immédiatement au travail et commença à brûler une porte de sortie dans le ventre du poisson géant, se disant que c'était là le chemin le plus court. Une secousse soudaine les bouscula, secouant le monstre tout entier.

— Qu'est-ce cela ?

L'immense corps roula lentement sur son flanc. Jameson acheva de brûler ce qui les séparait encore de l'extérieur. Une dernière poussée et l'eau s'engouffra comme un torrent, arrachant les derniers résidus qui empêchaient encore leur sortie. Le professeur, suivi de son compagnon, passait bientôt par

l'ouverture et se laissait bravement glisser le long du ventre géant. Autour d'eux, rien que les ténèbres profondes et silencieuses des abîmes sous-marines, ponctuées çà et là des furtives luminosités de créatures spectrales à sang froid, habitants de ces lieux de mystère. Les pieds des deux Zoromes heurtèrent soudain quelque chose de solide. Une fois de plus ils allumèrent leur lumière, essayant de diminuer un peu la menaçante intensité de la nuit épaisse qui les enveloppait.

Des milliers de poissons argentés, petits et gros, s'ennuyaient à l'approche des rayons de lumière qui, sans doute pour la première fois, visitaient ces lieux ignorés. Certains, que la nature avait pourvus de têtes effrayantes, s'arrêtaient à quelques pas, béants de surprise et d'ébahissement. Les deux Zoromes se trouvèrent avançant péniblement dans plusieurs pieds d'une vase légère. A quelque distance, les deux hommes apercevaient des multitudes de poissons multicolores qui cherchaient leur nourriture dans l'humus du fond, seul moyen d'existence à ces profondeurs insoupçonnées.

— Nous sommes bien sur le fond, commenta le professeur. Il est impossible d'évaluer le nombre de milles d'eau que nous avons au-dessus de nos têtes.

— Mais 744U-21 nous disait que cette planète était une hydrosphère parfaite ! rétorqua 88ZQ4.

— Oui, ou du moins c'était son opinion personnelle, dit le professeur. J'avoue que j'ai failli y croire aussi, jusqu'au moment où il me fut donné de voir ce que les Pleknes appellent leurs trésors.

— Les pierres ?

— Oui. Cette vue me suggéra l'idée que ce monde devait avoir un noyau solide, comme les autres. Il ne nous reste plus qu'à en découvrir et à en déterminer l'importance et les dimensions.

Les deux Hommes-Machine barbotaient dans la vase, perdus dans le fond inconnu de la mer hydrosphérique. Il leur fut donné d'admirer les espèces les plus variées de poissons qui nageaient ou rampaient autour d'eux. Les uns s'enfuyaient à leur approche, les autres s'immobilisaient à leur vue, regardant

de leurs yeux sans expression, stupides et béants d'étonnement. Certaines espèces avaient été dotées de lumières naturelles qu'elles allumaient ou éteignaient à volonté.

Un avertissement de 88ZQ4 fit soudain lever la tête du professeur, juste à temps pour voir, comme dans un éclair, deux joues semi-transparentes se refermer sur lui. Inconsciemment, sans s'en rendre compte, il s'était avancé dans la gueule ouverte d'un monstre des profondeurs, aux aguets dans la boue. Le professeur se trouva enfermé dans le corps bulbeux et transparent. Il voyait très bien son compagnon à peu de distance de l'emplacement qu'il occupait, mais un mur à peine visible empêchait ses tentacules de se frayer un passage au travers de ce ballon aux parois élastiques d'un blanc laiteux. Désespéré, il essaya son rayon qui l'avait si bien servi lors de son échappade hors du corps du poisson qui les avait tous deux engloutis. Mais l'appareil ne fonctionna pas, car les réserves en étaient épuisées. De ses tentacules acérés, il labourait sauvagement les flancs de l'animal, craignant à chaque instant que celui-ci ne s'enfuya, l'emportant loin de son compagnon. Mais le poisson gélatineux n'esquissa aucune tentative de fuite. Une idée traversa soudain l'esprit du prisonnier. Contrairement au gigantesque pirate des mers qui les avait avalés avec ses deux amis Nacacs, celui-ci était de l'espèce chez qui la nature avait remplacé les membres transporteurs par une transparence laiteuse qui le rendait pour ainsi dire invisible dans l'eau vaseuse des fonds et qui lui permettait d'être toujours à l'affût de sa proie. Rassuré par cette pensée sur l'inutilité de ses craintes d'être séparé de son ami, le professeur poursuivit donc ses efforts. Sa ténacité fut récompensée, car un tentacule venait de passer au travers de l'enveloppe bulbeuse; encore un effort et la texture transparente se déchira en une longue fente qui le libéra de sa malencontreuse position et il rejoignit bien vite 88ZQ4. Derrière lui, le monstre sembla se dégonfler comme un ballon de baudruche.

— Ils pensent tous que nous sommes bons à manger — plaisanta le profes-

seur; c'est d'ailleurs, je crois, la seule distraction de ces lieux. C'est aussi la seule et grande loi qui régit les habitants : chasser, tuer, manger... puis être mangé. C'est un cercle vicieux. Les gros dévorent les petits. Ceux-là sont mangés par de plus gros encore et ainsi de suite jusqu'en haut de l'échelle des grosseurs. Les plus gros poissons — comme tout être vivant — ont une fin; usés lentement par les éléments des mers, dissous et absorbés par les organismes microbiens en suspend dans les eaux, ceux-ci meurent à leur tour et tombent au fond des mers pour constituer l'humus dans lequel nous sommes en train de patauger et qui sert de nourriture aux petits poissons. Et ainsi se continue et se perpétue le cycle sans fin qui veut que dans la nature rien ne se crée et rien ne se perde.

Les Hommes-Machine piétinaient péniblement dans la couche de vase qui, tantôt s'élevait jusqu'à hauteur de la tête, tantôt disparaissait complètement du sol de l'océan. Ils étaient émerveillés de constater la transparence et la clarté de l'eau à ces profondeurs insoupçonnées. Ils s'étonnaient de voir la longueur à laquelle leurs rayons pouvaient porter; les poissons lumineux étaient visibles à grande distance.

Tout à coup, devant eux, ils virent apparaître une luminosité d'abord incertaine, puis plus prononcée, qui semblait avoir sa source en dessous de l'horizon. Elle ne semblait pas provenir d'un poisson lumineux, même colossal, mais bien d'un moyen mécanique.

— Peut-être sont-ce les lampes de nos quatre compagnons qui furent pris dans l'explosion avec nous, suggéra 88ZQ4.

— J'en doute beaucoup, répondit le professeur. Cette lumière est trop lointaine et trop forte pour qu'elle provienne des lampes des quatre hommes, même réunis. D'ailleurs, elle semble avoir une source unique.

Les deux Zoromes forcèrent le pas dans la direction de la lumière qui rayonnait dans tous les sens et surtout vers les hauteurs. Soudain, la lumière disparut pour faire place à l'obscurité mélancolique des grandes profondeurs silencieuses. Mais les

Hommes-Machine avaient maintenant la direction et continuèrent d'avancer. Le professeur suggéra d'éteindre leur propre lampe, ce qui fut fait. Une idée venait de germer dans son cerveau, confirmant des soupçons qui l'avaient effleuré plus d'une fois.

Ils marchaient depuis un long moment déjà sur le fond tourmenté de l'océan, quand la lumière se montra de nouveau, mais brillante et intense. Cette fois, ils pouvaient en apercevoir la source. Vivement le professeur attira son compagnon derrière un monticule d'humus dans lequel ils se terrèrent, ne laissant dépasser que le dessus de la tête; ils pouvaient ainsi voir sans être vus, la scène étrange qui se déroulait à leurs yeux : Une surface carrée, plate, exempte de boue, s'étendait devant eux. Ils reconnurent une sorte de plateforme métallique vers laquelle, des couches supérieures, une forme allongée, un vaisseau gigantesque, descendait lentement, dans l'éclat de l'abondante lumière.

— Les Uchkes ! s'exclama 88ZQ4.

— Comme je m'y attendais, dit le professeur. Voilà où ils habitent !

De leur cachette, les Zoromes virent la plateforme se diviser en deux par son milieu et glisser silencieusement, découvrant un trou rectangulaire béant dans lequel le sous-marin mystérieux des Uchkes descendit et disparut lentement. Il revenait sans doute d'un raid sur une des nombreuses villes d'algues. En ce moment, leur navire contenait probablement de nombreux et malheureux esclaves choisis parmi les Pleknes. Aussitôt que la partie supérieure du bateau eut disparu sous le niveau de la plateforme, les deux parties de celle-ci roulèrent de nouveau pour se rejoindre à la partie centrale de cette sorte de trappe.

— Il doit y avoir une bouche d'air, une valve d'aération ou quelque chose de ce genre sous ce mécanisme, assura le professeur. Ces Uchkes sont des êtres qui respirent. Ils doivent avoir une cachette secrète dans le noyau de cette planète.

— Votre version ne semble pas raisonnable, répondit 88ZQ4. S'ils respiraient, ils vivraient à la surface et non dans des conditions artificielles.

— En effet, ce n'est pas naturel, acquiesça le professeur. Il nous faut découvrir la raison pour laquelle ils agissent ainsi.

— Comment ?

— Nous allons entrer dans cette trappe !

— Mais elle est fermée ! protesta 88ZQ4.

— Attendons jusqu'à ce qu'un autre sous-marin rentre ou sorte; vous verrez, l'occasion se présentera d'elle-même, promit l'inventif Jameson, jamais à court d'arguments.

Pendant ce temps, l'obscurité profonde s'était faite une fois de plus. Patiemment ils attendaient leur chance. Elle se présenta bientôt, car la lumière venait de se rallumer. Très haut au-dessus de leur tête, les amis virent deux nouveaux sous-marins descendre lentement vers leur repaire. Les plateformes jumelles glissèrent à nouveau, découvrant l'écluse souterraine et un vaisseau, semblable au premier, en sortit, comme projeté vers le haut par une force invisible. Il glissa de côté dans la direction des deux hommes qui se blottirent encore plus dans leur cachette, laissant ainsi la place libre pour la rentrée des deux autres navires qui continuaient leur descente. Il semblait évident que la plateforme ne chômait guère.

— Voici l'occasion ! dit le professeur. Courrez le long et sous le vaisseau et laissez-vous glisser dans la trappe !

88ZQ4 exécuta rapidement le mouvement avec précision, suivi de près par le professeur. Ils tombaient bientôt au fond d'une chambre remplie d'eau.

— Dans un coin ! commanda le professeur, se souvenant avoir remarqué que les angles du vaisseau des Uchkes étaient arrondis.

Le professeur Jameson se rendait parfaitement compte du danger que présentait l'exploration, mais c'était un risque à courir. Dans le secret de son cerveau inventif, il caressait le fol espoir de voler un submersible et de s'en servir pour remonter ainsi à la surface par ses propres moyens.

Nos deux aventuriers se blottirent donc dans l'ombre d'un coin, tandis

qu'un des vaisseaux venait se poser lentement, avec un bruit mat, sur le fond de l'écluse. Avec un intérêt sans cesse croissant, ils virent le bateau s'avancer doucement vers un des murs de la chambre et y exercer une pression. Le mur pivota sur des charnières placées à son côté inférieur, s'abaissant jusqu'à faire corps avec le sol et le vaisseau entra dans une chambre voisine. Immédiatement après, le mur reprit sa place première.

Pendant que le deuxième submersible descendait lentement par la trappe, l'eau se mit à bouillonner, sortant des vannes placées dans les murs. Les deux Zoromes comprirent que l'eau de la chambre voisine en était chassée par une forte pression.

— Venez dit le professeur.

88ZQ4 obéit. Et s'agrippant au gouvernail du navire, ils se préparèrent à le suivre. Tout à coup, ils se rendirent compte qu'un fort courant s'exerçait sur la surface lisse de leur corps métallique. Ils se sentirent attirés, sucés par l'appareil qui les entraînait à sa suite. Le navire venait de démarrer; il abaissait de nouveau le mur opposé et entra dans la deuxième chambre. Derrière eux, le mur reprenait sa place primitive et l'eau bouillonnante commençait à descendre dans la chambre avec rapidité. Les deux Hommes-Machine se sentaient graduellement devenir plus lourds en raison directe de la diminution de l'eau. S'éloignant rapidement des lances du navire, ils se réfugièrent dans l'obscurité d'une niche. Il était temps : une lourde porte de fer venait de s'ouvrir dans un des côtés du submersible et un à un plusieurs Uchkes sautaient sur le sol. C'était la première fois que les Hommes-Machine pouvaient contempler les oppresseurs de leurs amis Pleknes, sans défense contre leur cruauté.

Ils leur apparurent comme les personnages d'un cauchemar démoniaque. La ruse et la brutalité se lisaient sur leur masque bestial. Leur figure faisait penser à celle d'un gorille disproportionné, avec cette différence que le front était proéminent au lieu d'être fuyant et était dépourvu de poils, ce qui dénotait des penseurs avancés. La tête démesurément volumineuse, posée sur

des épaules étroites et sur un petit corps malingre, deux jambes courtes et quatre bras maigres terminés par des doigts à griffes achevaient de conférer à ces créatures immondes un aspect qui donnait le dégoût et engendrait l'épouvante. Une bonne douzaine d'infortunés Pleknes, descendus au dernier degré de la peur et du désespoir, furent sortis et jetés sans ménagement hors du sous-marin et poussés vers un premier groupe d'autres victimes qui attendaient leur triste et inéluctable sort, à l'autre bout de ce garage d'un genre nouveau. Le professeur Jameson pensa à Ogweg et s'émerveilla une fois de plus qu'il eut pu exister un être d'une telle bravoure parmi les fils de cette race dont la couardise allait jusqu'à l'abjection.

— Attendons jusqu'à ce qu'ils soient tous partis, dit le professeur à 88ZQ4. Nous verrons ensuite ce qu'il y a lieu de faire pour leur voler un bateau.

— Oui ! Et le mur, comment l'abaisser ? demanda 88ZQ4.

— Peut-être peut-on le manoeuvrer de l'intérieur du vaisseau, répondit le professeur plein d'espoir. En tout cas, ne bougeons pas avant qu'ils n'aient tous quitté les lieux.

Quand le dernier Uchke eut disparu, le professeur et son compagnon sortirent avec précaution de leur cachette et sans bruit, suivirent la longue rangée de submersibles qui s'allignaient dans le hall immense. Ils arrivaient presque au bout de celui-ci quand l'inattendu se produisit : Une violente lumière blanche inonda soudain les alentours et une espèce d'auto chargée d'Uchkes jaillit d'une sorte de cage d'ascenseur qui s'ouvrait dans le sol et que l'obscurité avait dissimulée aux yeux des deux Zoromes.

La déconvenue plutôt que la peur jeta ceux-ci dans la pénombre, essayant de se dissimuler à la vue des arrivants; pas assez vite cependant pour que plusieurs d'entre eux n'aient eu le temps d'apercevoir un morceau d'acier mouvant reflétant un rayon de la lumière crue. En un clin d'œil, ils étaient en bas du véhicule et se lançaient à la poursuite des formes vagues qu'ils devinaient dans l'ombre.

Le professeur Jameson émit quelques rapides suggestions mentales à son

compagnon et ils attendirent à l'affût. Le premier Uchke qui approcha laissa échapper un ah ! de surprise incrédule quand un tentacule sorti du noir, l'accrocha par le cou, le compressa l'espace d'un instant... Il s'éroula étranglé.

Les autres, au nombre de sept, arrivaient bientôt à la rescousse et pendant un moment ce ne fut qu'une mêlée confuse de bras malingres, de tentacules d'acier, de jambes maigres et fléchissantes et de corps métalliques durs et puissants, un amas de chair et de fer. Des cris de douleur et d'angoisse s'échappaient de la mêlée tandis que les Hommes-Machine au raisonnement froid et précis se taillaient une victoire relativement facile dans les anatomies vulnérables de leurs adversaires. Ceux-ci étaient trop faibles dans un combat corps à corps, même pour un seul des Hommes-Machine. La bataille touchait à une fin victorieuse pour ces derniers quand un des Uchkes se dégageant soudain, fit un bond de côté, tira un objet de sa ceinture. Un rayon de lumière intensément blanche en jaillit et atteignit le professeur qui venait d'occire sa troisième victime. Le professeur, Jameson 21MM392 — comme il s'appelait — perdit pied tout à coup et le puissant rayon l'envoyait rouler loin de la scène du combat comme si un vent de tempête eut soudainement soufflé à une incroyable vitesse dans la chambre sous-marine... Et le cerveau du professeur chavira dans l'oubli.

CHAPITRE III.

Quand le professeur reprit ses sens, il sentit des doigts mous qui allaient et venaient sur son corps métallique tandis qu'un bruit de râpe ou de lime lui parvenait confusément. Puis son cerveau devint plus lucide et il se rendit compte qu'il se trouvait toujours dans le port des sous-marins. Deux Uchkes étaient en train de lui enlever ses jambes mécaniques. Comme un éclair, il détendit ses tentacules et accrochant chacun de ses deux ennemis par la nuque, il les coucha contre sa poitrine d'airain et les étrangla en quelques minutes. Il jeta leur corps dans l'ombre

contre le mur. Un cri de supplication mental frappa son cerveau à ce moment : — 21MM392 !

Le professeur essaya de se lever; mais il découvrit alors que, pendant que le rayon puissant l'avait envoyé rouler dans l'inconscience, rayon qui aurait aisément tué plusieurs hommes en chair et en os, les Uchkes démoniaques avaient réussi à lui enlever trois de ses jambes. Une seule lui restait donc, celle que ses ennemis étaient en train de lui démonter au moment où il avait repris connaissance.

— 21MM392 ! Venez !

Le cri d'appel à l'aide qui venait de frapper une fois de plus son cerveau le fit se retourner pour assister à une scène lamentable : 88ZQ4, dépourvu de ses bras et de ses jambes métalliques gisait sur le sol. Près de lui, le dernier survivant de leurs assaillants ricannait haineusement en voyant les vains efforts que Jameson faisait pour se relever. Il saisit la tête de 88ZQ4 à plein bars et se mit à traîner le cylindre métallique vers l'ascenseur où le véhicule qui l'avait amené attendait toujours.

Le professeur Jameson renouvela son effort pour se mettre debout en s'aidant de sa jambe unique et de ses tentacules, mais se rendant compte de la futilité de ses essais, il se mit à ramper, essayant d'intercepter le sauvage avant que celui-ci n'atteignit l'ascenseur avec son fardeau inerte. Se poussant de sa jambe, se tirant de ses bras mécaniques, il se mit en marche vers la cage de l'ascenseur. La tâche de l'Uchke était fortement retardée par le poids de la tête et du corps de l'Homme-Machine qu'il voulait attirer dans l'élévateur. S'il eut osé, il serait retourné vers un de ses compagnons mort pour y prendre le terrible pistolet à rayon qui aurait arrêté cette masse métallique qui rampait lentement, mais sûrement vers lui et qui constituait pour lui, une menace permanente. Mais il n'osa pas passer aussi près des terribles tentacules qui s'agitaient et dont il connaissait la force surhumaine.

(à suivre.)

AVEZ-VOUS
DEJA
ACHETE LE

Premier Numéro

DE
SCIENCES
DE NOTRE TEMPS

?

Il traite de
L'ASTRONAUTIQUE
et porte
comme titre :

LE VOYAGE
A LA LUNE
EST-IL
POSSIBLE ?

★

32 PAGES
GRAND FORMAT
NOMBREUSES
ILLUSTRATIONS

★

EN VENTE
PARTOUT

12 FR.

GULLIVER

3.000 ANS APRES JESUS-CHRIST

PAR L. STOKE

ADAPTE DE L'AMERICAIN PAR RAY SARDOUBS

Voici l'histoire jusqu'ici (voir n° 10, 11, 12 et 13-14.

Dennis Martin est le chef pilote du patrouilleur intersidéral 354 de la Fédération de l'Union des Planètes extérieures, en abrégé Fed. Il reçoit l'ordre de poursuite dans l'atmosphère de Jupiter, un gros dix-places qui a emporté les kidnappeurs de Miss March avec leur victime. Il est obligé d'employer des moyens violents pour convaincre son co-pilote et le forcer à le suivre dans les nuages de la planète mystérieuse. Jimmy Small est un mauvais garçon et Dennis doit l'assommer pour conserver la maîtrise de son biplane.

Jupiter n'a jamais été visité et les trois expéditions qui s'y sont aventurées n'en sont jamais revenues.

Nos héros viennent de franchir la couche de nuages et constatent à leur grande stupéfaction que le terrain paraît normal.

Malheureusement, des perturbations de tous ordres, visuelles, gravitiques, électriques, les précipitent vers la catastrophe et leur appareil s'abat sur la planète où il est détruit. Nos héros sont assommés et se réveillent étroitement ligotés par des... pygmées dont la taille ne dépasse pas quinze centimètres. Ces nains se révèlent extraordinairement astucieux et cruels et réduisent les pilotes en esclavage. Ils les forcent, aidés en cela par l'énorme pesanteur de Jupiter qui paralyse leurs mouvements, à transporter des pierres destinées à construire une muraille qui doit protéger les petits Joviens contre une attaque d'un village voisin. Pour avoir essayé de se révolter et d'aller chercher dans un des astronefs détruits un « régulateur de gravitation », Small est atteint par des flèches empoisonnées. Il souffre beaucoup et se trouve réduit à l'impuissance. Ses gardiens le soignent pour pouvoir utiliser sa force à nouveau.

L'attaque a lieu et la guerre se déroule féroce de part et d'autre. Nos héros voient soudain que les assaillants sont accompagnés de terriens comme eux, parmi lesquels se trouve Miss March. A ce moment, Small, ire de colère, insoucieux de la douleur, se rebelle et se débarrasse de ses minuscules bourreaux. Martin, voyant son succès, fait de même et Small, décidé à se venger, pousse sur le mur qu'ils ont aidé à construire, afin de le détruire.

Le mur abattu, Small se relève et au lieu de se diriger vers les terriens avec Martin, s'en va à la recherche des régulateurs de gravitation. Il en trouve trois qu'il donne à Treat, à Beale le Balafre, gardant le troisième pour lui-même ; il profite de cet avantage sur les autres pour les réduire en esclavage à son profit. Après s'être fait nourrir par les Lilliputiens et en avoir massacré un grand nombre pour se venger, il met sa troupe en route vers l'astronef qui est encore à peu près intact et comme Dennis Martin est le seul qui connaisse bien le mécanisme il le force à réparer l'appareil. Pour ce faire il exige que Beale se désaisisse de son régulateur de gravitation au profit de Martin. Pendant qu'il travaille, Martin reçoit la visite de Miss March et pour la soulager un peu, l'invite à se mettre debout sur ses pieds et à le prendre dans ses bras pour éprouver les effets du régulateur ; Small survient à ce moment et croit que les jeunes gens s'embrassent pour un tout autre motif...

SCIENCES DE NOTRE TEMPS

DANS LE PROCHAIN NUMERO : **RADAR**

ORIGINES — DEVELOPPEMENTS — POSSIBILITES

CINQUIEME PARTIE

— Mais je vous écarte de votre travail et je vous prive de votre déjeuner !

— Ça va très bien, Miss, je...

Mais je me tus, car je venais d'entendre un rugissement. Je me tournai vers la porte et je vis Small. Il regardait avec stupéfaction l'étrange spectacle que nous lui donnions. Puis il traversa la pièce à grands pas, Treat et Beale sur les talons.

— Bon ! C'est comme ça que vous travaillez ? Toujours été le chevalier des dames, n'est-ce pas, Denny ? Et la petite n'est pas si mal, n'est-ce pas ? Je pense que je puis avoir une petite part de ses baisers, moi aussi.

Il croyait que nous étions en train de nous embrasser ! A vrai dire, je la tenais embrassée, car, dans sa terreur, elle s'était collée contre moi.

Small, menaçant, nous fit face, puis saisit le poignet de Miss March pour l'attirer vers lui. Elle cria et ma main se lança sur Small. Un instant, nous nous regardâmes fixement, nous rappelant tout deux la première rencontre où je l'avais battu. Il hésita, mais ne lâcha pas la jeune fille. Il sourit surnoisement et je sentis le pistolet de Treat dans mon dos. « Lâchez ma main, espèce de... » jura-t-il, « et retournez à votre travail ! » Et il attira la jeune fille plus près de lui, la soulevant pour étouffer ses cris de ses lèvres rudes.

Le sang battit mes tempes. Si j'en avais eu le pouvoir, à cet instant, j'aurais, de mes mains, déchiré ce fourbe. La bagarre s'aggrava à l'arrivée de Timson Bevel. Il avait entendu les cris de la jeune fille et sa silhouette s'encadra dans la porte, mais la gravité de Jupiter le paralysait et Small eut le temps de l'apercevoir. Le ricamement du colosse coupa l'air comme un couteau et il recula pour que le pistolet puisse nous couvrir tout deux. Il retenait toujours Miss March dans ses bras.

« Au travail, tous les deux ! Je suis assez grand pour me charger de cette petite, » et il se mit à jurer tandis que nous hésitions, impuissants.

Beale s'approcha lourdement de Small. Malfaiteur professionnel, il avait de suite jugé l'occasion qui se présentait. Il entraîna Small dans la course en chuchotant. Small discuta, puis apparemment, acquiesça. Il n'essaya pas d'assourdir sa voix puissante : « Une rançon ? Parfait ! nous aurons une rançon quand nous aurons quitté ce sale coin ! Venez ma petite, donnez-moi un autre baiser... Et la prochaine fois, ne criez pas comme une folle. Si vous criez encore, je pourrais oublier la rançon ! » Quand il se tut, nous pûmes entendre les insultes dont le couvrait Miss March. « Eh, eh, rançon ! » grommela Small, et il retourna vers le poste de pilotage.

Treat se moquait de nous maintenant. « Et voilà, mes amis, vous feriez mieux de vous remettre au travail ! Jim est parfois un mauvais bougre ». Et il remit son pistolet à sa ceinture.

Bevel hésita, comme s'il voulait rejoindre Miss March, mais Treat le tenait à l'œil, et, en haussant les épaules, il fit demi-tour et quitta le vaisseau. Nous entendîmes de nouveaux coups frapper la coque du vaisseau. Treat découvrit l'endroit où les pirates avaient placés leurs cartes, et s'assit devant la table pour commencer une patience, tandis que je recommençai à m'occuper des moteurs, après avoir bu mon café refroidi.

Un peu plus tard, Treat abandonna son jeu et s'offrit à m'aider. Je me dis qu'il n'était pas si mauvais, après tout, mais je répondis que je préférerais travailler seul. Un nouveau projet me trottait dans l'esprit et bien qu'il me fallut deux fois plus de temps pour le mettre seul à exécution, je préférerais que personne ne pût deviner ce que je préparais, et, moins que tous autres, nos maîtres improvisés. Le pilote me regarda, perplexe, voulut parler, mais se tut. Il n'était pas

TOUT
POUR LE TENNIS
ET LE BAIN

DE SMEDT

rue Van Artevelde

136

Téléphone : 11.29.55

Réparations
et recordages
en 24 heures

POUR VOS
PRALINES

adressez-vous

à

LEONIDAS

46, Bd Anspach, 46

Téléphone : 18.03.63

Les
Restaurants
CONCORDIA

BOURSE

7, rue Henri Maus

X.L.

Porte de Namur

NORD

10, Bd Botannique

AUGUESTINS

2, Bd Anspach, 2

Quatre

maisons :

Une

renommée

homme à se charger d'un travail superflu. Il retourna à sa chaise et se mit à sommeiller.

Je travaillai activement pendant une douzaine d'heures, courbaturé, utilisant une lampe portative, quand la nuit tomba. J'entendis des autres aller et venir, mais sans y prêter attention. Miss March se tenait dans le salon, seule, jusqu'au moment où Small l'appela pour préparer le repas du soir. Elle vint, l'air plus fier que jamais, et se dépêcha de terminer sa besogne. Ayant trouvé un peigne, elle s'était coiffée et avait rajusté ses vêtements dans la mesure du possible. Small, Treat et Beale s'étaient aussi lavés et rasés, mais Thail et Bevel avaient été écartés de ces facilités et la boue, qu'ils avaient remuée toute la journée, n'avait pas amélioré leur apparence.

Quand j'eus avalé le dîner que Miss March m'apporta, je repris mon travail. Bevel et Thail rentrèrent dans le salon et y furent enfermés, Miss March fut enfermée dans une autre pièce et Beale et Treat se retirèrent. Small resta éveillé, faisant des patiences à la lumière d'une lampe de poche, mais il ne prononça pas un mot.

L'aurore paraissait au ciel quand je sentis le besoin de repos, et s'en apercevant, Small m'envoya au lit. Il m'ordonna de quitter le régulateur, avant de me retirer. Le retour du choc de la gravitation fut terrible. Je me sentis faiblir, mais, dès que je fus étendu, je tombai endormi. J'aurais dormi le tour de l'horloge, mais, après sept heures, Beale m'apporta le régulateur et m'obligea de me lever. J'avais ma revanche quand je le vis me rendre l'appareil.

Je dus travailler assez longtemps avant que les autres ne soient réveillés, et je dus travailler l'estomac vide. Mes compagnons étaient hagards et épuisés, quand ils se levèrent. Bien qu'accoutumés à trois mois de vie sous la pression de la masse de Jupiter, Thail et Bevel paraissaient sur le point de succomber. Leur teint était gris et de grosses poches se formaient sous leurs yeux. Et le dur travail qui leur était imposé augmentait leur épuisement. Si Small ne leur laissait pas un peu de répit, ils ne pourraient longtemps soutenir leur résistance. Bevel, naturellement résistait mieux que son aîné. Je me demandais jusqu'à quel point je pourrais compter sur eux, quand mon plan devrait être mis à exécution.

Vers midi, je fixai le dernier câble, raccordai la dernière connection et passai une dernière revue des fusibles. Les moteurs étaient de nouveau prêts à la mise en marche. J'essayai les trois grands accumulateurs de « thurla », je tournai les interrupteurs et, d'un coup, toutes les lampes s'allumèrent. Je mis le contact à la magnéto de mise en marche. Elle démarra et un doux ronronnement remplit l'appareil. Maintenant il faudrait dix heures pour que la tension des accumulateurs soit assez forte pour activer les plaques des neutralisateurs.

Je ne prévins personne, mais, au bout de quelques instants, j'entendis des pas trainants venir du couloir, et je vis entrer Miss March, la figure rayonnante. « Vous avez réussi, vous avez réussi ! » Beale sortit de son coin et Thail et Bevel arrivèrent, suivi par Treat. Sauf ce dernier, ils furent tous désappointés quand ils constatèrent que les neutralisateurs n'agissaient pas encore. Ils approuvèrent tristement quand je leur expliquai que la puissance des neutralisateurs n'agirait que dans quelques heures.

Quinze minutes plus tard, Small se présenta et s'informa du délai nécessaire avant la possibilité d'un départ. En détournant les yeux, je lui dis qu'il faudrait une vingtaine d'heures.

Il était sorti pour forcer les Lilliputiens à chasser les cerfs, un sport qu'il avait adopté, et, bientôt, une longue file de nains arriva portant le gibier, en même temps qu'ils apportaient un repas fraîchement préparé sur une dizaine de leurs traîneaux attachés ensemble. Le panier qui le contenait était dix fois plus grand que tout ce qu'ils possédaient, et Small les avait forcés à le tresser, sous sa surveillance, bien que le vaisseau contiennent assez de récipients utilisables. Le repas était préparé avec une céréale qu'ils cultivaient, mêlée à des légumes séchés, c'était la matière des boulettes qu'ils nous avaient données

et qui formait la base de leur nourriture. Dans la cuisine du bord, Miss March en fit des gâteaux qui furent cuits sur le poêle de l'appareil. Nous n'avions plus besoin de eux de bois pour notre cuisine.

Maintenant que mon travail était terminé, je fus de nouveau privé du régulateur de gravitation et Beale le reprit avec un grand soupir de soulagement. C'était son tour de se moquer de moi. Tôt dans la matinée, Small et Treat disparurent, dans la direction du 354, où Small voulait reprendre quelques objets personnels, et nous fûmes confiés à Beale et à son couteau.

Thail et Bevel avaient nettoyé la boue qui gainait le vaisseau et, eux aussi, se trouvaient au repos. Mais, le loisir ne durait jamais longtemps sous la férule de Small. On nous ordonna de nettoyer l'appareil de la proue à la poupe, avant le départ, sous la surveillance de Beale qui jouait avec son couteau. Sa vigilance ne m'empêcha pas de communiquer aux autres l'essentiel du complot que je venais de mettre en train. D'ailleurs, il ne se donnait pas la peine de nous suivre de compartiment en compartiment, pendant que nous frottions et polissions, enlevant la boue que nos allées et venues avaient apportée. Et pendant ce temps, nous eûmes toute liberté de parler. Thail et Bevel adoptèrent ce plan d'enthousiasme, mais ils me firent remarquer une ou deux de ses faiblesses. Nous les discutâmes à fond, dans la solitude d'un des compartiments jusqu'à ce que Beale, devenu méfiant, vint nous rejoindre.

CHAPITRE VIII

LA COURSE A TRAVERS L'ESPACE

Comme le moment approchait où Small et Treat allaient revenir, nous trouvâmes l'occasion de retourner dans le poste de pilotage, où nous nous mîmes à quatre pattes sous prétexte de nettoyage. Je veillais tout spécialement à demeurer à proximité du tableau de commande, à portée de main du levier des neutralisateurs, l'œil aux aguets vers la porte d'accès.

Soudain, Miss March entra en coup de vent pour nous prévenir du retour de Small, le visage sombre comme un nuage de tempête. Il parut que le 354 avait été incendié, à titre de représailles, par les petits hommes verts. Ils avaient choisi une vengeance en leur pouvoir et tout ce qui était inflammable, dans l'appareil, était parti en fumée. En punition, les deux brutes avaient couvert de baïles tous les villages qu'ils avaient rencontré, mais ceux-ci étaient vides, leurs habitants les ayant évacués.

Pendant, Miss March nous dit que Small revenait seul, cette fois. Ceci contrecarrait le plan que nous avions si soigneusement médité, mais il n'y avait rien à faire, sinon poursuivre notre projet, telles que les choses se passeraient, en espérant que Treat pourrait être pris au piège, lors de son retour. Bevel s'était approché de Beale, assis à l'aise sur sa chaise et Thail, insensiblement, s'était approché de la porte. Et, à l'instant où Small pénétrait dans le poste, je levai la main et je mis les neutralisateurs en circuit. Je dus éclater de rire, et je ris encore maintenant quand je pense à l'expression des deux drôles, au moment où ils sentirent l'effet des neutralisateurs de la « Flèche Rouge ». Déjà sous l'action de son régulateur à la tension normale pour réaliser la gravitation terrestre, Small perdit l'équilibre et s'éleva en jurant, vers le plafond, sous la double influence des deux champs magnétiques créés autour de lui, pendant que Beale, qui avait commis l'erreur de se lever, sous l'effet de la surprise, fut précipité lui-même vers le haut, avec plus de force encore. Le choc de sa tête contre le métal retentit dans tout l'appareil.

Mais il n'y avait pas de quoi rire. Bien qu'un peu étourdi, Small n'avait pas perdu son sang-froid et il essayait de saisir le pistolet pendu à sa ceinture. Je sautai et j'attrapai sa main, la tirant avec moi

**AUTO
ECOLE**

rue de Ten Bosch
128

BREVET
en 5 Jours

Téléphone : 44.18.04

**INSTITUT
NATIONAL
DE
Comptabilité**

Le plus grand
établissement
d'enseignement
commercial et
comptable par
correspondance

Brochure
A. 48

gratuite :

47, rue du Houblon
BRUXELLES

**ANGLAIS
et toutes les
langues**

LONDON SCHOOL

2 A, rue
de la Reinotte
(Porte de Namur)

RADIO- ENTRETIEN

VOTRE RADIO
EST EN PANNE ?

Le premier
spécialiste
du pays est à
votre disposition
depuis 1929.

317
Chaussée
de
Gand

Carrefour
trams 20 et 85

Téléphone : 26.18.83

VAN DOOREN
CINE — PHOTO
78 A, RUE NEUVE
Téléphone : 17.72.22

FIRME
BELGE

VENTE — ACHAT

LABORATOIRES
CINE
et
PHOTO

vers le sol. Il tenta de lutter, mais je lui appliquai un solide uppercut et avant qu'il ne soit revenu à lui, Thail le garrottait avec le morceau de câble que j'avais employé pour mes réparations. Beale était collé au plafond, un ballon inerte, aussi léger qu'un duvet. Il n'était pas encore ranimé du coup que sa tête avait frappé contre la tôle, quand nous l'atirâmes au sol pour le ligotter. Dans un esprit de revanche, plutôt que dans toute autre intention, puisqu'ils étaient nos prisonniers, nous mimes leurs régulateurs sur la gravitation normale de Jupiter, annulant l'action des neutralisateurs de l'appareil.

Miss March avait assisté à tout ceci en témoin silencieux, et ce fut le cri qu'elle poussa qui nous avertit. Comme un seul homme, nous nous tournâmes vers l'entrée du couloir que son doigt nous montrait. Là, debout dans la coursive qui menait aux dortoirs, Jerry Treat se tenait nous menaçant de son pistolet.

Pendant tout le temps nous l'avions cru au dehors, et il était à l'intérieur de l'appareil. Il était rentré au moment où Beale était venu interrompre notre conspiration, ayant quitté Small au dernier village où celui-ci s'était attardé pour tenter de réquisitionner un nouveau stock de viande.

Ce fut mon tour de rager et de pester, car mon plan, si bien réussi jusqu'alors, allait à la faillite... Comme c'eût été facile de s'emparer de Treat, couché sur sa banquette ! Il vit le désespoir sur nos visages et il sourit doucement. « Je regrette, mais je dois vous demander ce pistolet ». Il désignait le pistolet de Small que je tenais à la main. Sans difficulté j'aurais pu tirer à bout portant, mais cet acte eût mis en danger la vie de mes compagnons, car le doigt de Treat était sur la gâchette. Avec un soupir, je lâchai l'arme, comme si elle me brûlait. Les autres reçurent l'ordre de délier Small et Beale.

Dès que mon ex-subordonné fut sur pied, il s'avança vers moi. Un poing gros comme un marteau se leva sur ma tête. J'esquivaï le coup, mais le second m'atteignit, et je m'abattis comme un sac de farine, coincé dans le petit espace entre le générateur et le tableau de commande...

... Quand je revins à moi, je me trouvais couché sur le sol humide, de nouveau écrasé par l'attraction jupitérienne. Levant la tête, avec peine, je vis Thail et Bevel couchés à mes côtés. Brandon Thail était assis dans la boue, la tête dans les mains, Bevel appuyé sur les poignets regardait pensivement le ciel. Là où l'appareil se trouvait il ne restait qu'un trou et Miss March avait disparu.

On n'avait pas besoin de raconter comment Small nous avait déposés dans la boue, tous les trois, sans cérémonies. J'imaginai, sans peine, son rire immonde pendant qu'il exécutait cette dernière revanche, il devait regretter que son coup de poing m'ait privé du spectacle. C'était un haut fait à raconter à ses futurs amis de Capan ou des satellites de Saturne, s'il les atteignait jamais.

Ni Thail, ni Bevel, ni moi n'envisagions notre situation avec optimisme. Nous savions que, dès que les petits habitants cuivrés de Jupiter apprendraient que nous étions désarmés et sans défense, il ne tarderait pas à tirer vengeance sur nous, de toutes les horreurs que leur avait infligé Small.

Bevel semblait incapable de quitter des yeux le point du ciel où s'était élevée la « Flèche Rouge », avec la jeune fille qu'il avait appris à aimer pendant leur captivité parmi les Lilliputiens. Penser que trois hommes comme nous n'avaient pu protéger une jeune femme. Nos pensées étaient sombres quand un cri de Bevel nous en tira. Excité, il indiquait un point du ciel.

Nous levâmes la tête et pûmes en croire difficilement nos yeux. Mais c'était vrai, les pirates revenaient. Ou plutôt reombaient vers la place qu'ils avaient quittée. La force de l'attraction de la planète était trop puissante pour les faibles moteurs de l'appareil et le générateur avait été grillé par l'effort. J'aurais dû me douter que cela arriverait. Il était étonnant que l'appareil ait même pu décoller.

Le vaisseau semblait devoir s'écraser, sauf si les batteries de

« thurla » tenaient assez longtemps pour garder les neutralisateurs en charge, et, alors, ralentir la chute par leur action. Néanmoins le vaisseau s'enfonça profondément dans la boue, à quelques pieds seulement de son premier lit. Heureusement, les prises d'air ne s'enfoncèrent pas dans le maquis. Une minute plus tard, le sabord s'ouvrit et Beale et Treat en sortirent.

Ils ne nous accordèrent aucune attention, et se mirent à observer le ciel à l'endroit où ils étaient réapparus. Quelque chose dans le ciel attirait leur regard. Small sortit en hâte de l'avion avec une paire de jumelles qu'il braqua vers les nuages. Puis il nous obligea à entrer dans l'appareil sous la menace de son pistolet.

Intrigués, nous y entrâmes et nous retrouvâmes Miss March, anxieusement collée à la fenêtre la plus éloignée du poste. Dès qu'elle aperçut Bevel, elle se précipita dans ses bras et elle essaya, tremblante d'énerverment, de nous relater les événements qui se déroulaient. Nous saisismes le mot « vaisseau » et nous nous précipitâmes vers le hublot. Volant bas, l'avant effilé, un biplace de patrouille s'avançait vers nous.

Il volait lentement, comme s'il scrutait le terrain. Bien que sa plaque d'identification fut invisible, je savais que c'était le 355 ou le 356, le compagnon du 354, longtemps espéré.

Small rentra dans la carlingue. Il souriait farouchement. « C'est le 356 » dit-il « et il nous a aperçus. Thail et Bevel restez à l'intérieur. Denny et Miss March venez avec moi. Et, par Dieu, Denny, si vous dites un mot de plus que ce que je vous dicterai, vous recevrez une balle dans le cœur. Compris ? »

Le 356 ! Ça voulait dire que Carl Dawson et Jack Blaine étaient à bord. Tous deux étaient mes amis, et Small voulait me contraindre à mentir. Comme il refermait le sabord, Small me dicta ce que je devais dire.

Le patrouilleur descendait lentement. Ils avaient réparé le pirate, attirés par les grands gestes de Treat et de Beale. Après quelques manœuvres, il atterrit, et Carl et Jack en sortirent sans méfiance, un large sourire sur le visage. Derrière eux apparut Corey Morris du 355, et deux inconnus barbus, revêtus de l'uniforme de la Patrouille. Je n'eus pas l'occasion de leur parler pendant qu'ils me secouaient les mains, rassemblés autour de moi. Pour les prévenir, j'aurais dû crier pour dominer leurs exclamations joyeuses. Ils saluèrent Small avec cordialité et Corey dévisageait Miss March avec intérêt. Du coin de l'œil, je vis Beale et Treat se glisser surmoisement vers la porte de l'appareil. Small poussait doucement la jeune fille, glissant autour de notre groupe. Je décidai d'avertir mes amis. « Prenez garde ! » criai-je. « Ils vont s'emparer de votre appareil ! »

Miss March hurla et l'éclat des pistolets retentit, déchargés par Treat et par Beale. Corey s'écroula et Carl porta la main à sa cuisse qu'une balle explosive venait de fracasser. Aucun de mes collègues n'était armé, car ils ne s'attendaient pas à une semblable réception, bien que le règlement prescrivait à tous les Patrouilleurs d'être toujours armés.

Comment je ne fus pas blessé, je n'y peux rien comprendre ! Car je me trouvais dans la ligne de tir de Small. C'est sans doute à cause des efforts de Miss March qu'il ne put viser juste. La lourde porte du 356 claqua ! Nous nous précipitâmes vers le patrouilleur, mais les moteurs démarrèrent et nous dûmes sauter en arrière pour éviter de brûler dans la flamme des propulseurs à réaction.

Une fois de plus, Small avait gagné !... abandonnant derrière lui, en plus de notre ancien groupe, un homme mort, deux nouveaux blessés (car un des étrangers avait été atteint) et un capitaine de patrouille, enragé et jurant, son appareil disparu !... Thail et Bevel vinrent nous rejoindre pendant que Blaine pansait les blessés avec sa trousse de poche. Puis nous rentrâmes tous dans la « Flèche rouge » et nous écoutâmes le récit des nouveaux venus.

Les patrouilleurs 356 et 355 étaient pratiquement sur nos talons quand nous avions plongé dans les nuages de Jupiter, mais le Grand

VELOS
ET
TANDEMS

UNE SEULE
MAISON

ALIAS

15, rue Gén. Leman

(Place Jourdan)

BRUXELLES

Prix légaux

Crédit :
24 mois

Garantie :
10 ans

POUR
VRAIMENT
BIEN SE

R A S E R

IL N'Y A

QUE

RAZVITE

EN VENTE
PARTOUT

PORTEZ DES
SEMELLES

FORMIC

PREPAREES
AU FORMOL

INSTITUT
DENTAIRE
NORD

40, rue de Malines
(coin du Boulevard
Adolphe Max)

Maladies de la
bouche et des dents

Facilité de
paiement
sur demande

Tous travaux
dentaires
par Spécialistes

Réparation
de tout appareil
en 2 heures.

Point Rouge était entré en activité au moment où ils se préparaient à nous suivre et ils avaient dû battre en retraite. Leurs instruments de bord avaient été détraqués comme les nôtres, mais ils avaient continué à croiser, essayant de nous apercevoir, nous ou les kidnappers de Miss March. Maintenant ils savaient qu'ils étaient partis dans une direction à l'opposé de la nôtre. Ils n'auraient pas tenté d'atterrir s'ils n'avaient aperçu, avec stupeur, deux géants qui leur semblaient entourés d'une foule de gens de taille qui leur semblait normale.

Ils prirent contact avec le sol aux environs d'un village indigène ; là, le 355 s'écrasa, car il avait été impossible au pilote de trouver des repères corrects. De cet accident, le 356 tira la leçon, et atterrit presque sans dégâts. Il leur apparut alors que les géants étaient des survivants de la troisième expédition jupitérienne, qui avait atteint la planète deux ou trois semaines avant le groupe de Thail ; ils furent recueillis par le patrouilleur.

Un seul des membres du 355 avait échappé à la chute de l'appareil, l'autre, Bill Tallman y avait trouvé la mort. Et, maintenant, Corey, aussi était disparu !... Prenant à bord Corey et les deux savants, les patrouilleurs s'étaient mis à notre recherche et, depuis lors, ils avaient croisé, encombrés des cinq hommes entassés dans les installations peu spacieuses du « Bulldog » qui étaient prévues pour deux passagers. Ils étaient certains de nous trouver et ils voulaient y parvenir.

Pendant tout ce temps, ils avaient essayé d'entrer en contact radio-phonique avec l'état-major ionien. Ignorant si leurs messages étaient reçus, ils communiquaient, néanmoins, tous les renseignements qu'ils recueillaient sur Jupiter, avisant les audacieux des effets de la fausse perspective. Puis, juste une heure avant de rencontrer le vaisseau des pirates, ils avaient reçu l'avis qu'un autre appareil avait quitté la pour venir à la rescousse, un dix-places commandé par le capitaine Kildaire. A la vue de la « Flèche Rouge », ils avaient transmis à cet appareil, le 238, un message donnant notre position.

En quelques mots je les mis au courant de nos avatars, de la trahison de Small et ils se joignirent à nous pour maudire le traître qu'il était. Thail avait pris à part les deux savants et ils comparaient leur théories sur le Grand Point Rouge. Ils croyaient que le noyau de cette perturbation était un corps solide, à très haute tension magnétique. Il distribuait, à l'atmosphère, cette lumière cuivrée qui troublait les rayons visuels et provoquait la perte des vaisseaux qui entraient dans son rayon d'influence.

Pendant que ces discussions et ces échanges d'histoires se poursuivaient, Bevel rôdait autour du poste de la « Flèche Rouge » comme une âme en peine, regardant par les hublots ou faisant les cent pas. En entendant qu'un vaisseau venait à notre secours, il reprit son sang-froid.

— Peut-être pourrions-nous allumer un feu pour attirer leur attention et les diriger ? suggéra-t-il. Et immédiatement, il sortit en hâte pour préparer ce signal. Dans ses pensées, Willa March était déjà sauvée.

Il fut le premier à apercevoir le 238... Il passa à un mille ou deux de notre site. A première vue, il ne semblait pas nous avoir aperçu, et nous nous précipitâmes au dehors péle-mêle pour danser autour du feu, débordants de joie, bien que nous devions présenter un étrange spectacle, chacun de nos mouvements ralentis par Jupiter. Les patrouilleurs nous avaient aperçus, mais ils avaient été trompés sur la distance par la lumière instable et étrange. Maintenant, ils revenaient vers nous, à toute vitesse.

Prévenus par l'équipage du 356 contre les dangers de l'atterrissage, le grand vaisseau piqua vers nous doucement, choisissant son terrain, enfin il s'arrêta, soutenu par ses neutralisateurs à quelques pieds au-dessus du sol. Le sabord s'ouvrit et des mains amicales se tendirent vers nous pour nous hisser à bord. Ils avaient compris qu'il s'était passé quelque chose d'anormal, quand le 356 n'avait plus répondu à leurs appels, mais, par bonheur pour nous, ils avaient continué sur le cap qui leur avait été communiqué. Ils n'avaient jamais eu plus

heureuse idée. Naturellement, il existait une certaine rivalité entre les patrouilleurs de biplaces et les équipages des dix-places, mais aujourd'hui, ces petites gens étaient oubliées. Nous ne pensions qu'à plaisanter pour dissimuler nos émotions.

Mais, nous n'avions pas de temps à perdre en poignées de main. Trois bandits parcouraient l'espace. Non seulement, ils avaient enlevé Miss March, mais ils s'étaient emparés d'un patrouilleur et s'étaient rendus coupables de meurtre, pour couronner le tableau ! Bevel n'était pas le seul impatient de courir à leur poursuite, de quitter l'inhospitalière planète. Volant parallèlement au plafond bas des nuages, nous parcourûmes plusieurs centaines de milles, avant que le capitaine Kildaire prit la décision de pénétrer dans le Grand Point Rouge. Les instruments du 238 s'étaient déréglés pendant la descente, mais le personnel les avait réparés, de sorte qu'il était possible d'enregistrer l'activité du dangereux endroit. Prudemment, nous pénétrâmes dans la couche de vapeurs... Nous avions évité les dangers du Grand Point Rouge que nous avions dépassé depuis assez longtemps et nous n'avions rencontré qu'une seule perturbation, sans aucun dégât. Les instruments fonctionnaient toujours, après une période de trouble. Puis les nuages s'éclaircirent et nos yeux éblouis virent le soleil sur sa flamboyante orbite et le satellite n° 1, un peu sur le côté !

Gore, le radio, avait avisé la fuite des ravisseurs dès notre entrée dans le grand vaisseau... Il répéta le message. Io nous répondit qu'ils avaient repéré le 356 dans leurs télescopes, et que par sa route anormale et son refus de répondre à leurs injonctions, il avait éveillé leurs soupçons. Deux « Bulldogs » s'étaient lancés à sa poursuite. Ils nous fournirent sa position approximative et il nous sembla évident que les pirates faisaient route pour les satellites de Saturne.

Ayant une forte avance sur les vaisseaux lancés à sa poursuite, le 356 pirate pouvait certainement échapper à ceux qui le chassaient. Une par une, il dépassa les orbites des neuf Lunes de Jupiter, et nous étions impuissants à l'arrêter. La présence de Willa March à bord nous empêchait d'utiliser nos armes à longue portée.

Et la jeune fille eut été perdue sans le secours de la patrouille du satellite IX !

...Bien qu'il fût situé à 15.400.000 milles du centre de Jupiter, le satellite IX était très apprécié du système solaire en dépit de son éloignement et de sa petite taille. Le fait était que le satellite IX était fabuleusement riche en radium et, en conséquence, était un des plus opulents mondes de toutes la Fédération. Une base spéciale de patrouilles avait été installée là pour protéger les gisements contre les déprédations des pirates. Chaque vaisseau-cargo qui quittait les mines devait avoir son escorte.

Dès qu'il fut évident que le 356 faisait route pour Saturne, deux patrouilleurs quittèrent le satellite qui, par chance, était presque dans le chemin que les pirates avaient pris. Entre les satellites VII et VIII, les renégats s'aperçurent qu'ils étaient pris au piège, et ils changèrent de cap pour contourner le satellite VIII. Cela leur occasionnait un long détour, car l'astre se trouvait à l'angle droit de leur course. Les deux vaisseaux qui nous précédaient faillirent le dépasser, mais comme nous nous trouvions assez bien en arrière, nous fûmes prévenus à temps et comme l'angle de déviation était pour nous plus faible, il semblait apparent que nous arriverions dans le voisinage du satellite VIII presque en même temps que le 356 !

Nos yeux ne nous servaient à rien dans cette immense chasse dans l'espace, seuls pouvaient nous aider nos écrans de vision. Notre vaisseau apparaissait sur l'écran comme un petit point vert, les autres vaisseaux sous la forme de points rouges lumineux. Le 356 se tenait au milieu de notre écran, quand soudain il disparut ! La masse sombre du satellite s'interposait entre nous.

Mais alors, apparut un des patrouilleurs du satellite IX, visible dans le cadre de notre hublot, et convergeant vers le même point que nous. Des éclairs d'héliographe s'allumèrent sur le flanc du nouveau

CINAMA

•
ETE
COMME
HIVER

DE BEAUX JOURS
SE PREPARENT

CINAMA

•
PHOTO

•
CINE 16 m/m

•
CINE 16 m/m

•
Sonore

•
CINAMA

•
Le

•
Spécialiste

•
du

•
Ciné-amateur

•
30, Avenue Louise,

•
BRUXELLES

•
Téléphone : 12.40.13

•
CINAMA

**APPRENEZ
L'ELECTRICITE**
par correspondance
sans connaître
les mathématiques

Tous les phénomènes électriques ainsi que leurs applications industrielles et ménagères les plus récentes sont étudiés dans le cours pratique d'électricité sans nécessiter aucune connaissance mathématique spéciale.

Chacune des manifestations de l'électricité est expliquée à l'aide de comparaison avec des phénomènes connus par tous et toutes. Les formules de calcul sont indiquées avec la manière de les utiliser. En dix mois vous serez à même de résoudre tous les problèmes pratiques de l'électricité industrielle.

Ce cours s'adresse aux praticiens de l'électricité, aux radio-électriciens, aux mécaniciens, aux vendeurs de matériel électrique et à tous ceux qui sans aucune étude préalable, désirent connaître réellement l'électricité tout en ne consacrant à ce travail que quelques heures par semaine.

**COURS
PRATIQUE
D'ELECTRICITE**

204, Ch. de Drogenbosch
Uccle - Bruxelles

BON
pour la
documentation
A D 45

Joindre 6 frs. en timbres

venu. Il était impossible d'utiliser la radio entre nous, car le pirate aurait intercepté les messages que nous échangeons, mais, du fait qu'il n'était pas dans notre champ de vision, nous pouvions échanger des signaux lumineux sans risques d'indiscrétion.

Il était certain que Small s'attendait à voir apparaître notre appareil sur un des côtés du satellite. Il était certain que Small tenait une position dans l'espace où il pouvait commander l'horizon entier de l'astre, et à l'instant où un appareil se fut montré, les canons de Small eussent anéanti. A première vue, notre perte était inévitable. En vérité, dès que les « Bulldogs » apparaîtraient en scène, nous nous précipiterions à l'assaut tous les quatre, de quatre points différents du compas, et nous jouerions la chance qu'un ou deux d'entre nous puissent traverser le barrage. Mais nous voulions éviter toute perte inutile.

Maintenant, nous primes contact, par héliographe, avec les deux biplaces qui nous rattrapaient, et nous leur communiquâmes le plan que le capitaine Kildaire et celui du patrouilleur de l'astre IX avaient fixé. Et les deux petits appareils plongèrent vers la « lune » devant nous. Leur rôle était de dérouter le pirate en survolant le satellite, juste hors de portée des armes de Small. Ainsi, nous espérions dérouter son attention, épuiser ses nerfs par les vieux trucs des aviateurs !... Que les pirates se fatiguent à ce jeu décevant, nous ne pouvions l'espérer, mais nous comptions que les deux petits patrouilleurs attireraient leur attention jusqu'à ce que les grands vaisseaux puissent attaquer.

Côte à côte, nous nous écartâmes des environs du satellite, braquant notre route vers le satellite IX. Bien sûr, les pirates prendraient note de notre désertion, ils la constateraient immédiatement par la déviation de nos petits points sur leur écran, et cela ne manquerait pas de les dérouter. Ils se douteraient que cela dissimulait un plan, mais la présence des deux « Bulldogs » en train de les harceler, les empêcherait d'observer notre marche, après la première demi-heure. Car, pour nous conserver dans les colimateurs de leurs écrans de vision, ils devraient les manipuler et cela les empêcherait de surveiller les « Bulldog ». Et sûrement, ils ne risqueraient pas cela !

...Lentement, les minutes passaient... Trente, quarante, quarante et une, quarante-deux, quarante-trois ! Maintenant, nous étions sûrs que Small ne pouvait plus surveiller notre vol et nous fîmes une chose étrange : Nous tournâmes d'un angle de 90°, décrivant une large courbe dans la nuit de l'espace. De nouveau, le temps coula, puis nous calculâmes que nous étions en direction parallèle avec la face non éclairée du satellite VIII, à peu près à un million de milles de sa surface.

Nos écrans nous montraient que tout allait bien. Les « Bulldogs » menaient leur ronde le long de l'horizon du satellite, pendant que le 356 voguait au long de l'équateur de l'astre, tentant ses chances d'abattre un des gardes, ou tous les deux... Mais l'ennemi se tenait hors de portée des armes de Small... Je me plaisais à imaginer l'état nerveux des trois bandits ! Et, bien qu'ils craignissent notre présence imminente, je savais qu'ils n'osaient pas explorer l'horizon avec leur « œil ». Notre route était libre !

Alignés, nos deux appareils poursuivaient leur course vers le petit astre. Nous aurions pu nous croire suspendus dans l'espace, mais nous voyions grandir la masse sombre devant nous, gagnant sur le vide, effaçant les étoiles qui entraient dans son champ.

Maintenant, nous n'étions plus qu'à un millier de milles du satellite... encore une seconde, et nous ne serions plus qu'à cinq cents milles. Nous nous attendions à apercevoir l'éclair qui nous préviendrait que le pirate avait ouvert le feu sur nous, mais il était inconscient de notre approche, les yeux absorbés par l'écran qui lui montrait les deux petits patrouilleurs, espérant une faute de l'un d'eux qui le mettrait à sa merci.

Soudain, la masse plus sombre du vaisseau pirate se dessina devant nous sur l'écran sombre de l'astre. Elle semblait accourir vers nous à

une vitesse folle !... Un choc violent nous secoua !... Les électro-aimants de nos deux vaisseaux étaient entrés en contact avec le renégat, avec une précision parfaite. Il était saisi entre nos deux appareils, beaucoup plus puissants ! Nous avions capturé le 356 !

Pas un bruit ne nous parvenait du « Bulldog » amarré à notre bord. Immobilisé par notre force, ses canons étaient inutilisables contre nous... c'était le moment de capituler ! Nous pouvions sans peine le remorquer sur le satellite IX, soit sur Io, mais la meilleure tactique était de débarquer nos prisonniers du 356 et de le confier à son ancien équipage. Nous embrayâmes notre émetteur, appelant les forbans, attendant leur réponse.

Pendant un instant, rien ne répondit, puis, soudain, j'eus l'impression qu'une maison de fous s'était installée dans le 356. Nous entendîmes un cri perçant, c'était la voix de Willa March, lui répondirent de puissants blasphèmes... d'autres cris aigus... des exclamations confuses ! Une voix pleine de terreur s'éleva dans l'appareil, nous reconnûmes Jerry Treat, tremblante, elle hurlait :

— Pour l'amour de Dieu... tirez-nous d'ici !... Small est fou furieux... Il... il est en train... de nous tuer tous !

La voix se tut, mais une fusillade éclata, puis un silence... Une balle avait brisé le transmetteur.

Bevel qui avait entendu l'affreux message, devint fou en pensant à Miss March. Nous ne pouvions pas agir assez vite pour lui, mais il était nécessaire de gréer un tunnel à air, entre le 238 et le 356, avant de pouvoir passer de l'un à l'autre. Le sabord était fermé de l'intérieur, mais à nos coups répondit un bruit de métal manipulé à l'intérieur. La porte s'ouvrit brutalement et un corps s'effondra à nos pieds.

C'était Beala, et je n'ai jamais vu plus affreux spectacle ! Son visage était une sanglante masse rouge, ses habits arrachés laissaient pendre des rubans de chair ! Bevel l'enjamba, pendant que nous tirions le pauvre diable dans notre appareil.

Le vacarme dans le 356 était terrible et quand nous y entrâmes, nous nous crûmes dans un abattoir. Dans un coin, effondré contre le transmetteur démolí, nous trouvâmes Treat. Dans un autre coin, Willa était accroupie, la tête pendante sur la poitrine. Elle était évanouie, semblable à une morte ! Ses vêtements étaient arrachés, elle portait une longue coupure à la joue et nous vîmes qu'elle s'était abritée derrière une barricade de sièges démolis. Bevel se précipita à l'instant même où l'ignoble brute qu'il cherchait atteignait la jeune fille.

Small était complètement méconnaissable ! On aurait dit qu'il avait passé dans un engrenage ! Bevel s'était jeté sur lui, et ils se battaient comme des brutes au milieu du poste. Toutes les règles étaient oubliées : des poings, des genoux, des pieds, de la tête, ils frappaient de toutes leurs forces. Ils griffaient et mordaient comme des fauves dans la jungle et ils semblaient que Small avait l'avantage. Il plongea un pouce dans l'œil droit de Bevel et il essaya de l'arracher de l'orbite pendant que, de l'autre main, il tentait de briser le bras de son ennemi. Bevel tenait Small en ciseaux, à la taille et les deux mains poussant le front du traître, il s'efforçait de lui casser la colonne vertébrale.

Le combat était incertain, quand... d'un coup, Small s'abattit, sans vie ! Bevel ne sembla pas réaliser que tout était fini et nous dûmes l'arracher au corps de l'ex-patrouilleur. Plus tard, quand nous examinâmes le cadavre de Small, nous ne pûmes pas comprendre ce qui lui était arrivé. Mais Thail trouva une explication.

— C'est le poison des jupitériens. Il a dû agir pendant tout le temps écoulé depuis qu'il toucha Small. Il finit par atteindre le cerveau et Small devint fou, puis il a attaqué un point vital et Small est tombé foudroyé ! C'est de cette manière que les poisons tuent. Un Lilliputien meurt en un instant, mais à cause de sa taille imposante, le poison a mis beaucoup plus de temps à abattre Small.

Quand Miss March fut ranimée, quand nous l'eûmes ramenée sur le 238, elle confirma le fait que Small s'était étrangement comporté

RAQUETTES

ET

VETEMENTS

DE

SPORT

PAUL

HENRY

39, rue Léon Lepage

(Bourse)

Téléphone : 12.97.08

**LISEZ
SCIENCES
DE NOTRE
TEMPS**

CECI

N'EST

PLUS

UNE

ANTICIPATION :

PHILIPPS
SHAVE

PEUT

VOUS

RASER

DES

AUJOURD'HUI



Demandez
à
PHILIPPS
la brochure
illustrée :

Quelques mots
au sujet

du

PHILIPPS
PHILIPPS
SHAVE



PHILIPPS

37, rue d'Anderlecht
BRUXELLES

depuis qu'ils avaient quitté Jupiter. Il y avait des moments où il ne semblait pas savoir où il se trouvait, ce qu'il faisait. Il avait assommé Treat, quand celui-ci avait voulu lui donner un conseil pour la navigation, puis sans raison, il avait attaqué Beale jusqu'à ce que Treat les séparât. Après cela il était resté étrangement calme, ne proférant pas un mot, assis en regardant la jeune fille blottie dans un coin.

Puis, quand nous avons capturé le patrouilleur, il avait perdu toute raison, il avait bondi sur Beale et l'avait tué. Puis, au moment où Treat avait appelé dans le transmetteur, il l'avait abattu et s'était tourné contre Miss March. Elle l'avait tenu à distance un moment avec une chaise, et Bevel avait bondi au moment où Small allait la toucher, et la saisir à la gorge. On voyait les traces bleues et noires de ses doigts épais sur son cou.

Nous couvrîmes les corps de Treat et de Small avec des draps et Blaine prit le gouvernail du 356, pendant que son commandant, Dawson, restait sur le 238, à cause de sa jambe brisée. Et nous remîmes le cap sur lo !... C'est un équipage grave qui reprit le chemin du quartier général... Miss March avait absorbé un soporifique et elle reposait sur une couchette, Bevel a son chevet et lui tenant la main.

Thail et les deux autres hommes de science retrouvés sur Jupiter firent le voyage dans un autre compartiment, discutant les phénomènes de ce monde, supputant, conjecturant, préparant une nouvelle expédition, peut-être.

... J'étais assis, pensant à Small, et à un autre Gulliver qui avait, lui aussi, découvert des hommes de six pouces... mais celui-là avait vécu pour raconter son histoire !...

FIN

Pour être sûr de
recevoir régulièrement ANTICIPATIONS
abonnez-vous dès aujourd'hui !

TARIF ACTUEL

BELGIQUE — CONGO BELGE
GRAND DUCHE DE LUXEMBOURG

1 An : 12 numéros	240,— fr.
6 Mois : 6	120,— fr.
3 Mois : 3	60,— fr.

ETRANGER

1 An : 12 numéros	280,— fr.
6 Mois : 6	140,— fr.
3 Mois : 3	70,— fr.

Veillez verser le montant au compte chèq. post. 711.72
de Mme G BEDE-CHATELAIN